This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

70.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

VAUDEVILLES.—TOME III.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 26.
1822.

Hi

302001

LA

PETITE CENDRILLON,

OU

LA CHATTE MERVEILLEUSE,

COMÉDIE-FOLIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le 12 novembre 1810.

Quoiqu'ell' fût ben gentille,
Ses parens n' l'aimaient pas;
Carabas;
Un seigneur poli,
Lui dit : Carabi,
D'main matin, mon enfant,
Tu n'auras plus (*ter.*) d'tourment.

Drès l'même soir, il l'emmène
Dans un carèss' bien beau,
Carabo;
Chez lui, l'prince est à peine,
Que rati de ses appas,
Carabas,
L'd'vient son mari,
Et v'là, carabi,
Que dès l'lend'main matin,
La p'tit n'a plus (*ter.*) d'chagrin.

Chacun chantait la louange
De c' mariage nouveau,
Carabo;
D'admirer le p'tit ange,
On ne se lassait pas,
Carabas.
Fillettes, ceci
Prouve, carabi,
Qu'pour avoir du bonheur,
Faut avoir un (*ter.*) bon cœur.

Eh ben! un bonheur comm' ça n'm'arriv'rait pas à moi; c'que c'est qu'd'êt' la ca-

dette !... Quand je vois mes sœurs s'amuser du matin au soir, tandis qu'on me laisse là dans le coin d'la cheminée comme une je ne sais qui... ça m'fait queuqu'fois bouillir le sang, et écumer d'colère. (*Elle écume le pot.*) V'là le moment de mettre les légumes. (*Elle prend des navets dans le panier qui est à côté d'elle, et les gratte.*) Si mes sœurs croient qu'ça dur'ra encore long-tems comm' ça !... Qui dirait à me voir toujours ainsi dans la cheminée que je suis la belle fille de M. de la Canardière ? Est-ce ma faute à moi, si j'suis du second lit ?

(On appelle en dehors.)

Cendrillon, Cendrillon, notre déjeûner est-il bientôt prêt ?

CENDRILLON.

Tout-à-l'heure, Mesdemoiselles... du café à la crême, du chocolat pour elles, et pour moi quelques marrons rôtis sous la cendre !... pourvu qu'ils ne brûlent pas encore ! (*Elle veut en prendre un et se brûle.*) Maladroite !

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

I'faut pourtant ben que j'les prenne,
Si j'veux déjeûner aujourd'hui.
Mais pourquoi tant me mettre en peine ?
(Montrant sa chaudière.)
N'ai-j' pas là mon fidèle appui ?
Ayons l'adresse délicate,
D'ces gens qu'on rencontre en tout lieu,

Et du chat empruntons la patte
Pour tirer les marrons du feu.

(*Elle appelle.*) Viens, Minette, viens, moumoutte. (*Elle prend la chatte, et tire avec sa patte les marrons du feu.*) Comme elle se laisse faire! qui croirait pourtant que cette petite bête-là entend tout c'que je lui dis? et puis, c'est qu'elle me regarde quelquefois d'un œil... qu'on dirait qu'elle va parler... vrai, faut qu'elle ait quelque chose d'extraordinaire.

SCÈNE II.

CENDRILLON, MADELON, JAVOTTE, en demi-toilette avec un peignoir.

MADELON.

Eh bien! petite fille, voilà donc comme vous nous faites déjeûner à dix heures? (*Elle regarde à sa montre.*) Il est onze heures passées.

CENDRILLON.

Si j'avais comme vous une montre, je serais plus exacte.

JAVOTTE.

C'est la paresse qui la tient. Ne vois-tu pas qu'au lieu de travailler, elle joue avec sa chatte?

CENDRILLON.

C'est la seule amie que j'aie dans la maison.

(Elle arrange des tasses sur le guéridon et y verse le chocolat de ses sœurs.)

JAVOTTE.

Vous devez vous convenir, pateline et sournoise comme elle.

MADELON.

Qui se ressemble s'assemble.

CENDRILLON, à part.

Il est vrai que quelquefois je leur lance des coups de patte!...

MADELON.

AIR : *Si Dorilas.*

Avez-vous fait le blanchissage?

CENDRILLON.

Tout sera repassé tantôt.

JAVOTTE.

Avez-vous fait notre ménage?

CENDRILLON.

J'ai tout rangé du bas en haut. *bis.*
Oh! je suis, quand il s'agit d'faire
Un' lessive, un' chambre, un repas,
Un' fille comme on n'en voit guère,
Un' fille comme on n'en voit pas.

MADELON.

Allons, c'est bon, remettez-vous à votre coin, et ne soufflez plus le mot.

(Cendrillon s'assied sur son escabeau.)

MADELON, déjeûnant avec sa sœur.

Dis-donc, ma sœur, pendant que nous sommes seules, que penses-tu de ce jeune seigneur que nous avons rencontré dimanche dernier à la fête du village voisin?

JAVOTTE.

J'en pense beaucoup de bien. Il m'a regardée trois fois avec une attention...

MADELON.

Il m'a souri quatre fois avec une finesse...

JAVOTTE.

Il m'a serré la main avec une expression...

MADELON.

Il m'a marché sur le pied d'une force...

JAVOTTE, se levant avec un mouvement d'impatience.

Allons, vous extravaguez.

MADELON, même jeu.

C'est vous qui êtes folle.

CENDRILLON.

Qu'avez-vous donc, Mesdemoiselles, pour vous disputer comme ça?

MADELON.

Qui vous dit qu'on se dispute ?

CENDRILLON.

Vous vous traitez de folles.

JAVOTTE.

Nous ?

CENDRILLON.

C'est la vérité.

MADELON.

Taisez-vous, petite sotte.

CENDRILLON, à part.

Je me tais, mais je vois bien qu'il y a de l'amour sous jeu.

AIR : *A la façon de Barbari.*

MADELON, à part.

C'est moi, quoi qu'en dise ma sœur,
Qu'il courtise sans cesse.

JAVOTTE, à part.

Moi, j'ai plus d'un gage flatteur
De sa vive tendresse.

ENSEMBLE, à part.

Quel bonheur si ce beau garçon...

CENDRILLON, à part, jouant avec la chatte et sans avoir l'air de prendre part à la conversation.

La faridondaine, la faridondon.

MADELON ET JAVOTTE, à part.

Allait devenir mon mari.

CENDRILLON, de même.

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA CANARDIÈRE, en pet en l'air de soie à ramage, accourant, une longue épée à la main.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ou est-elle, où est-elle ?

MADELON.

A qui donc en avez-vous, mon père ?

CENDRILLON.

Mon Dieu ! Monsieur, qui voulez-vous tuer avec cette longue épée ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Qui je veux tuer ? qui je veux tuer ? votre peste de chatte, qui semble se faire un malin plaisir de me contrecarrer en tout.

CENDRILLON, à part.

Hé vite ! Hé vite ! cachons-la dans ce panier.

(Elle la met dans le panier où étaient les légumes.)

M. DE LA CANARDIÈRE.

Tantôt elle efface d'un coup de patte ce que j'écris ; tantôt elle me saute sur la tête au moment où je viens de me faire coeffer ; une autre fois, elle emporte ma perruque sur la gouttière, et a l'air de me rire au nez quand je la menace.

MADELON.

Oui, voilà de ses gentillesses.

JAVOTTE.

Elle nous en fait bien d'autres tous les jours.

M. DE LA CANARDIÈRE.

En vérité, en vérité, si j'étais superstitieux, je croirais que cette bête-là est un génie.

MADELON.

Mais que vous a-t-elle donc fait encore aujourd'hui ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ce qu'elle m'a fait ? ce qu'elle m'a fait ? (*Il tire de sa poche une paire de manchettes déchirées.*) Tenez, voyez.

JAVOTTE.

Ah ! mon Dieu ! votre belle paire de manchettes; de Valenciennes qui était toutes neuve.

MADELON.

Pourquoi aussi les avoir ôtées du chiffonnier ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Pourquoi ? pourquoi ? pour les faire figurer dans la fête la plus brillante qui se soit vue à plus de dix lieues à la ronde, et que nous donne...

JAVOTTE, vivement.

Le seigneur aimable que nous avons rencontré dimanche dernier ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Comment l'avez-vous trouvé ?

MADELON.

Séduisant.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Eh bien !

AIR : *De la danse de Saint-Malo.*

Ce riche seigneur vous invite
A venir orner
Le bal qu'il va donner.
(A Cendrillon.)
De bonne heure il faudra dîner.
(A ses deux filles.)
Vous, sans tarder,
Sans musarder,

Fleurissez-vous,
Parfumez-vous,
Pomponnez-vous vite,
Surtout n'allez pas
A ce bal faire de faux pas.

MADELON ET JAVOTTE, répétant.

Fleurissons-nous,
Parfumons-nous,
Pomponnons-nous vite,
Surtout n'allons pas, etc.

MADELON.

Allons, Cendrillon, va préparer tout ce qu'il faut pour nos toilettes.

CENDRILLON.

Tout-à-l'heure, Mesdemoiselles.

JAVOTTE.

A l'instant même.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Obéissez, quand mes filles commandent.

CENDRILLON, cachant le panier avec son jupon.

(*A part.*) Ah! mon Dieu! s'il allait trouver ma pauvre chatte dans le panier!

M. DE LA CANARDIÈRE.

Faites ce qu'on vous dit.

CENDRILLON, prenant le panier et hésitant à sortir.

J'y vais.

MADELON.

Tenez, ma sœur, allons faire nos toilettes nous-mêmes, et laissons-là cette petite effrontée qui nous salirait tout.

CENDRILLON, à part.

Tant mieux. Autant de peine de moins.

AIR : *De la Croisée.*

MADELON.

Je veux, par mes ajustemens,
Éclipser même les plus belles,
J'aurai mon peigne à diamans.

JAVOTTE.

Mes doigts ne seront qu'étincelles.

MADELON.

J'aurai ma robe jaune à fleurs.

JAVOTTE.

Moi, j'aurai ma robe écarlate.

MADELON.

J'aurai du fard.

JAVOTTE.

Moi, des odeurs.

CENDRILLON, à part.

Et moi, j'aurai la chatte.

MADELON.

Je veux que le jeune Prince n'ait des yeux que pour moi.

JAVOTTE.

C'est ce soir que j'assure ma conquête.

ENSEMBLE.

MADELON, JAVOTTE.

AIR : *Ah ! je ne me sens pas d'aise.*

Oui, c'est ce soir que je plonge
Le trait vainqueur
Dans le cœur
Du seigneur.
(A part, se montrant mutuellement.)
Un déplaisir secret la ronge. *Bis.*
Mais voyez donc quel œil jaloux,
Quel ton railleur et quel courroux !

ENSEMBLE.

MADELON.

N'en déplaise à votre toilette,
Ma sœur, vous êtes la cadette
Et je dois l'emporter sur vous.

JAVOTTE.

N'en déplaise à votre toilette,
Ma sœur, je suis la cadette,
Et je dois l'emporter sur vous.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

CENDRILLON seule, les regardant aller.

ELLES vont chanter, rire, danser toute la nuit... Qu'elles sont heureuses!

AIR : *Ça n' dur'ra pas toujours.*

Et moi, qui, simple et bonne,
Travaille tous les jours,
On me laisse, et personne
Ne vient à mon secours.

(Quatre écriteaux paraissent portant ces mots :)

« Ça n' dur'ra pas toujours. »

(Que Cendrillon chante à mesure que les écriteaux paraissent, l'un par la cheminée, l'autre par la fenêtre, un troisième par la porte du fond, et le quatrième soutenu par une chatte qui descend du plafond.)

CENDRILLON.

Miséricorde! qu'est-ce que c'est que ça?

(On entend chanter la fée dans la coulisse.)

AIR : *Sentir avec ardeur.*

Je viens te protéger,
Mais sois discrète;
Pour toi, tout va changer.
Entends-tu, brunette,
La voix de Minette?

Je viens te protéger,
Mais sois discrète;
Pour toi, tout va changer.

(Tout disparait, et Cendrillon reste stupéfaite en se frottant les yeux.)

CENDRILLON.

Par exemple, voilà de ces choses. — Comment! elle dit qu'elle s'appelle Minette! — Est-ce que ce serait? — Il y a de la diablerie là-dessous; — de la diablerie! — c'est ben plutôt mon bon ange. — Mais, bah! que je suis donc bête! ce n'est qu'une vision, j'aurai dormi un petit quart-d'heure. Allons, allons, oublions tout ça, et occupons-nous de notre besogne, ça vaudra mieux. (*Elle va pour découvrir la marmite qui se change en rosier.*) Ah! ben, v'là qu'est un peu trop fort! — mon pot au feu changé en pot aux roses! — j'en suis toute tremblante, — c'est que cette rose là ne sent pas le bouillon. Ah! ça, mais je ne dormais donc pas tout-à-l'heure? — Est-ce que tout ça serait vraiment l'ouvrage de cette petite chatte que je caressais encore-là ce matin? — C'est que je ne la vois plus! (*Elle appelle.*) Minette? Minette?

SCÈNE VI.

CENDRILLON, LA FÉE, sortant tout-à-coup de la cheminée au moment où Cendrillon tourne le dos.

LA FÉE.

Me voilà, Cendrillon. Que me veux-tu ?

CENDRILLON, reculant de surprise.

Moi ? rien, Madame, c'n'est pas vous que je demandais. (*A part.*) Oh! la belle personne !

LA FÉE.

N'as-tu pas appelé Minette ?

CENDRILLON.

C'est vrai, mais ce n'est pas vous. C'est la chatte.

LA FÉE.

Eh bien ! c'est moi.

CENDRILLON.

Madame veut rire ! —

LA FÉE.

Non, te dis-je, cette Minette, qui ce matin a tiré les marrons du feu, qui a joué tant de tours à ton beau-père pour le punir de te méconnaître; cette Minette qu'il poursuivait l'épée

à la main, à qui tu as sauvé la vie à l'aide de ce panier ; cette Minette enfin que tu appelais à l'instant même, n'est autre que moi.

CENDRILLON.

Par exemple, je vous aurais bien rencontrée vingt fois sans vous reconnaître.

LA FÉE, souriant.

Je le crois aisément.

CENDRILLON.

Mais vous êtes donc sorcière?

LA FÉE.

Je suis fée.

CENDRILLON.

Vous?

LA FÉE.

Et de plus ta marraine, et le trait d'humanité que tu as fait ce matin en ma faveur, t'assure ma protection.

CENDRILLON, sautant de joie.

Ah ! comme mes sœurs vont enrager!

LA FÉE.

Tes sœurs !... je leur réserve, au bal de ce soir, une leçon.

CENDRILLON.

Pas trop forte, n'est-ce pas? car au fond, elles ne sont pas méchantes.

LA FÉE.

Elle les défend ! excellent petit cœur. Mais je sais tout.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

L'autre soir, dans ton galetas,
Ne te battirent-elles pas?
Après t'avoir presque assommée,
Ne t'ont-elles pas enfermée ?

CENDRILLON.

J'm'en souviens trop pour le nier;
Mais comment, dans ce noir grenier,
Avez-vous pu tout voir de c'te manière ?

LA FÉE.

Je rodais le long de la gouttière.

CENDRILLON.

Si c'est vrai ?... C'est que plus je vous regarde, plus ça me paraît drôle, que c'te belle dame que je vois là soit...

M. de la Canardière, appelle en-dedans.

Cendrillon, Cendrillon, venez mettre le couvert.

CENDRILLON.

Le couvert !... Ah ! mon Dieu! et le pot au feu qui n'y est plus !...

LA FÉE.

Sa métamorphose est mon ouvrage, et la

rose que tu vois, est un talisman qui te donnera le pouvoir de te transformer toi-même à volonté.

CENDRILLON.

De me transfor...

LA FÉE.

De changer, quand tu voudras, de figure et d'habits.

CENDRILLON.

Et on ne me reconnaîtra pas ?

LA FÉE.

Pas même ton père, ni tes sœurs.

CENDRILLON.

Ainsi quand je m'ennuierai d'être femme, je pourrai devenir homme ?

LA FÉE.

Tu n'auras qu'à dire.

CENDRILLON.

Et d'homme, redevenir femme ?

LA FÉE.

Tu n'auras qu'à parler.

AIR : *Lon lan la deriette.*

En villageoise badine,
En jeune homme comme en vieux,
En commère, en badine,

Tu plairas à tous les yeux;
Tu seras, par ma baguette,
Marquis, servante ou valet,
Ou petit maître, ou coquette,
Ou blondinette, ou brunet.

(On appelle encore.)

Cendrillon ?

CENDRILLON.

C'est le dîner qu'on demande, comment me tirer de là ?

LA FÉE.

D'un coup de baguette.

(Elle donne un coup de baguette sur la porte du fond, qui s'ouvre et laisse voir une table qui s'élève toute servie.)

CENDRILLON.

Oh ! que c'est commode une baguette comme ça ! (*A la cantonnade.*) Mesdemoiselles, vous êtes servies.

(La porte du fond se referme.)

CENDRILLON.

Pardon, ma marraine, mais...

AIR : *Courant de la brune à la blonde.*

I'faut que j'serve et desserve,
Vous savez qu' c'est mon devoir;
Mais aussi je me réverse
Le plaisir de vous revoir.
Ah ! mon Dieu ! que j'suis contente

De trouver dans mon tourment,
Un' chatte aussi bienfesante.
Madame, en attendant
Qu'j'ayons eu l'tems d'aller, v'nir,
D'obéir,
De courir,
De servir,
D'desservir,
Je somm' ben votre servante.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

LA FÉE.

L'AIMABLE enfant! comme elle a été surprise de ma métamorphose, et que je me sais gré de l'avoir adoptée! En effet! quelle autre convenait mieux à mon sexe?

AIR : *Il y a soixante ans et plus.*

Grâce, souplesse, enjoûment,
Et finesse délicate
Forment maint rapprochement
Entre la femme (*bis.*) et la chatte,
Chacune en calinant flatte
Jeune amant, jeune souris,
Un coup d'œil, un coup de patte,
Et crac, tous les deux sont pris.

J'entends du bruit.

(Elle disparaît par la cheminée.)

SCÈNE VIII.

MIRLIFLOR, CENDRILLON.

CENDRILLON.

Donnez-vous la peine d'entrer par ici, Monsieur.

MIRLIFLOR, à la cantonnade.

Attendez-moi dehors. (*A Cendrillon.*) Me voici donc dans le château de M. de la Canardière ?

CENDRILLON.

Oui, Monsieur, mais il dîne, et si Monsieur veut me dire son nom, je vais l'annoncer.

MIRLIFLOR.

Le prince Mirliflor, seigneur du village voisin.

CENDRILLON.

Monsieur, il y a de chez vous ici une fière trotte.

MIRLIFLOR.

Comme vous dites. (*A part.*) Cette enfant s'exprime avec une grâce, une facilité!

CENDRILLON.

Où donc est ma marraine ? (*Elle aperçoit*

la chatte.) Ah ! la voilà. (*Elle la prend, la caresse, et dit en regardant Mirliflor.*) La figure de ce jeune prince me plaît beaucoup.

MIRLIFLOR, la voyant caresser la chatte.

Vous aimez les bêtes à ce qu'il paraît ?

CENDRILLON.

Oui, Monsieur, beaucoup. Mais je vais avertir Mesdemoiselles...

MIRLIFLOR.

Mesdemoiselles ! vous n'êtes donc pas une des filles de la maison ?

CENDRILLON.

C'est si on veut.

MIRLIFLOR, à part.

Qu'elle est innocente !

CENDRILLON, continuant ce qu'elle disait.

Je l'étais, mais je ne la suis plus.

MIRLIFLOR.

Vous n'êtes plus la fille de votre père ? mais ce que vous me dites là me paraît amphibologique, j'ose même dire amphigourique.

CENDRILLON.

Vous saurez donc que ma mère étant devenue veuve par la mort de feu mon père, se maria en secondes noces avec M. de la Canardière, dont les enfans qui ne sont pas ses

sœurs... Non, je veux dire qui ne sont pas mes filles... C'n'est pas encore ça. V'là que je dis des bêtises.

MIRLIFLOR.

C'est ce que j'allais vous dire.

CENDRILLON.

Enfin, c'est ce qui fait que me voilà sans père ni mère.

(Elle pleure.)

MIRLIFLOR.

Et orpheline, peut-être. Et quel est votre pays? votre âge? votre nom?

CENDRILLON.

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

Je suis d'un village de Flandres,
Je compte quinze ans et trois mois;
Je vis, un mercredi des Cendres,
Le jour pour la première fois;
Entre la pincette et la pelle,
Assise devant un tison,
Je reste sur mon escabelle;
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

MIRLIFLOR, à part.

Je sens un feu!... (*Haut.*) Et quelle est votre occupation?

CENDRILLON.

Même air.

J'fais la cuisine, je frotte, j'lave,
Et tout le jour, sur l'escalier,
Je descends le vin à la cave,
Je monte le bois au grenier;
De travail, ici l'on m'assomme,
Sans égard pour mon cotillon,
Que j'sois lasse ou non, c'est tout comme;
L'on traite enfin comme un homme,
La petite Cendrillon.

MIRLIFLOR.

Et vos sœurs, que font-elles?

CENDRILLON.

Même air.

Mes sœurs fréquentent le grand monde;
Elles courent spectacle et bal,
Chez elles, or, diamans, tout abonde,
Tandis que moi, j'ai tout le mal;
Ces demoisell' ont l' privilége
De fair' nuit et jour carillon,
De m'gronder, de m'battre, que sais-je?
Mais je sais bien qui protége
La petite Cendrillon.
(Regardant sa chatte.)
Oui, je sais bien qui protège
La petite Cendrillon.

MIRLIFLOR, répétant les deux derniers vers.

Oui, je sais bien qui protège
La petite Cendrillon.

CENDRILLON.

Mais j'oublie qu'on doit avoir dîné, et je cours...

(Elle va pour entrer dans la salle à manger, dont les portes s'ouvrent à son approche. On aperçoit M. de la Canardière et ses deux filles quittant la table. Ils aperçoivent Mirliflor et viennent au-devant de lui.)

SCÈNE IX.

M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON, JAVOTTE, MIRLIFLOR, CENDRILLON.

M. DE LA CANARDIÈRE.

MONSEIGNEUR! .. Cendrillon, ôtez le couvert.

(M. de la Canardière et ses filles descendent la scène au moment où Mirliflor la remonte; ils se saluent pendant que Cendrillon, qui se disposait à desservir, reste immobile d'étonnement, en voyant la table descendre d'elle-même, ce que les autres personnages ne doivent point voir, d'après leurs positions respectives. Cendrillon va se remettre à sa place, et caresse sa chatte.)

A quel bonheur, Monseigneur, dois-je l'honneur de recevoir votre grandeur?

MIRLIFLOR.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

Ayant pour le bal de ce soir,
Prié vos demoiselles,
Par procédé, j'ai cru devoir,
Venir au-devant d'elles,
Et je veux sur un char joli
Les conduire à la fête.
Ce n'est pas tout d'être poli,
Faut encore être honnête.

M. DE LA CANARDIÈRE, à ses filles.

Nous irons dans sa propre voiture... quel honneur!... (*A Mirliflor.*) Vous voyez que mes filles n'ont rien négligé pour se rendre dignes de figurer avec avantage parmi les beautés que vous allez réunir.

MIRLIFLOR.

Et qui seront d'autant plus soignées dans leur mise, qu'au moment où je vous parle, le tambour annonce le motif secret de la fête que je leur donne.

(On entend un tambour et une voix en dehors.)

LA VOIX.

On fait à savoir à toutes les demoiselles qui ne sont pas mariées, de se trouver ce soir à la fête que le très-haut et très-puissant seigneur Mirliflor doit donner à celle fin de se

choisir une épouse en légitime mariage. Une mise décente est de rigueur.

MADELON ET JAVOTTE, à part.

Comme le cœur me bat !

M. DE LA CANARDIÈRE.

Quoi ! c'est pour vous marier, autrement dit, pour prendre une épouse ?

MIRLIFLOR.

AIR : *Viens dans mes bras, mon aimable Créole.*

Oui, c'est ce soir que je choisis la belle,
Qui de mon nom doit étendre l'éclat.

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON ET JAVOTTE, successivement.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Fais, dieu d'amour, que je sois seule celle
Qui fasse ici cesser son célibat.

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE.

Fais, dieu d'amour, qu'une d'elles soit celle
Qui fasse ici cesser { mon / son } célibat.

(On reprend, à partir de Javotte.)

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Et quelles sont les qualités requises pour mériter l'honneur de...

MIRLIFLOR.

Mais, que je trouve une femme jeune, jolie, bonne et spirituelle, et je m'en contenterai.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Je crois que vous n'irez pas loin pour fixer votre choix. Madelon et Javotte réunissent, aux qualités que vous désirez, quelques talens de société, tels que le chant et la danse...

MIRLIFLOR.

Le chant et la danse! j'en raffole.

M. DE LA CANARDIÈRE, les arrêtant.

C'est assez, mes filles, réservez tous vos moyens pour ce soir.

MADELON ET JAVOTTE, apercevant en même-tems le rosier que Cendrillon a mis sur une table près de la cheminée.

Ah! mon Dieu! le joli rosier!

MADELON, à Mirliflor.

C'est sans doute, Seigneur, une attention de votre part?

MIRLIFLOR.

Non, le diable m'emporte.

JAVOTTE.

Vous n'en voulez pas convenir, c'est le *nec plus ultrà* de la délicatesse.

MADELON.

Et le *maximum* de la galanterie.

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Vous voyez que mes filles, quoique femmes, sont nécessairement un peu versées et répandues dans les langues mortes.

MADELON, baissant les yeux.

Peut-on savoir à qui vous destinez cette fleur? c'est sans doute à moi?

JAVOTTE.

Ou à moi?

(Elles vont toutes deux pour cueillir la rose, et se piquent les doigts.)

CENDRILLON, à part en souriant.

Qui s'y frotte, s'y pique.

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Monseigneur, nous sommes à vos ordres.

MIRLIFLOR, montrant Cendrillon.

Cette jeune personne n'est-elle pas des nôtres?

MADELON.

Ça? fi donc!

JAVOTTE.

Ça n'est bon que pour garder la maison.

MIRLIFLOR.

Elle n'aurait pas été la plus laide des belles que je réunis.

CENDRILLON, fesant la révérence.

Monsieur est ben honnête !

MIRLIFLOR, à part.

Non... mais c'est que... car... (*Il étouffe un soupir. Haut.*) Allons, le bal va s'ouvrir. (*A part.*) Puissé-je y trouver des distractions !

QUINQUE.

AIR : *de la Mélomanie.*

MIRLIFLOR.

Vive la danse !
Vive le chant !

MADELON.

Il faut chanter.

JAVOTTE.

Danser.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Et boire en chantant.

JAVOTTE.

Mes grâces m'assurent d'avance,
Le succès le plus glorieux.

MADELON.

Je vais devoir la préférence

A mes accens mélodieux.

M. DE LA CANARDIÈRE, à ses filles.

Piquez-vous d'honneur toutes deux.

MADELON.

Nous chanterons.

JAVOTTE.

Nous danserons.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Et nous boirons
Sans cesse.

MIRLIFLOR.

Ah ! quelle ivresse
Enchanteresse !
Mais le tems presse,
Il faut partir.

CENDRILLON.

Quand d'une ivresse,
Enchanteresse
Chacun s'empresse
D'aller jouir,
Seule, on me laisse ;
Le beau plaisir !

LES AUTRES.

Ah ! quel ivresse !
Ah ! quel plaisir !

(Ils sortent tous, excepté Cendrillon.)

SCÈNE X.

CENDRILLON, placée derrière la table sur laquelle est le rosier.

Elles vont au bal, et je n'ai pas encore déjeûné ! voilà mes marrons tout froids à présent ; c'est égal, mangeons-les. J'aurais pourtant bien voulu aller au bal avec elles... mais avec une méchante robe comme la mienne, est-ce que c'est possible ? A propos, je me souviens que Minette m'a dit que dès que j'aurai cueilli cette rose, je deviendrai tout ce que je voudrai... Essayons...

(Elle cueille la rose, et à peine l'a-t elle détachée de sa tige, que ses vêtemens disparaissent, et elle paraît magnifiquement habillée.)

Que de belles choses !... Mais si ça dure, j'en deviendrai folle... Regardez-donc ! si mes sœurs me voyaient ça ! elles étoufferaient de jalousie...

SCÈNE XI.

CENDRILLON, LA FÉE.

LA FÉE.

Eh bien ! Cendrillon, es-tu contente de moi ?

LA FÉE.

Oui, vraiment.

(Elle frappe le potiron de sa baguette, et il se change en une jolie calèche à deux chevaux.)

CENDRILLON.

Oh! la belle voiture, et les beaux chevaux! Mais, dites-donc, est-ce qu'ils vont aller tout seuls sans cocher?

LA FÉE.

Tu m'y fais penser; regarde s'il n'y a rien dans la souricière.

CENDRILLON.

Encore quelque sorcellerie qu'elle va faire. (*Elle regarde dans la souricière.*) Ma marraine, il y a un gros rat et deux souris.

LA FÉE, lui donnant sa baguette.

Eh bien! touche toi-même.

CENDRILLON.

Moi, ma marraine?

LA FÉE.

Oui, n'aie pas peur?

(Cendrillon prend la baguette et touche la souricière, qui s'agrandit aussitôt, et on en voit sortir un cocher à moustaches et deux laquais représentés par des enfans. Cendrillon effrayée veut rendre la baguette à la fée.)

CENDRILLON.

Miséricorde ! quelles moustaches ! prenez votre baguette, je n'en veux plus.

(Le cocher monte sur son siége, un laquais monte derrière, un autre ouvre la portière en attendant Cendrillon.)

LA FÉE.

Tu peux monter maintenant.

CENDRILLON.

Seule.

LA FÉE.

Je veille sur toi.

CENDRILLON.

Je vous en prie, car je ne suis pas plus tranquille qu'il ne faut... tout ça m'a...

LA FÉE.

Je réponds de tout, mais à une condition, c'est que tu sortiras de la salle du bal au premier coup de minuit.

CENDRILLON.

Au premier coup de minuit, ma marraine ?

LA FÉE.

Il le faut, et si tu laissais passer l'heure, maîtresse, voiture, cocher et laquais, tout reprendrait sa première forme.

CENDRILLON.

J'y ferai attention.

LA FÉE.

Embrasse-moi.

CENDRILLON.

De tout mon cœur.

(Elle embrasse sa marraine et monte en voiture.)

LA FÉE.

Tu m'entends bien ? à minuit ? Fouette cocher.

CENDRILLON.

Un moment, cocher !... Dites-donc, ma marraine, s'il vous prend fantaisie de redevenir chatte d'ici à ce soir, vous trouverez votre pâtée sous la fontaine.

LA FÉE.

Je te remercie de l'intention.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

(Seule d'abord et répétant ensuite avec Cendrillon.)

Bon voyage, ma chère enfant,
Que le plaisir vole sur ton passage !
Bon voyage, et minuit sonnant,
Songe qu'ici ta marraine t'attend.

CENDRILLON.

Quel voyage ! quel agrément,
D'aller au bal dans un tel équipage !
Quel voyage ! pour moi, vraiment,
Quelle surprise et quel heureux moment !

(La voiture roule, et Cendrillon part, en fesant à sa marraine des signes d'adieu. La décoration change.)

SCÈNE XII.

(Le théâtre représente la salle de bal; on danse et on chante en même tems.)

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON, JAVOTTE, DANSEURS ET DANSEUSES.

(On danse la Trajan.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *De la Trajan.* (Contredanse.)

Jusques à demain,
Toujours en train,
Par nos rigaudons,
Et nos chansons,

Célébrons le choix,
Qui va rendre à-la-fois,
Deux cœurs bien amoureux
Heureux.
Vous, jeunes beautés,
Qui disputez
Par plus d'un talent
Ce choix brillant
Redoublez d'ardeur,
Pour mériter l'honneur,
De toucher, d'un si grand seigneur
Le cœur.

MIRLIFLOR, allant de l'une à l'autre.

(A la première.)

Mais voyez donc les jolis pas!

(A la deuxième.)

Les plaisirs volent sur vos traces.

(A la troisième.)

Que de fraîcheur! ah! que de grâces!

(A la quatrième.)

Que de souplesse! ah! que d'appas!

AUX QUATRE DAMES.

Mesdames, foi de chevalier,
Que pour connaisseur on renomme,
Si de Pâris, j'avais la pomme,
Chacune en aurait un quartier.

LE CHŒUR.

Jusques à demain, etc.

MADELON.

Chantons.

JAVOTTE.

Dansons.

UNE VOIX.

Valsons.

UNE AUTRE.

Brillons.

TOUTES.

Pour achever de plaire.

MADELON.

Chantons.

JAVOTTE.

Dansons.

UNE AUTRE.

Valsons.

UNE AUTRE.

Brillons.

TOUTES.

Et nous l'emporterons.

LE CHŒUR.

Jusques à demain, etc.

MADELON.

C'est moi.

JAVOTTE.

C'est moi.

UNE AUTRE.

C'est moi.

UNE AUTRE.

C'est moi.

TOUTES.

Qu'en secret il préfère.

MADELON.

C'est moi.

JAVOTTE.

C'est moi.

UNE AUTRE.

C'est moi.

UNE AUTRE.

C'est moi.

TOUTES.

Qui recevrai sa foi.

ENSEMBLE.

MADELON.

Chantons.

JAVOTTE.

Dansons.

(On entend un bruit extraordinaire, et l'on voit arriver la voiture de Cendrillon qui descend au portique du salon.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CENDRILLON.

Mirliflor va au-devant de Cendrillon et lui offre la main pour descendre de voiture. Cela se fait pendant le chœur.

CHŒUR.

AIR : *Du Médecin malgré lui.*

Oh ! la belle princesse,
Oh ! la rare beauté !
Quel assemblage de bonté !
Et de douceur et de fierté,

Et de décence et de gaîté!..
En elle tout séduit, tout plaît, tout intéresse!
Oh! la belle princesse!
Oh! la rare beauté.

(Mirliflor indique par un signe, qu'il désire être seul, et tout le monde se retire.)

MADELON, à part, en sortant.

Encore une rivale, sans doute! quel air gauche!

JAVOTTE, de même, en sortant.

Quel air emprunté!

M. DE LA CANARDIÈRE, à ses filles.

Point d'inquiétude! Vous voyez bien cette femme-là, ça ne vous ressemble pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

MIRLIFLOR, CENDRILLON.

MIRLIFLOR.

Je ne m'attendais pas jeune et belle Princesse...

CENDRILLON.

Moi, princesse! cela vous plaît à dire.

MIRLIFLOR.

Vous le dissimulez en vain, cette tournure noble, cette suite brillante et cet équipage annoncent...

CENDRILLON.

Que je ne suis pas venue à pied, voilà tout.

MIRLIFLOR.

D'accord, mais les couleurs peu communes de votre livrée...

CENDRILLON.

Gris de souris, tout bonnement.

MIRLIFLOR.

De votre carrosse...

CENDRILLON.

Jaune potiron, c'est la mode.

MIRLIFLOR.

Allons, je vois que vous vous obstinez à taire votre rang, mais vous avez un nom peut-être ?

CENDRILLON, à part.

Ah ! mon Dieu ! moi qui ai oubliée de demander à ma marraine comment je m'appellerais !

MIRLIFLOR.

Eh bien ! vous restez muette, femme incomparable !... Cet embarras, ce silence, ce

trouble ont trahi votre incognito... Oui, vous êtes la fille d'un roi... Ah! par pitié, dites-moi, au moins le nom de votre royaume.

CENDRILLON.

Ce n'est pas le Pérou.

MIRLIFLOR.

Eh! qu'a-t-on besoin de trône, quand on sait, comme vous, réunir attraits, charmes, appas...

CENDRILLON, à part.

Ses expressions respirent la passion, et me font une impression... (*Elle indique la salle où est la société.*) Si nous passions...

MIRLIFLOR.

Ah! restez, de grâce, je ne suis heureux qu'avec vous.

CENDRILLON.

Quoi! auriez-vous des chagrins?

MIRLIFLOR.

Des chagrins?... Ah! oui, j'en ai.

CENDRILLON.

Eh! qui peut vous en faire? vous avez l'air si bonhomme?

MIRLIFLOR.

C'est dans le sang.

AIR : *L'Amour est un enfant.*

Je n'ai jamais connu la haine,
Mon caractère est la douceur;
La mort d'un poulet me fait peine,
Et ses cris me saignent le cœur.
Sensible à l'extrême,
Je vous dirai même,
Que lorsqu'on frappe un animal,
Ça me fait mal. (*Bis.*)

CENDRILLON.

Ne venez-vous pas de dire que vous n'avez jamais connu la haine !

MIRLIFLOR.

Jamais.

CENDRILLON.

Et l'amour ?

MIRLIFLOR.

Pas davantage.

CENDRILLON, à part.

Ah ! quel bien il me fait !

MIRLIFLOR.

Et vous ?

CENDRILLON.

AIR : *De la générale.*

Jamais homme, en vérité,
Ne m'a rien etc. *4 fois*

Et jamais, j'en réponds bien.
Ne me sera rien. *4 fois.*

MIRLIFLOR, se jetant à genoux.

Même air.

Ah! révoquez, s'il vous plait,
Ce cruel arrêt,
Ce fatal arrêt,
Cet injuste arrêt,
Ce barbare arrêt.
Qu'au moins je puisse entrevoir,
Jaloux de vous voir,
L'espoir de pouvoir,
Un jour vous revoir,
Et vous émouvoir.
(On entend la reprise du chœur.)
Jusques à demain, etc.

CENDRILLON.

Seigneur, levez-vous. La compagnie vient de ce côté.

MIRLIFLOR.

Non, je ne me relève pas que vous ne m'ayez promis...

(Il lui prend la main.)

CENDRILLON, la retirant brusquement.

Laissez-moi.

(Elle s'éloigne de Mirliflor qui tombe et se relève aussitôt.)

MIRLIFLOR, se relevant.

Elle est charmante ! Ah ! nous sommes nés l'un pour l'autre.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON, JAVOTTE, DANSEURS et DANSEUSES.

(La Fée survenant et disparaissant.)

M. DE LA CANARDIÈRE, entre deux vins à ses filles.

Je vais lui parler. (*A Mirliflor.*) Seigneur, vous voyez mille et mille beautés toutes plus énivrantes les unes que les autres, qui n'aspirent, ne respirent et ne soupirent qu'après le moment de développer les charmes, les talens....

MADELON, bas à son père.

Mon père, taisez-vous.

M. DE LA CANARDIÈRE

Tais-toi donc... les charmes, les talens...

JAVOTTE, bas à son père.

Vous nous compromettez, mon père.

M. DE LA CANARDIÈRE, bas.

Finis donc... et les grâces, pour la danse, de la couronne et du chant...

MIRLIFLOR.

Je vous devine.... mais, dites-moi : mes gens ont-ils eu soin de vous ? vous ont-ils fait rafraîchir ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Je suis comblé de leurs prévenances.

MIRLIFLOR.

A la bonne heure.... Prenons place :

(On se range des deux côtés.)

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Avec votre permission.. (*Montrant ses filles.*) Ces deux enfans vont entrer en lice les premières, et quel que soit votre arrêt, croyez que je suis soumis d'avance à...

(La Fée paraît dans le fond.)

MIRLIFLOR.

Commencez, belle Madelon.

M. DE LA CANARDIÈRE, à Madelon.

Chante l'air: Quoi ! l'amour de ses traits, ne t'a jamais percé.

(La Fée étend sa baguette vers Madelon.)

MADELON, voulant chanter.

Quoi !...

(Elle n'en peut pas dire davantage.)

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Quoi de plus pur que ce quoi là ? (*A Madelon.*) Allons, de la hardiesse !

MADELON, essayant encore.

Quoi !

(Même jeu que plus haut. On rit.)

MIRLIFLOR.

Quoi ! qu'est-ce qui vous arrête ?

MADELON, de même.

Quoi !

(On rit plus fort.)

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ce que c'est que la timidité ! l'agitation !

MIRLIFLOR.

Allez vous remettre un peu à votre place, pendant que votre sœur va danser... A vous, séduisante Javotte.

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Oh ! pour celle-là, c'est une espiègle, rien ne l'intimide. (*A Javotte.*) Danse le pas de trois de dimanche dernier.

(La fée étend sa baguette vers Javotte, qui lève la jambe, et donne un coup de pied à M. de la Canardière, au moment où il se retourne pour faire admirer à Mirliflor le pied de sa fille.)

Voyez quel rond de jambe ! Elle vous en réserve bien d'autres.

(Javotte reste une jambe en l'air un moment, la baisse, la relève et n'en peut pas faire davantage.)

M. DE LA CANARDIÈRE.

Eh bien ! va donc.

(Javotte recommence trois fois. On rit)

MIRLIFLOR, à la Canardière.

Il paraît que la jambe gauche n'est pas aussi exercée que la droite.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Mais c'est donc le diable qui s'en mêle? (*Il lève les deux bras dans son mouvement de surprise, et reste les deux bras en l'air.*) En vérité, les bras m'en tombent !

MIRLIFLOR, à Cendrillon.

A votre tour, belle étrangère.

(La Fée disparaît et l'enchantement de la Canardière cesse.)

CENDRILLON.

Je n'ai pas assez de talens pour me faire prier.

MIRLIFLOR, avec prétention.

Le talent est le cachet de la modestie.

MADELON ET JAVOTTE, à part.

Quelle vexation !

CENDRILLON.

Mais c'est que j'ai l'habitude de ne jamais danser sans un tambour de basque.

MIRLIFLOR.

J'en ai toujours un tout prêt à tout événement.

(Il lui donne un tambour de basque.)

CENDRILLON, chante d'abord en s'accompagnant du tambour de basque, et danse pendant la ritournelle.

AIR : *Quand toi sortir de la case.*

La pauvre et simple Colette,
Travaillait la nuit, le jour,
Tandis qu'en grande toilette,
Ses sœurs brillaient à la cour;
Et quand l'soir ell' voulait maudire
L'chagrin qu'dans l'jour elle avait eu,
Tout bas un' voix venait lui dire :
Il n'est pas de plaisir, de bonheur sans vertu.

MADELON, à part à Javotte.

Comme cela ressemble...

CENDRILLON.

V'là qu'tout-à-coup, transformée
En un' dame du grand ton,
Un jour, ell' se voit aimée
Par un seigneur du canton.
Ce chang'ment-là pouvait séduire
Son cœur, par l'orgueil combattu,

Mais la voix v'nait toujours lui dire,
Il n'est pas de plaisir, de bonheur sans vertu.

JAVOTTE, à part.

Comme le Prince la regarde !

CENDRILLON.

Colett', jusqu'alors tranquille,
Sent, pour la première fois,
Qu'l'innocence est bien fragile,
Quand l'amour élèv' la voix.
Mais de cett' voix, bravant l'empire,
Son cœur, bien loin d'en être abattu,
N'écouta qu' cell' qui v'nait lui dire :
Il n'est pas de plaisir, de bonheur sans vertu.

(Pendant la ritournelle du dernier couplet et la danse, minuit sonne sans que Cendrillon s'en aperçoive. Elle n'entend que le dernier coup de l'horloge.)

MIRLIFLOR.

Je n'y résiste plus !

CENDRILLON.

Oh ! ciel ! minuit sonne ! je suis perdue !

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, excepté CENDRILLON.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR *Vive le vin de Ramponneau.*

Où donc peut-elle ainsi courir?
La chose est singulière!
Le prix allait lui revenir,
Pourquoi, si près de l'obtenir,
Fuir?

MIRLIFLOR.

Holà! piqueurs et laquais
Postillons et jokeis,
Courez tous ventre à terre,
Allez, volez, poursuivez,
Et surtout retrouvez,
Cette jeune étrangère.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Où donc peut-elle ainsi courir, etc.

(On apporte à Mirliflor un des souliers de Cendrillon qu'on vient de trouver.)

MIRLIFLOR.

Mais quelque chose pourtant,
Vient calmer un instant,

La douleur de sa perte ;
Si je perds ses noirs cheveux,
Sont teint blanc, ses yeux bleus,
J'ai sa pantoufle verte.

TOUS.

Où donc peut-elle, etc.

(Tout le monde sort. Le théâtre change et représente la première décoration.)

SCÈNE XVII.

Après le changement, la chatte paraît seule sur la fenêtre, et ayant l'air de guetter le retour de Cendrillon. Le potiron et la souricière sont à leur place.

CENDRILLON, arrive tout essoufflée, dans son premier costume.

Ouf ! m'y voilà !... Qu'est-ce que ma marraine va dire ? maudit bal, qui m'a fait oublier l'heure !... que c'est ennuyeux de s'amuser comme ça ! (*Elle se regarde.*) La Fée m'a tenu parole, me v'là redevenue comme j'étais. (*Elle aperçoit le potiron.*) Et ma voiture aussi ! (*Elle cherche.*) Ah ! mes gens sont aussi rentrés chez eux. (*Elle les aperçoit dans la souricière.*) Allons, c'est fini, ma marraine ne m'aime plus... Où est-elle maintenant ? (*Elle appelle.*) Minette ! Minette ! (*Elle l'aperçoit.*) Ah ! mon Dieu ! la voilà sur la fe-

nêtre ! je le disais bien... elle me boude, elle me tourne le dos... je n'ose pas approcher, elle va me donner un coup de patte, c'est sûr... C'est égal, caressons-là, peut-être que ça la touchera. (*Elle va pour caresser la chatte qui saute par la fenêtre.*) Là, elle me fuit... Pauvre Cendrillon !... N'est-elle pas blessée ? (*Elle regarde par la fenêtre.*) Je ne vois plus rien... Que je suis malheureuse !...

(Aussitôt que la chatte a sauté par la fenêtre, la Fée reparaît dans la chambre, elle se met derrière Cendrillon, au moment où elle regarde dans la rue, et entend ses inquiétudes au sujet de la chatte.)

SCÈNE XVIII.

LA FÉE, CENDRILLON.

CENDRILLON, en se retournant aperçoit la Fée.

Ah ! ma bonne marraine ! pardon ! j'ai manqué l'heure ; mais, dame, je ne m'étais jamais trouvée à pareille fête. Et, tenez, je suis venue si vite, que j'en ai perdu un de mes jolis petits souliers verts.

LA FÉE, à part.

Il se retrouvera. (*Haut.*) N'as-tu perdu que cela ?

CENDRILLON.

Oh ciel ! et ma rose !

LA FÉE, la lui montrant.

La voici ; mais que cela te serve de leçon

AIR, *De la Famille indigente.*

J'ai fait exprès naître l'écueil
Où tu pouvais faire naufrage.
Sans te rien dire, mo[illegible]
Je te guettais sur le rivage.
Le danger fut pressant :
Tu perdis en fuyant.
Ta chansonnette et ta rose,
Fille qui s'oublie un instant
Perd toujours quelque [illegible]

CENDRILLON.

Je m'en souviendrai. [illegible]
entend la ritournelle [illegible]
bruit ! qu'est-ce que [illegible]

LA FÉE.

C'est l'heure où [illegible]

CENDRILLON.

Mes destins ... [illegible]

Elle [illegible]

SCÈNE XIX.

CENDRILLON, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON, JAVOTTE, MIRLIFLOR, SUITE DU PRINCE.

(On porte le soulier vert sur un coussin, et un diadême sur un autre.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Du branle sans fin.*

Gloire cent fois,
Au minois,
Dont le pied incomparable,
Sans effort, et tout entier,
Entrera dans ce soulier.

CENDRILLON, à part.

C'est mon soulier.

MIRLIFLOR.

Amour, qui lis dans mon cœur
Rends à mes vœux cette belle,
Sur ses traces, mon bonheur
A pris la fuite avec elle.

TOUS.

Gloire cent fois, etc.

MIRLIFLOR.

Oui, soulier sans pareil, seul et précieux reste
D'un objet enchanteur, d'une beauté céleste,
Toi, qui plus fortuné que Mirliflor, hélas!
A pied comme en carrosse accompagnes ses pas....
Toi, qui sus contenir dans ta juste mesure,
Le pied le plus mignon qu'ait formé la nature,
Je veux que le phénix à qui tu conviendras,
Sur le pied d'une épouse, habite mes états,
Et que, pour couronner un aussi beau triomphe,
Jeux, tournois, carousel et cœtera, pantoufle
Chérie, tu vas décider de mon sort!

LE CHŒUR.

Gloire cent fois,
Au minois, etc.

MIRLIFLOR.

Monsieur de la Canardière, c'est par vos filles que l'épreuve va commencer, et la décence exige que vous soyez vous-même l'examinateur.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Seigneur, c'est assurément pour moi et mes filles, mes filles et moi, un honneur très-flatteur. A toi, Javotte.

(Il prend le soulier sur le carreau que l'on met à terre, et se met à genoux dessus. Il prend le pied de Javotte et essaie le soulier.)

JAVOTTE.

Mais, mon père, ça ne m'ira jamais.

M. DE LA CANARDIÈRE, bas à Javotte.

Fais le petit pied.

(Il force, et Javotte fait un cri.)

JAVOTTE.

AIR : *Je n' saurais danser.*

Il n'entrera pas,
La pantoufle est trop étroite,
Il n'entrera pas.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Que diable as-tu dans tes bas ?

JAVOTTE.

J'ai le pied trop long ;
Vous voulez donc que je boite ?
J'ai le pied trop long.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Où diantre as-tu le talon ?

(Javotte jette un cri de douleur et retire son pied.)

CENDRILLON.

Et d'une !

MIRLIFLOR.

A vous, belle Madelon.

(Madelon met le pied sur le genou de son père.)

MADELON.

Même air.

Il ne m'ira pas,
Je sens déjà qu'il me blesse,
Il ne m'ira pas.

M. DE LA CANARDIÈRE, essayant.

Ton pouce ne finit pas.

MADELON, souffrant.

Assez, par pitié!

M. DE LA CANARDIÈRE, poussant.

L'honneur d'être une princesse
N'est pas trop payé
Par un pié
Estropié.

(Même jeu que Javotte; il ôte le soulier, et dit :)

Si j'avais pu prévoir cela, il y a quarante ans seulement...

MIRLIFLOR.

AIR : *Du sultan Saladin.*

A vous, jeune Cendrillon....

MADELON ET JAVOTTE.

Eh quoi! cette chambrillon;
Oserait aussi prétendre....

MIRLIFLOR, à M. de la Canardière.

Essayez sans plus attendre.

M. DE LA CANARDIÈRE, essayant le soulier.

Ciel!

MIRLIFLOR.

Le soulier va-t-il bien?

CENDRILLON.

Très-bien, fort bien,
Cela ne me blesse en rien.

MIRLIFLOR.

Quel bonheur! Messieurs, je proclame
Quelle est ma femme.

TOUS.

Elle est sa femme.

(Madelon et Javotte vont de dépit se cacher dans un coin, de manière qu'elles ne voient pas le changement qui s'opère. Le théâtre change et représente un palais de rubis, d'émeraudes et autres pierres précieuses. Un trône s'élève à la place de la cheminée. Cendrillon a repris son brillant costume, et la Fée paraît au milieu du palais.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LA FÉE.

LE CHŒUR.

Gloire cent fois
Au minois,
Dont le pied incomparable,
Sans effort, et tout entier,
Est entré dans le soulier.

MIRLIFLOR.

Que vois-je ? ma jolie fugitive !

(Madelon et Javotte, se retournant et surprises de ce qu'elles voient.)

CENDRILLON, allant à ses sœurs et les embrassant.

Elle-même, et qui n'en sera pas plus fière... Permettez-moi de vous embrasser.

LA FÉE, à Cendrillon.

Ce dernier trait me prouve combien tu mérites tout ce que j'ai fait pour toi. Apprends donc que j'unis ton sort à celui du prince Mirliflor, à qui tu apportes en dot, la souveraineté de l'île des Rubis.

MIRLIFLOR.

Dois-je croire à un sort aussi brillant ?

LA FÉE.

Oui, et c'est au bon cœur de Cendrillon que vous le devez ; vous, M. de la Canardière, je vous institue grand sommelier de la couronne.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Pour être sûr de ne verser que du bon au prince, je vous promets de tout goûter d'avance.

LA FÉE.

Je m'en rapporte à vous.

CENDRILLON.

Et moi, ma marraine, je vous jure d'aimer mes sœurs dans mon palais, comme je les aimais dans le coin de ma cheminée.

M. DE LA CANARDIÈRE.

J'avais toujours bien dit que cette fille avait vraiment quelque chose d'extraordinaire.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel bonheur, quelle victoire,
Pour cet aimable tendron!
C'est le comble de la gloire.
Ah! qui jamais pourra croire,
L'histoire de Cendrillon!

LA FÉE.

Vous, parens, dont la faiblesse
Du sang brise le lien,
Ah! rappelez-vous sans cesse
Que l'enfant que l'on délaisse,
Peut-être de votre vieillesse,
Sera l'unique soutien.

CHŒUR.

Quel bonheur, etc.

MIRLIFLOR.

De t'aimer toute la vie,
Je fais ici le vœu;
C'est ce matin, tendre amie,
Que dans mon ame ravie,

Ton œil alluma l'incendie,
Quand ta main soufflait le feu.

M. DE LA CANARDIÈRE, à ses filles.

Il faut faire encor carême ;
Je conçois votre souci.
Mais je puis, bonheur extrême,
Trouver non loin d'ici même,
Deux gendres que tout le monde aime,
Et qui vous plairont aussi.

CENDRILLON, au public.

Je n'ai pas, de ma voisine,
L'œil piquant, le jeu malin,
Je n'sais quoi qui lutine,
Mais entre nous, j'imagine
Que l'on peut aimer la voisine,
Sans délaisser le voisin.

CHŒUR.

Quel bonheur, etc.

FIN DE CENDRILLON.

LES PAGES
DU
DUC DE VENDOME,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DIEU-LA-FOI ET GERSIN,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 17 juin, 1807.

PERSONNAGES.

LE DUC DE VENDOME.
LE COMTE DE MURET.
MARIMON, vieux colonel, borgne et manchot.
VICTOR, fils de Marimon.
AUGUSTE.
EUGÈNE.
CINQ PAGES.
Mme DE SAINT-ANGE.
ÉLISE, sa nièce.
OFFICIERS ET SUITE DU DUC.

La scène est dans un hameau de Castille, devant la maison de madame de Saint-Ange.

LES PAGES
DE
M. DE VENDOME,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Quelques arbres et des bancs de gazon sont placés sur la droite ; en face de la maison. Il fait nuit : l'ouverture annonce un bruit de guerre.

ÉLISE, Mme DE SAINT-ANGE.

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! mon enfant, ne voyez-vous rien ?

ÉLISE, au fond du théâtre.

Rien, ma tante : le bruit du canon a même cessé de se faire entendre.

Mme DE SAINT-ANGE.

Ah ! mon Dieu, quelle effroyable chose que la guerre ! Quand une fois c'est commencé, cela ne finit plus. Ah ! si les femmes s'en mêlaient, ça n'irait pas ainsi.

AIR : *Vaudeville de Claudine.*

Entre hommes, lorsque la guerre
A commencé son fracas,
Son audace meurtrière
S'accroît au sein des combats.
Avec nous, bien plus bornée
Dans ses projets inhumains,
Toute guerre est terminée
Sitôt qu'on en vient aux mains.

ÉLISE, accourant.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma tante ?

Mme DE SAINT-ANGE.

Je dis, Mademoiselle, que cela ne vous regarde pas. — Rentrons : la nuit s'avance, et il n'est pas probable que M. le duc de Vendôme arrive à l'heure qu'il est.

ÉLISE.

Bah ! des Français ! est-ce qu'ils n'arrivent pas toujours ? — D'ailleurs, la lettre de monsieur le Duc n'est-elle pas positive ?

Mme DE SAINT-ANGE.

Non, non : elle ne dit pas positivement qu'il arrivera ce soir.

ÉLISE.

Oh ! par exemple, ma tante, je suis bien sûre du contraire.

Mme DE SAINT-ANGE.

Vous, Mademoiselle ? et comment ?

ÉLISE.

N'est-ce pas M. Victor, son Page, qui a écrit la lettre ?

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

ÉLISE.

Cela prouve que M. Victor sait bien ce qu'il écrit.

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! Mademoiselle, relisons ce qu'il écrit.

ÉLISE.

Oh ! ma tante, de tout mon cœur.

Mme DE SAINT-ANGE.

Heureusement la lune éclaire assez pour cela. (*Elle lit*) : « Ma belle dame (*A Élise*), » il y a long-tems que monsieur le Duc me » connaît. (*Elle lit.*) J'espère joindre demain » l'ennemi dans vos cantons, et lui livrer ba- » taille. »

ÉLISE, lisant à part une lettre qu'elle a tirée de son sein.

» Chère Élise, demain nous battrons les » Anglais. Si Dieu m'aide, la journée ne se » passera pas sans avantage pour nous.

» (*Haut.*) A six heures, ils seront vaincus.

Mme DE SAINT-ANGE.

» Et je profiterai de quelques heures de re-
» pos que je donnerai à mes troupes, pour
» aller vous présenter mon respect.

ÉLISE, parlant un peu haut.

» A huit heures je serai à vos pieds. »

Mme DE SAINT-ANGE.

Comment, comment, à mes pieds ?

ÉLISE, embarrassée.

Sans doute, ma tante. N'est-ce pas ainsi que le respect se prouve ?

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est partout la mode établie ;
A nos pieds, l'homme circonspect,
Sans nulle honte s'humilie,
Pour mieux témoigner son respect.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Cette preuve est un peu suspecte :
J'en sais plus que vous ne croyez :
Depuis trente ans on me respecte,
Et personne n'est à mes pieds.

Au reste, vous avez votre part des respects, des attentions de monsieur le Duc ; votre

père, en mourant sous ses drapeaux, lui a légué ses droits sur vous, et il ne cesse de s'occuper de votre bonheur. Descendant d'Henri IV, il est brave et bon comme lui, et je ne doute pas que ses succès ne nous rétablissent bientôt dans les propriétés que l'ennemi nous a enlevées.

ÉLISE.

Oui, mais il veut me marier à ce grand comte de Muret que je n'aime pas du tout.

Mme DE SAINT-ANGE.

Comment, vous ne l'aimez pas?

ÉLISE.

Eh! mon Dieu, non : il a l'air si...

Mme DE SAINT-ANGE.

Quoi donc?

ÉLISE.

Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il est un peu...

Mme DE SAINT-ANGE.

Non, Mademoiselle, les grands seigneurs ne sont jamais ce que vous dites. D'ailleurs c'est un protecteur de plus que nous avons.

ÉLISE.

Bah! oui, Monsieur; ou, oui, Madame; voilà tous ses compliments; et puis je ne sais

comment il fait, il tourne toujours ses marches, ses combats, ses canons vers ce hameau ?

Mme DE SAINT-ANGE.

C'est par protection, mon enfant.

ÉLISE.

Oh ! bien, ma tante, je ne me ferai jamais à ses manières.

AIR : *De la Pipe de tabac.*

Il m'aborde d'un air timide.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est de la magnanimité.

ÉLISE.

A rire rien ne le décide.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est le ton de la dignité.

ÉLISE.

Il baise ma main, il soupire.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est le signe de la faveur.

ÉLISE.

Puis après il ne sait que dire.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est là l'esprit de la grandeur.

(On entend un bruit de trompette.)

Oh! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends! — C'est sans doute Monseigneur.

ÉLISE.

Assurément c'est lui. — Quand je vous disais que M. Victor ne se trompait jamais. — Quel bonheur! je vais le voir.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC DE VENDOME, MARIMON, ÉTAT MAJOR DU DUC.

LE DUC.

Vous voyez, Mesdames, que je suis de parole. L'ennemi a eu la bonté de me laisser le champ libre jusqu'à vous, et ces Messieurs n'ont pas peu contribué à l'engager à cette politesse.

MARIMON.

Monseigneur, avec un maître de cérémonies tel que vous, l'ennemi est bien forcé d'être poli.

ÉLISE, à part.

Ah! mon Dieu! il n'y est pas.

Mme DE SAINT-ANGE.

Il est certain que Monseigneur n'a qu'à de-

mander, et l'on se fait un plaisir de lui céder tous les postes qu'il désire.

M. DE MURET, saluant.

Oui, Madame.

ÉLISE.

Aussi toute la Castille retentit de la valeur de monsieur le Duc.

M. DE MURET, de même.

Oui, Mademoiselle.

ÉLISE.

Oui, monsieur le Comte, et sa gloire.

LE DUC.

De grâce, ma chère Élise.

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

Cessez de parler de ma gloire,
Mes soldats font tous mes succès;
C'est commander à la victoire
Que commander à des Français :
Telle est la valeur qui les guide,
Que chacun, sommé par son roi,
De nommer le plus intrépide,
Peut hardiment dire : c'est moi !

MARIMON.

Sans même en excepter les Gascons.

LE DUC.

Oui, Messieurs, vous avez tous fait votre devoir. Comte de Muret, en attendant une plus douce récompense, le roi vous fait son lieutenant-général.

M. DE MURET, saluant.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Vous, marquis de Franclieu, acceptez le gouvernement de la Castille, et faites de sorte que les Castillans ne sentent pas que c'est un étranger qui les commande.

FRANCLIEU.

Ah! mon Prince.

LE DUC.

Pour toi, brave Marimon...

MARIMON.

Moi, rien.

LE DUC.

Comment? rien.

MARIMON.

Eh! non, morbleu! que me manque-t-il? Depuis quinze ans j'ai l'honneur d'être votre ami, votre compagnon d'armes, je choque la botte avec vous, et vive la guerre! Vous vous êtes chargé de mes deux fils; l'un est

déjà dans vos pages, l'autre doit y entrer la première place vacante : en Allemagne, j'a perdu un bras pour vous, un œil en Italie, ma femme en Espagne, que diable puis-je gagner de plus ?

LE DUC.

Il faut faire votre fortune, Monsieur.

MARIMON.

Dieu m'en garde, Monseigneur.

AIR : *Vaudeville d'Alcibiade.*

Hormis mon honneur, je n'ai rien,
Et je passe gaîment la vie ;
Si par malheur j'ai quelque bien,
Chacun va me porter envie.
Calomnié, souvent trahi,
L'homme riche a beau se défendre,
Il tombe, et l'on prend son parti,
Quand on n'a plus rien à lui prendre.

LE DUC.

Homme étrange ! sais-tu bien que tes refus continuels me fatiguent ? Le roi m'a chargé de récompenser tous ses braves, que veux-tu que je lui réponde ?

MARIMON.

Que Marimon n'a rien voulu.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Les dons du prince et les vôtres
Ne valent pas mon honneur :
Gardez vos bienfaits pour d'autres;
Je suis payé par mon cœur.
Si j'ai fait du bien, silence !
Assez de gens ici-bas
Veulent qu'on les récompense
De celui qu'ils ne font pas.

LE DUC.

Eh bien ! Monsieur, apprenez qu'un détachement anglais s'est réfugié à deux lieues d'ici, dans le château de Bormida : je comptais vous confier le soin d'aller, cette nuit même, le débusquer, mais...

MARIMON.

Je m'en charge, Monseigneur.

M. DE MURET.

Et vous n'irez pas seul.

MARIMON.

Ce sera plus tôt fait.

UN OFFICIER, en entrant.

Monseigneur, votre tente est disposée.

LE DUC.

Il suffit : que l'on dise à mes pages, dès

qu'ils arriveront, que je remonterai à cheval dans six heures. — Vous, Mesdames, permettez que je vous remercie de la bonté que vous avez eue de veiller pour moi. J'étais bien aise de vous faire part de mes démarches au sujet de vos propriétés : j'ai adressé une demande au général ennemi, et j'en espère beaucoup.

ÉLISE.

Comment, Monseigneur, vous vous êtes adressé au général Stanhope ?

LE DUC.

Pourquoi non ?

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

L'ennemi, pressé par mes armes,
Plus d'une fois m'a résisté ;
Mais parlant au nom de vos charmes,
Je suis bien sûr d'être écouté.
Rassurez-vous, aimable Élise,
A vos vœux il sera soumis ;
En vain la guerre nous divise,
La beauté n'a point d'ennemis.

(Il sort, et les dames rentrent chez elles.)

SCÈNE III.

MARIMON, M. DE MURET, etc.

MARIMON.

Allons, Marimon, courage, voilà une nouvelle occasion de gloire pour toi ; mais morbleu, sauve ton bras et ton œil, car sans cela tu serais forcé de recevoir la pension. — Messieurs, êtes-vous prêts ?

M. DE MURET.

Partons.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR.

Eh ! c'est mon père.

MARIMON, embrassant Victor.

Pardon, Messieurs, la nature. — Mille bombes, comme tu sens la poudre à canon, embrasse-moi encore.

VICTOR.

Ma foi, mon père, c'est que nous y étions.

MARIMON.

Je vous ai vu, Monsieur, vous et votre frère; et vous vous exposiez beaucoup plus qu'il ne convient à deux étourdis de votre âge.

VICTOR.

Bah! ne faut-il pas faire son chemin?

MARIMON.

Sans doute, mais avec prudence et modération. (*A part.*) Il faut le retenir, ou je le perdrais.

VICTOR, riant.

Ah! ah! ah! la prudence.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Voilà bien le mot ordinaire :
Que de gens on voit, en effet,
En amour, ainsi qu'à la guerre,
Arriver lorsque tout est fait!
Mais ce n'est pas mon caractère,
Et je vous le dis sans détour;
J'aime en guerre, comme en amour,
A trouver quelque chose à faire.

MARIMON, à part.

Il est charmant! (*Haut.*) Mais, Monsieur, on ne se jette pas tout seul au-devant d'une batterie.

VICTOR.

Eh ! qu'y a-t-il à craindre !

AIR : *D'une abeille toujours chérie*

MARIMON.

Du canon l'horrible secousse ?

VICTOR.

C'est ce qui nous fait avancer.

MARIMON.

Les balles ?

VICTOR.

C'est ce qui nous pousse.

MARIMON.

La baïonnette ?

VICTOR.

Fait percer.

MARIMON.

Mais les bombes ?

VICTOR.

On les évite.

MARIMON.

Et si sur vous tombent leurs feux ?

VICTOR.

Eh ! bien, mon père, on meurt plus vite.

MARIMON.

Oh ! comme il est ambitieux !

VICTOR.

Oui, mon père, et vos craintes ne me feront jamais changer d'avis.

AIR : *De la Ronde.*

En guerre, ces aventures
Servent à désennuyer.
Les coups de feu, les blessures,
Sont les roses du métier.
Sans la peine où l'on se livre,
Vraiment on n'y tiendrait pas :
Et ce qui nous y fait vivre,
C'est l'espoir d'un beau trépas.

MARIMON.

Vous verrez, Messieurs que ce petit drôle sera général avant moi.

VICTOR.

Eh bien! mon père, tant mieux pour vous : je vous ferai mon aide-de-camp : je supprimerai les arrêts, les chambres de discipline ; je paierai les dettes des pages, et ils se marieront quand ils voudront.

MARIMON.

Comment, comment, ils se marieront? Est-ce que par hasard vous auriez quelque amour dans la tête ?

VICTOR.

Mais... Je ne dis pas cela.

MARIMON.

A la bonne heure.... M. de Vendôme vous accorde six heures de repos dans ce village, tâchez d'en profiter.

VICTOR.

Je viens ici tout exprès.

MARIMON.

Et pour me délasser aussi, je vais tâcher de débusquer le colonel Stanhope du château de Bormida. Adieu, mon enfant, rejoignez vos camarades et passez une nuit tranquille, si vous le pouvez.

AIR : *Du Pas de charge.*

Ici ne faites point de bruit,
Ne forcez point de grille ;
Du voisin ménagez le fruit,
Et la femme et la fille.
Le jour, buvez, chantez, aimez,
Puisque vous êtes pages :
Mais du moins lorsque vous dormez,
Mes amis, soyez sages.

SCÈNE V.

VICTOR.

Dieu merci, me voilà maître du terrain. J'ai six heures entières pour m'occuper de mon amour, n'en perdons pas une minute, et pour mieux saisir l'occasion de parler à ma chère Élise, campons en ce lieu même : je déroute, par ce moyen, tous ceux qui pourraient être étonnés de me trouver ici. (*A la cantonnade.*) Holà, hé, mes amis !.. Mais si monsieur le duc de Vendôme... Oh ! non, il est fatigué, il ne fera pas cette nuit la revue des postes.... Quant à mon rival, je ne le crains pas : il est protégé par monsieur le Duc ; moi, je le suis par la demoiselle ; il est riche et grand seigneur, je ne suis que page, je dois passer avant lui.

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, EUGÈNE, ET CINQ AUTRES PAGES.

(Ils traînent après eux tous les objets nécessaires pour dresser une tente ; les deux premiers portent les drapeaux ennemis.)

VICTOR.

Eh bien ! morbleu, arrivez donc.

TOUS.

AIR : *Gai, gai, gai, mon officier.*

Et gai, gai, gai, fesons les fous,
C'est le droit de notre âge ;
Rions, chantons, amusons-nous,
Et nargue des jaloux.

AUGUSTE.

La raison, dit le sage,
Est un fruit de l'hiver ;
Le cueillir au jeune âge,
C'est le cueillir trop vert.

TOUS.

Et gai, gai, gai, etc.

VICTOR.

Fort bien ; mais...

EUGÈNE.

Déjà tout à mon aise,
Là-haut dans ces vergers,
J'ai rossé deux Nicaisse
Et pris quatre baisers.

TOUS.

Et gai, gai, gai, etc.

VICTOR.

Soit, mais...

AUGUSTE.

Moi, pour voir sans entrave

La fille du meunier,
J'ai mis le père en cave
Et la mère au grenier.

TOUS.

Et gai, gai, gai, etc.

VICTOR.

Ah! ça, finirez-vous? Est-ce qu'il n'est pas tems que vous dormiez?

AUGUSTE.

C'est donc ici que tu veux nous camper?

VICTOR.

Sans doute, cet endroit est charmant. Voyez ces arbres, ce coteau, cette croisée.

AIR : *Je suis heureux en tout, Mademoiselle.*

Au doux sommeil, la riante verdure,
L'onde qui murmure,
Et puis la nature
Donnent plus d'appas.

AUGUSTE.

Es-tu donc fou? Qu'importe la verdure,
L'onde qui murmure,
Et puis la nature
A qui n'y voit pas?

VICTOR.

N'importe, ici l'on est bien.

TOUS.

Bien.

(Ils plantent les piquets pour dresser leur tente.

Plantons les piquets que tu tiens.

TOUS.

Tiens.
Où mettrons-nous ces trois-là ?
Là.
Le plaisir en tous lieux dépend
Pan.
Du choix adroit du moment.
Pan.
Et du poste que l'on prend.
Pan.

EUGÈNE, à Victor.

Ah ! je comprends le motif de ton zèle ;
Près de quelque belle,
Une ardeur nouvelle
T'attire en secret.
Et tu nous fais, honnêtes sentinelles,
Au pied des tourelles,
En amis fidèles,
Planter le piquet.

VICTOR.

Que vous importe ? N'avez-vous pas fait vos rencontres ? Je veux faire les miennes.

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

Grimpons sur l'arbre que voici.

AUGUSTE.

Moi, je monte sur celui-ci.

EUGÈNE.

Et moi j'y monte aussi.

TOUS.

Ma foi, nous y voici.
Aux branches de tous ces ormeaux,
Amis, attachons ces anneaux.

VICTOR.

Mais découvrons ce coin.

AUGUSTE.

A quoi bon un tel soin?

VICTOR.

J'aime fort à voir le matin
La fraîche rose ouvrant son sein.

TOUS.

Quelles raisons fades!

AUGUSTE, EUGÈNE.

Le soleil naissant t'éveillera,
T'éblouira.

VICTOR, montrant la croisée d'Élise, qui est de l'autre côté du théâtre.

Si l'astre vient de là,

Gn'y a pas de mal à ça,
Camarades,
Gn'y a pas de mal à ça.

AUGUSTE.

Ma foi, voilà une tente digne d'un roi.

EUGÈNE.

Il ne manque qu'un tapis pour dormir plus à son aise.

VICTOR.

Un tapis? (*Prenant les drapeaux qui sont posés contre la tente.*) Tenez, Messieurs, en voilà que bien des rois ne peuvent pas se procurer.

AIR : *Si je meurs, que l'on m'enterre.*

Hâtons-nous de nous étendre
Sur ces guidons, ces drapeaux.
Nous courûmes pour les prendre,
Ils nous doivent du repos.
C'est un vrai lit de parade,
Et puisque l'Anglais s'enfuit,
Ce n'est pas le plus malade,
Messieurs, qui garde le lit.

(Pendant ce couplet, les pages arrangent les drapeaux sous la tente.)

EUGÈNE.

Bonsoir, la compagnie.

AUGUSTE, il se couche.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit.

VICTOR.

Sans façon, Messieurs. (*Il reste à l'entrée de la tente.*) Voilà ce que c'est; la fatigue de la bataille les aura bientôt endormis. (*Il s'avance sur le devant de la scène.*) Nous, essayons d'informer Elise que je suis ici. — Mais le moyen? Eh! parbleu, chantons. Si Elise ne m'entend pas, j'aurai du moins l'avantage d'endormir mes camarades; il n'y aura rien de perdu.

AIR : *nouveau de Doche.*

Un page aimait la jeune Adèle;
Mais la patrie arme son bras;
Tout Français, quand l'honneur l'appelle,
Est prompt à voler aux combats.
Bien plus prompt, après la victoire,
Peut-il tarder à revenir?
Il joint aux ailes de la gloire
Les ailes du plaisir.

LES PAGES, en chœur.

Mon Dieu, quel sot plaisir!
Ne peux-tu nous laisser dormir?

VICTOR.

Paix donc, paix donc, je vais finir.

(*Même air.*)

La nuit, rôdant sous la tourelle
Qui cache un objet plein d'appas,
Il chante, il soupire, il appelle;
Mais Adèle ne l'entend pas.
Alors il maudit sa victoire;
Hélas! que va-t-il devenir?
A-t-il donc, pour un peu de gloire,
Perdu tout son plaisir?

LES PAGES, en chœur.

Ne peux-tu nous laisser dormir?

VICTOR.

Allons, allons, je vais finir.

ÉLISE, à travers la croisée.

(*Même air.*)

Adèle a reconnu son page,
Tout son cœur en a tressailli;
Mais de l'honneur, la voix plus sage
L'enchaîne, hélas! loin d'un ami.
Quand il courut à la victoire,
Adèle fût prête à mourir;
L'amour console de la gloire,
L'amour fut son plaisir.

(Elle se retire.)

VICTOR.

Ah! chère Elise, avec quelle impatience

j'attendais ce fortuné moment! Je puis donc vous dire que je vous aime; que je n'ai cessé de penser à vous au bivouac, aux arrêts. Dans la mêlée, je ne voyais que vous. Au milieu des bombes, je n'entendais que vous... Hein? quoi? Eh bien! vous ne dites mot... O ciel! ne pourrait-elle plus m'entendre? Ce balcon peut me rapprocher d'elle... Eh! vite, à l'escalade.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Élise ne peut s'en fâcher,
L'amour excuse mon audace;
Au guerrier peut-on reprocher
De pénétrer dans une place?
Non, non, les femmes, Dieu merci,
Sur ces marches n'ont plus d'alarmes,
On ne serre un tel ennemi
Que pour mieux lui rendre les armes.

(Élise se retire.)

(Il monte au balcon qui se trouve un peu éloigné de la croisée d'Élise.)

M'y voilà... Diable, j'en suis encore loin... Elise? — Que vois-je? une lumière! elle s'approche. Oh! malheureux! c'est monsieur le Duc, et je n'ai pas le tems de descendre.

(Il se tapit derrière le balcon.)

SCÈNE VII.

VICTOR sur le balcon ; LES PAGES sous la tente ; LE DUC DE VENDOME.

LE DUC.

Les postes sont bien gardés, et je suis tranquille. (*Il s'avance.*) Mais qu'est-ce ? une tente ? ici ?

UN DES OFFICIERS.

Oui, Monseigneur, celle de vos pages.

LE DUC.

Mes pages ? Qui donc leur a ordonné... Il suffit, Messieurs, retirez-vous.

VICTOR, à part.

Oh ! mon Dieu ! il reste.

LE DUC.

Je ne me suis pas trompé : j'ai reconnu la voix d'Élise.

VICTOR.

Est-ce qu'il viendrait chanter aussi ?

LE DUC.

L'honneur de cet enfant m'est confié. Qui sait si quelqu'un de ces espiègles n'aurait pas été assez téméraire ?...

VICTOR, à part.

Haïe, haïe, haïe.

LE DUC.

Oh! non : la raison d'Elise me rassure. Cependant le mot d'amour est sorti de sa bouche... Se pourrait-il que son cœur se fût engagé, et que mon pauvre comte de Muret?...

VICTOR, à part.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Silence; l'indiscret qui a provoqué ces chants n'est sans doute pas loin.

VICTOR, à part.

C'est vrai.

LE DUC.

Ils auront peut-être encore quelque chose à se dire.

VICTOR.

Non pas.

LE DUC.

Et à la faveur de l'ombre épaisse que jette ce balcon.

VICTOR.

Je me sauve.

(Il court se cacher sous la tente, lui sautant par-dessus la tête.)

LE DUC, entendant du bruit.

Ah ! on descend de cette croisée... on entre dans la tente... C'est un page : holà ? Que fais-je ? compromettre par un éclat la réputation d'Élise ? lui apprendre qu'elle a fait une faute pour l'entraîner à en faire une autre ? — Non : mais il faut trouver le coupable, et j'ai pour le découvrir un moyen assuré. Il croit vainement à la faveur de l'obscurité se dérober à mes recherches : son cœur va le trahir.

ÉLISE, paraissant à la croisée.

AIR : *De Stratonice.*

O ciel ! que va-t-il faire ?
Hélas ! hélas !
A sa colère
Victor n'échappera pas.

LE DUC.

(Il entre sous la tente et met la main sur le cœur de ses pages.)

Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, ce n'est pas lui. (*S'approchant de Victor.*) Je le tiens. (*Pendant ceci, l'orchestre continue le trio de Stratonice.*) Et cette aiguillette que je lui enlève servira au jour pour le connaître et le punir. Allons donner des ordres en conséquence.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VICTOR, ÉLISE, à la croisée; LES PAGES, sous la tente.

VICTOR.

Monseigneur, je vous remercie, si c'est ainsi que vous habillez vos pages...

ÉLISE.

Imprudent, que vous-est-il donc arrivé ?

VICTOR.

Ah ! chère Élise, je suis perdu : mais c'est égal ; je vous vois et je suis le plus heureux des hommes.

ÉLISE.

Mais encore ?

VICTOR.

Monseigneur vient de m'enlever mon aiguillette.

ÉLISE.

Ah ! comment éviter sa colère ?

VICTOR.

Ma foi, je n'en sais rien. Que dis-je ? l'excellente idée ! J'ai trouvé ce qu'il me faut.

ÉLISE.

Quoi donc !

VICTOR.

Un moyen infaillible pour tromper monsieur le Duc.

ÉLISE.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Encore, hélas ! quelque imprudence ?

VICTOR.

Il faut profiter du moment.

ÉLISE.

Une nouvelle extravagance
Va nous perdre plus sûrement.

VICTOR.

Daignez vous rassurer, ma chère,
Mes moyens ne sont pas nouveaux ;
Je fais ce qu'on fesait naguère,
Je prends et je fais des égaux.

(Il détache les aiguillettes de tous ses camarades et les met dans sa poche.)

Voilà ce qui nous sauve. — De la discrétion avec votre tante, mystère impénétrable avec monsieur le Duc, et amour pour moi, c'est tout ce que je vous demande.

ÉLISE.

Et tout ce que je vous promets.

(On entend de loin un roulement de tambour, Élise rentre, et Victor se met sous la tente.)

VICTOR.

Roule, roule, tu n'en sauras ni plus ni moins.

(Le jour commence à paraître.)

SCÈNE IX.

LES PAGES, sous la tente, LE DUC DE VENDOME, M. DE MURET, etc.

LE DUC, à part, à Muret.

Comte de Muret, faites venir mes pages; remarquez celui qui sera sans aiguillette : vous l'emmènerez dans votre tente où vous le consignerez.

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur. Les pages de son Altesse ?

VICTOR, se levant.

Eh! mes camarades.

LES PAGES.

(Ils se réveillent, se placent tous devant leur tente.)

Nous voici à vos ordres, mon général.

LE DUC, étonné.

Ah ! ah ! (*Il passe devant eux et les examine les uns après les autres.*) Ma foi, le tour est gai.

M. DE MURET.

Lequel, Monseigneur, faut-il que je consigne?

M. LE DUC.

D'où vient, Messieurs, que vous osez paraître devant moi sans aiguillettes?

AUGUSTE, cherchant.

Sans aiguillettes! ô mon Dieu!

EUGÈNE, de même.

Comment se fait-il?

AIR : *Ballet des Pierrots.*

O ciel! qu'est-elle devenue!

AUGUSTE.

J'ai beau rêver, j'ai beau songer.

EUGÈNE.

Au moulin l'aurais-je perdue?

AUGUSTE.

L'aurais-je laissée au verger?

EUGÈNE.

Ou quelque loi l'a supprimée
Tandis que nous avons dormi.

VICTOR.

Ou bien le tailleur de l'armée,
La nuit a passé par ici.

LE DUC.

Ah! messieurs les plaisans, il y a parmi vous un espiègle qui croit se jouer impunément de moi; mais il se trompe. Si, dans une heure, vous ne reparaissez pas avec la marque d'honneur que je vous ai accordée; vous êtes tous cassés. Comte de Muret, j'entre chez ces dames: que tout soit prêt pour notre départ.

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur.

VICTOR, à M. de Muret.

Ah! monsieur le Comte, vous qui êtes si bon...

M. DE MURET.

Oui, Messieurs.

VICTOR.

Daignez intercéder pour nous.

M. DE MURET.

Monseigneur, ne peut-on savoir le motif d'une rigueur?...

LE DUC.

Ah! par exemple! comte de Muret, vous avez de l'esprit?

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Eh bien ! ne m'en demandez pas davantage.

(Il entre chez les dames.)

SCÈNE X.

LES PAGES, M. DE MURET.

M. DE MURET, en sortant.

MESSIEURS, j'ai fait ce que j'ai pu ; Monseigneur ne veut pas que j'en fasse davantage.

(Il sort.)

LES PAGES, en chœur.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
L'étrange accident que voilà,
La, la.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui nous expliquera cela,
La, la ?

VICTOR, riant.

Ah ! ah ! ah !

AUGUSTE.

Quoi ! tu ris ?

VICTOR.

Oui, mes amis ; c'est moi qui suis votre voleur.

EUGÈNE.

Toi ?

VICTOR.

AIR : *V'là ce que c'est qu' d'avoir un cœur.*

J'aime une belle avec ardeur ;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
Pour m'approcher de sa retraite,
Tandis qu'en cachette,
Là-haut je la guette,
Je suis surpris par Monseigneur ;
Voilà c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

EUGÈNE.

Eh bien !

VICTOR.

Je fuis soudain ; mais quel malheur !
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
Monseigneur, qu'étonne ma fuite,
Me poursuit au gîte ;
Mon cœur qui palpite,
Du mal lui révèle l'auteur ;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Pour me reconnaître ce matin, il m'a enlevé mon aiguillette, et je n'ai trouvé d'autre moyen de tromper son espérance qu'en enlevant la vôtre.

LES PAGES.

Tu as bien fait.

AUGUSTE.

C'est un tour charmant !

EUGÈNE.

Oh ! que je voudrais l'avoir trouvé !

AUGUSTE, EUGÈNE.

AIR : *Si des galans de la ville.*

Viens, mon cher, que je t'embrasse,
Quel beau renom tu nous fais !
De semblables traits d'audace
Nous illustrent à jamais.

AUGUSTE.

Que ne suis-je roi de France !
Il aurait la pension.

EUGÈNE.

Moi, j'inventerais d'avance
Un brevet d'invention.

TOUS.

Viens, mon cher, que je t'embrasse, etc.

VICTOR.

Fort bien ; mais, mes amis, vous êtes menacés, et je ne dois pas plus long-tems abuser de votre amitié ; reprenez vos aiguillettes.

(Il leur offre leurs aiguillettes.)

AUGUSTE.

Nous n'en voulons pas.

VICTOR.

Mais vous courez du danger à m'obliger.

EUGÈNE.

Tant mieux, voilà le plaisir qui commence.

AUGUSTE.

Crois-tu d'ailleurs que monsieur le Duc soit aussi méchant qu'il veut le paraître ?

EUGÈNE.

Bah ! il a bien autre chose à faire.

VICTOR.

Quoi ! vous exigez ?

EUGÈNE.

Eh ! oui, sans doute.

AIR : *Vaudeuille des Vélocifères.*

Faut-il donc se récrier
Pour un aussi faible service ?
Des pages se font-il prier,
Quand il s'agit d'un bon office ?
Mon cher, qui connaît bien nos goûts
Et notre amitié peu commune,
Sait que des hommes tels que nous
Obligent plutôt deux fois qu'une.

VICTOR.

Messieurs, je reconnais là l'esprit du corps, et j'en fais tout autant lorsque l'occasion se présente. — Mais soyez tranquilles : j'attends

ici Monseigneur. Invoquons ensemble le dieu des pages, celui de la malice, pour qu'il me suggère quelque heureux expédient.

LES PAGES.

Oui, Messieurs, invoquons.

TOUS.

AIR: *Vaudeville du Méléagre Champenois.*

Dieu des bons tours, toi qu'à tant de titres
Nous adorons, prête-nous ton secours.
Plus ne s'agit de casser des vîtres,
Ni de servir de volages amours.

VICTOR.

Tout doucement il faut attendrir l'ame
D'un grand héros qui n'est pas né plaisant.

AUGUSTE.

Inspire-lui l'adresse d'une femme.

EUGÈNE.

Ou la candeur d'un rusé courtisan.

TOUS.

Dieu des bons tours, protecteur des pages,
Si tu ne viens combattre ici pour nous,
Oh! c'en est fait, nous devenons sages,
Et la raison va gagner tous les fous.

VICTOR.

Allez, mes amis, j'espère vous porter bientôt d'heureuses nouvelles.

(Les Pages sortent.)

SCÈNE XI.

VICTOR.

Reparaître dans une heure avec mon aiguillette, ou bien être cassé... Ma foi je crois que l'esprit agit... Oui, Monseigneur peut venir quand il voudra, je le tiens.

SCÈNE XII.

LE DUC, VICTOR.

LE DUC, à part, sortant de chez madame de Saint-Ange.

Madame de Saint-Ange ne sait rien : nous verrons bientôt si Elise en sait davantage. — (Ah! vous voilà, Monsieur?)

VICTOR.

Oui, Monseigneur.

LE DUC, à part.

J'ai toujours regardé ce jeune Page comme le plus simple et le plus naïf de sa compagnie; s'il est instruit, j'apprendrai quelque chose. Que fais-tu donc là, Victor?

VICTOR.

Monseigneur, j'attendais votre Altesse, pour avoir l'honneur de lui parler.

LE DUC, à part.

Il est instruit. (*Haut.*) Eh bien! approche, qu'as-tu à me dire ?

VICTOR.

Monseigneur, ce que votre Altesse a dit ce matin d'un de ses pages, annonce que quelqu'un de nous a mérité votre colère.

LE DUC.

Oui, sans doute.

VICTOR.

Et qu'il ne peut espérer d'obtenir son pardon ?

LE DUC.

Jamais.

VICTOR.

C'est un grand malheur.

LE DUC.

C'est une justice. Qui ne sait point être rigoureux, quand il le faut, ne mérite pas l'honneur de commander.

AIR: *De M. Guillaume.*

Un esprit ferme, une vertu sévère,
Sont le soutien des États et des rois;

Sans cette force tutélaire,
Que deviendraient partout les lois ?

VICTOR.

Oh ! Monseigneur, vous avez bien raison, car sans cela...

Les lois ne sont qu'une barrière vaine
Que les hommes franchissent tous ;
Car par-dessus les grands passent sans peine,
Les petits par-dessous.

LE DUC.

Ah ! ah ! tu es plus gai que je ne pensais : au fait.

VICTOR.

Monseigneur, je viens implorer vos bontés.

LE DUC.

Et pour qui ?

VICTOR.

Vous avez plus d'une fois daigné remarquer la bonne conduite de mon frère...

LE DUC.

Eh bien !

VICTOR.

Il n'aspire qu'à l'honneur d'être attaché de plus près à votre auguste personne ; et puisqu'un de vos pages doit être privé du bonheur de vous servir, j'ose réclamer sa place

pour mon frère ; depuis long-tems vous la lui avez promise.

LE DUC.

C'est vrai : l'amitié que je porte à ta famille pourra me décider.

VICTOR.

Si mon frère était assez heureux pour que votre Altesse daignât se décider tout de suite?

LE DUC.

Eh bien ! je n'y vois pas d'obstacle.

VICTOR, avec joie.

Ah ! Monseigneur.

LE DUC.

Tu peux l'assurer de ma bienveillance.

VICTOR, à part.

Diantre ! ce n'est pas de la bienveillance qu'il me faut. — (*Haut.*) Il ne m'en croira pas, Monseigneur ; et dans l'excès de sa joie il doutera de sa félicité... Mais si je lui offrais quelque preuve...

LE DUC.

Ah ! ah !

VICTOR.

Si votre Altesse daignait me confier la marque d'honneur qui distingue ses pages ?

LE DUC, à part.

C'est cela. — Tu irais la lui porter sur-le-champ ?

VICTOR, transporté.

Ah ! Monseigneur, je ferais un heureux mortel.

LE DUC.

Vous êtes le coupable.

VICTOR.

Moi, Monseigneur ?

LE DUC.

Vous-même : vous me demandez votre aiguillette pour reparaître tout-à-l'heure devant moi.

VICTOR.

Ah ! Monseigneur, aurais-je osé me permettre une ruse aussi hardie ? (*Tirant de sa poche son aiguillette.*) Voilà le signe honorable dont vous m'avez décoré.

LE DUC.

Eh quoi ? vous vous en étiez dépouillé volontairement ?

VICTOR.

Pour sauver un malheureux.

LE DUC.

Tu connais donc le coupable ?

VICTOR.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Eh bien! Victor.

AIR: *Des femmes, plus d'un censeur.*

A l'instant même, tu peux
Voir remplir ton espérance.
(Lui montrant l'aiguillette qu'il lui a prise.)
Voici l'objet de tes vœux;
Mérite ma bienveillance.
Tantôt je fus offensé;
Nomme-moi le téméraire,
Ton frère est soudain placé.

VICTOR, s'en allant.

Je vais consoler mon frère.

LE DUC.

Quoi! tu me résistes?

VICTOR.

En vérité, Monseigneur, je ne puis pas mieux faire.

LE DUC.

Lorsque je t'ordonne de parler?

VICTOR.

Je suis Français: l'honneur d'une belle,

l'amitié que je porte au coupable... les égards que je lui dois me commandent de me taire.

AIR : *Fanfare de St.-Cloud.*

Faut-il, dans trente batailles,
Pour vous exposer mes jours?
Faut-il forcer des murailles?
Ordonnez; soudain j'y cours.
Un guerrier brave et sensible,
Formé par votre grand cœur,
Ne connait rien d'impossible,
Que de manquer à l'honneur.

LE DUC.

Bien, jeune homme, je t'estimerais moins si tu m'avais obéi. — Porte cette décoration à ton frère. (*Il lui remet son aiguillette.*)

(Élise sort de chez elle.)

J'aperçois quelqu'un qui m'en apprendra peut-être plus que je n'en veux savoir.

VICTOR.

Ah! Monseigneur, permettez du moins que je vous remercie.

AIR : *Vaud. de Figaro.*

De vos bontés j'ai le signe,
Et mon cœur en est confus.

LE DUC.

Sois-en toujours digne,
Quelque jour j'en ferai plus.

VICTOR.

Ah! mon prince.

Grâce à la faveur insigne
Que de vous ici j'obtien,
Il ne me manque plus rien.

(En sortant, il montre à Élise son aiguillette.)

SCÈNE XIII.

ÉLISE, LE DUC.

ÉLISE, à part.

Et moi je ne crains plus.

LE DUC, à part.

Je tremble de l'interroger, elle va tout me dire. — Ménageons du moins sa délicatesse.

ÉLISE, à part.

Ne nous trahissons pas.

LE DUC.

Chère Elise, je suis enchanté de trouver l'occasion de vous entretenir un moment sans témoins.

ÉLISE.

Monseigneur, je savais votre Altesse en ces lieux.

LE DUC.

Depuis que je vous ai quittée, hier soir, n'avez-vous rien appris ?

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Monseigneur.

LE DUC, à part.

Nous y voilà.

ÉLISE.

Ma tante m'a raconté ce matin tous les détails de votre glorieuse campagne contre les alliés.

LE DUC.

C'est fort bien de la part de votre tante ; mais vous, cette nuit, n'avez-vous rien observé d'extraordinaire ?

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Monseigneur, sachant que vous deviez aujourd'hui poursuivre votre glorieuse victoire sur les alliés, j'observais si le tems vous serait favorable.

LE DUC.

C'est fort honnête de votre part ; mais, tandis que vous observiez, n'avez-vous pas vu ?...

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Monseigneur, j'ai vu se former une espèce d'orage dont j'ai redouté les suites, mais qui paraît entièrement dissipé, et les alliés...

LE DUC.

Eh ! mon enfant, il n'est question d'alliés ni d'orage. N'avez-vous pas chanté cette nuit ?

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Monseigneur.

LE DUC, à part.

Ah !

ÉLISE.

C'est un plaisir auquel je me livre, quand une circonstance favorable a disposé mon ame à la gaîté.

LE DUC.

Et quelle est, je vous prie, la circonstance favorable !

ÉLISE.

Votre victoire sur les alliés....

LE DUC, s'emportant.

Ah ! c'en est trop ; je ne saurai rien.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Il existe une autre alliance

Qu'ici, malgré vous, j'aperçoi;
L'amour, la ruse et l'imprudence
Veulent se liguer contre moi.
Mais leur trame est mal combinée,
Vainement vous vous y fiez;
Je vous préviens que cette année,
On traite mal les alliés.

Holà, mes pages!

SCÈNE XIV.

ELISE, LE DUC, LES PAGES, M. DE MURET, Mme DE SAINT-ANGE.

Mme DE SAINT-ANGE, sortant de chez elle.

Me voici, Monseigneur.

LE DUC, étonné.

Eh! Madame! — Mes pages?

M. DE MURET.

Monseigneur, ils attendaient le moment de se présenter devant vous.

LES PAGES se mettent en ligne.

Général, nous voici à vos ordres.

LE DUC, les examinant.

Quoi! tous décorés!

AUGUSTE.

Vous l'aviez ordonné.

LE DUC, avec humeur.

Vous avez bientôt retrouvé ce que vous aviez perdu !

AUGUSTE.

Ah ! Monseigneur, une aiguillette se retrouve aisément ; il n'en est pas ainsi de bien des choses.

AIR : *Lon, lan, la, landerirette.*

Par mégard, une fillette
Perd son cœur. Quel embarras !
Elle gémit, s'inquiète,
Cherche et revient sur ses pas :
Oui ; mais le cœur d'une fillette,
Hélas ! ne se retrouve pas.

LE DUC.

Messieurs...

EUGÈNE.

Même air.

Maint traitant, par sa dépense,
Perd son crédit ici bas ;
Pour rétablir sa finance,
Il porte partout ses pas ;
Mais, sans argent, la confiance
Chez nous ne se retrouve pas.

VICTOR.

Dupes d'une vaine lutte,
Par vous, cinq rois bien battus,
En vain, après leur culbute,
Cherchent leurs soldats vaincus :
Une armée, aux Français en butte,
Bientôt ne se retrouve plus.

LE DUC.

Cessez d'inutiles discours. (*Saisissant fortement Victor par le bras.*) Votre frère, Monsieur ?

VICTOR.

Vous le voyez, Monseigneur.

LE DUC.

Où donc ?

VICTOR.

Dans chacun de mes camarades.

LE DUC.

Qu'est-ce à dire ?

VICTOR.

AIR : *Du Vaud. des Amans sans amour.*

Entre nous, la gloire est commune;
Le danger est commun à tous.
Chacun, riant de la fortune,
Trouve un frère en chacun de nous.
Il faut bien que des cœurs sincères
Mettent ce beau titre en renom :

Hélas! on a vu tant de frères
Qui ne l'étaient que par le nom.

LE DUC, à part.

Oh! malice infernale! — Moi, qui ai vingt fois su pénétrer les projets de l'ennemi, je ne découvrirai pas celui d'un page! — Dissimulons. (*Haut.*) Je suis enchanté, Messieurs, de voir parmi vous cette aimable union.

TOUS.

Air: *Du Vaud. d'Arlequin Musard.*

Ah! c'est qu'elle est franche et sincère,
Rien ne peut rompre un tel accord.

AUGUSTE.

En tout projet, en toute affaire,
Amis à la vie, à la mort.

(Ils se donnent tous la main.)

EUGÈNE.

Quand l'un a trop, il le partage:
N'a t-il rien, nous lui donnons tous.

VICTOR.

Monseigneur, si vous étiez page,
Nous en ferions autant pour vous.

Mme DE SAINT-ANGE.

Qu'ils sont aimables!

LE DUC.

Apprenez donc que ma curiosité ne doit vous inspirer aucune crainte. J'ai pénétré le cœur de mademoiselle de Saint-Ange.

ÉLISE.

O ciel! que va-t-il dire ?

LE DUC.

Et j'ai découvert qu'elle aimait l'un de vous.

M. DE MURET.

Mais Monseigneur...

LE DUC, à Muret.

Taisez-vous.

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Enfin, je n'ai cherché à connaître celui que j'ai surpris cette nuit hors de cette tente, que pour assurer son bonheur.

LES PAGES, avec joie.

Ma foi, Victor, tu n'as plus rien à désirer.

VICTOR, se jetant aux pieds du Duc.

Non, Monseigneur.

LE DUC, en colère.

Ah! serpent, c'est donc toi!

(Victor se relève et s'éloigne précipitamment.)

ÉLISE.

Ah! Monseigneur, vous qui parliez si bien tout-à-l'heure.

LE DUC.

Vous l'entendez, comte de Muret.

M. DE MURET.

Je crois que oui, Monseigneur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MARIMON.

MARIMON, précédé par une fanfare.

VICTOIRE, mon général, victoire! l'ennemi est débusqué; il fuit de toutes parts, et la Castille est libre.

AIR: *Vaudeville de Florian.*

D'abord, j'ai sommé l'ennemi,
Pour l'informer de mon voyage;
Il ne dit rien; je marche à lui,
Pour me conformer à l'usage.
L'Anglais alors s'est défendu
Pour la règle et l'exactitude;
Et mes grenadiers l'ont battu,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

LE DUC, à Marimon.

J'en étais sûr. — Mais parbleu, Monsieur, je vous forcerai enfin de recevoir une récompense.

MARIMON.

Je vous en défie, Monseigneur.

LE DUC.

Tu m'en défies? — Eh bien! apprends qu'en ton absence ton fils a bravé les lois militaires : il a compromis la réputation d'une jeune personne dont l'honneur m'est confié : il s'est joué de ma bonté par un mensonge inexcusable; il a mérité d'être cassé et pour jamais éloigné de ma présence : je t'offre sa grâce.

MARIMON.

Je n'en veux pas; puisque mon fils est coupable, il doit être puni.

LE DUC.

Comment tu refuses la grâce de ton fils?

MARIMON.

C'est mon devoir.

VICTOR, s'approchant.

Eh bien! Monseigneur, moi qui ne suis pas

M. DE MURET, saluant.

Oui, Monseigneur:
Qu'aurait fait de plus un page?

EUGÈNE.

Belles, qui voulez nous charmer
Et régner sur des cœurs fidèles,
Songez que, pour se faire aimer,
Il ne suffit pas d'être belles.
La beauté, parure d'un jour,
Du cœur n'obtient pas les hommages;
C'est une reine à qui l'Amour
Veut voir les Grâces pour pages.

AUGUSTE.

A maint usurier, nos bons tours
De tems en tems en font accroire,
Mais, grâce à l'esprit de nos jours,
On renchérit sur notre gloire.
Aux frais d'autrui, pour s'égayer,
Pour emprunter, faire tapage,
Surtout pour ne jamais payer,
A-t-on besoin d'être page?

VICTOR, au public.

On voit bien des rois exigeans:
Momus est un roi moins sévère;
Pour le plaisir qu'il donne aux gens,
Un faible tribut sait lui plaire.

Des grands officiers de sa cour ;
Il consent à payer les gages,
Et ne vous demande en ce jour,
Que d'entretenir ses pages.

FIN DES PAGES DU DUC DE VENDOME.

LA VALLÉE
DE BARCELONNETTE,

OU

LE RENDEZ-VOUS
DE DEUX ERMITES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DIEU-LA-FOI ET GERSIN,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 21 mars, 1808.

PERSONNAGES.

M. DE CATINAT, sous le nom de père Ambroise.
M. LE DUC DE SAVOIE, sous le nom de père Hyacinte.
LE BARON DE SPRING, commandant allemand.
SIMON, MATHURINE, } vieux savoyards.
GEORGETTE, fille de Mathurine.
CHARLES, fils de Simon.
PIERRE.
JOSEPH.
AUTRES SAVOYARDS ET SAVOYARDES.
NICOLAS, paysan.
SOLDATS ALLEMANDS ET FRANÇAIS.

La scène se passe en Savoie, à une demi-lieue de Barcelonnette.

LA VALLÉE
DE BARCELONNETTE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une campagne au bas d'une montagne coupée par deux chemins opposés. D'un côté est un bâtiment ruiné, ayant l'air de faire partie d'un vieux donjon. Une cheminée est sur le toit de ce bâtiment. De l'autre côté est la maison rustique de Simon. Un tronc d'arbre se trouve en avant, près du mur du donjon.

MATHURINE, SIMON, GEORGETTE, NICOLAS, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Au lever de la toile les paysans sont occupés à placer des bancs et des tables sous un feuillage près de la maison de Simon, et les paysannes travaillent à différens ouvrages.)

SIMON.

AIR : *Une petite fillette.*

Préparons, sous c' t'a coudrette,
Grands papas et grands mamans,
Lou vin et la chansonnette,

Pour festa nos chers enfans ;
Cœur gai,
Morgué,
Bon pain.
Bon vin ;
Enfin,
Pour eux qu'ici tout s'apprête :
Avec c't'a cher' marmaille là,
Bientôt not' bonheur renaîtra ;
Il reviendra,
Et descendra
La montagna
Du haut en bas.

CHŒUR.

La montagna
Du haut en bas.

MATHURINE, s'approchant de la table.

En attendant je me mets ici.

SIMON.

Un moment, mère Mathurine, un moment.

MATHURINE.

Pourquoi donc ? Ne suis-je pas la mère de l'accordée ?

GEORGETTE.

C'est vrai, ma mère, vous êtes ma mère ; mais il faut une place pour Charles.

NICOLAS.

Pour le vin d'abord, et les parens après.

SIMON, roulant un petit tonneau de vin qu'il met sur la table.

Eh bien ! place pour l'aîné de la famille.

Même air.

V'là l'parent de tout le monde,
Des grands comme des petits :
C'est de c'te joyeuse bonde,
Que sortent tous les amis ;
A toi,
A moi,
Buvons,
Chantons,
Rions,
Aimons,
Trinquons à la ronde.
Amis, c'est aussi c't'ami là
Qui fait qu'souvent par ci, par là,
Je descendons plus vit' qu'au pas,
La montagna
Du haut en bas.

CHŒUR.

La montagna
Du haut en bas.

SIMON.

Allons, les petits drôles arriveront quand ils voudront ; v'là le couvert mis.

GEORGETTE.

Dites donc, M. Simon, êtes-vous bien sûr que votre fils Charles arrivera aujourd'hui ?

SIMON.

Ah! pauvre Georgette, tu fais bien là une question d'amoureuse. Est-ce qu'il neige encore dans la vallée ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Est-ce qu'on ramone encore les cheminées à Paris ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui le jour de la Saint-Jean ?

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, M. Simon.

SIMON.

Est-ce que nos enfans, de père en fils, ont jamais manqué d'arriver ce jour-là ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Eh bien! tais-toi donc, et va te requinquer; ils seront bientôt ici.

MATHURINE.

Ces pauvres enfans ne trouveront pas c't' année le pays bien riche. Les guerres, les siéges, les Impériaux, les Français, la cavalerie, le canon, tout ça ne fait pas pousser la récolte.

SIMON.

Hé ben! ça ne durera peut-être pas toujours; et puis, sarpégué, il y a une richesse que le Savoyard ne perd jamais.

GEORGETTE.

C'est vrai, ça.

AIR: *Du Vaudeville de Fanchon.*

J'n'avons pas l'opulence,
J'n'avons pas l'élégance
Qu'on admire autre part;
Mais j'avons la simplesse,
L'honneur, les mœurs, le cœur sans fard;
Et voilà la richesse
Du pauvre Savoyard. } *Bis en chœur.*

MATHURINE.

L'hiver, courant la ville,
Le savoyard utile,
Sert le tiers et le quart;

Dans Paris la mollesse,
Fait lever le riche si tard !
Et voilà la richesse } *Bis en chœur.*
Du pauvre Savoyard. }

SIMON.

Quand l'été peu prospère,
Des doux fruits de la terre
Nous a ravi not' part,
Des fruits de son adresse,
L'enfant enrichit le vieillard ;
Et voilà la richesse } *Bis en chœur.*
Du pauvre Savoyard. }

Eh ! jarnonbille, v'là le souleil qu'est levé, et j'oublions ce pauvre ermite que j'avons trouvé hier égaré dans la vallée.

GEORGETTE.

Tiens, c'est vrai; il avait tant prié qu'on le réveillît de bonne heure.

SIMON.

Bah ! bah ! une heure de sommeil de plus n'a jamais fait peur à un moine.

GEORGETTE.

Il n'aura peut-être pas été trop bien dans ce vieux donjon où vous l'avez placé.

SIMON.

Ah ! dame ! quand on ne peut pas mieux

faire, et puis c'est lui qui l'a demandé. J'allons le réveiller, et vous autres..

AIR : *gai, gai, gai, mon officier.*

Courez la haut, mes bons amis,
Guettez dans la bruyère;
Que tout' les cloches du pays
Nous annoncent nos fils.

GEORGETTE.

Mieux qu'vot' meilleure cloche,
Mon cœur, père Simon,
Va battre, à leur approche,
Le premier carillon.

TOUS.

Courons la haut, etc.

SIMON, les arrêtant.

Attendez donc le signal de reconnaissance.

Drès qu't'entendras, gros Pierre,
Nos coqs chanter aux champs,
Et puis nos ânes braire,
Ce seront nos enfans.

TOUS, en s'en allant par la montagne.

Courons la haut, etc.

SCÈNE II.

SIMON, M. DE CATINAT.

SIMON, frappant à la porte du donjon.

Ohé ! ohé ! père Ambroise ?

AIR : *Ermite, bon Ermite.*

M'entendez-vous, Ermite,
C'est votre serviteur.

CATINAT, en dedans.

On reconnaît bien vite
La voix d'un bienfaiteur.

SIMON.

Peut-être, bon Ermite,
Vous avez mal dormi ?

CATINAT.

On dort si bien au gîte,
Offert par un ami.

SIMON.

Ermite, bon Ermite,
Ouvrez il en est tems.

CATINAT.

Est-ce l'heure prescrite ?

SIMON.

Oui, sortez, sortez vite,
Les moutons sont aux champs.

CATINAT.

(Il sort du donjon vêtu en ermite.)

Que le ciel vous bénisse, M. Simon, vous m'avez rendu un service dont je désire bien pouvoir m'acquitter.

SIMON.

Allons donc, ne parlons pas de ça ; mais par quel diable de hasard vous étiez-vous ainsi perdu auprès de notre hameau, et qu'aviez-vous à dire à cette mare d'où j'ai failli vous repêcher ?

CATINAT.

Oh ! il serait trop long de vous raconter...

SIMON.

Ecoutez donc, ce que je vous demande là, ce n'est pas que je sois curieux au moins.

CATINAT.

Vous m'avez bien prouvé hier que vous ne l'étiez pas.

SIMON.

C'était mon devoir.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Sans guide, errant dans nos plaines,
Vous n'saviez que devenir.
Devais-je en questions vaines
Perdre le tems d'vous servir ?

L'homme que le sort afflige,
N'a besoin que de bienfaits;
Souffre-t-il? moi je l'oblige,
Et je l'interroge après....

D'où venez-vous ? où allez-vous ?

CATINAT.

Je compte, comme je vous l'ai dit, passer la matinée dans ce hameau. J'y ai donné rendez-vous à un ermite de mon observance, pour conférer avec lui sur quelques points religieux.

SIMON.

En ce cas vous pourrez être de la noce que j'allons faire aujourd'hui, et boire un coup avec nous ?

CATINAT.

Volontiers. Pensez-vous que nous serons tranquilles dans ce bâtiment où vous m'avez logé ?

SIMON.

Vous y serez comme des princes. C'est un vieux donjon abandonné, dont on se sert quelquefois en manière de corps-de-garde; mais ça n'arrive que dans les grands dangers.

CATINAT.

A propos de corps-de-garde, savez-vous si l'on en trouve beaucoup sur la route de Turin ici ?

SIMON.

Oh ! ça, vantez-vous en. Depuis que ce diable de prince Eugène a découvert que M. de Catinat, le général français qui assiége Pignerolles, avait le projet de détacher notre duc du parti des Allemands, et de le rapatrier avec la France, il ne nous les refuse pas les corps-de-garde.

CATINAT.

Ah ! ah !

SIMON.

Vous ne savez donc rien, vous autres ! Mais ça ne m'étonne pas ; ces nouvelles-là n'emplissent pas votre besace. — Il y a déjà eu, aux environs de Turin, deux entrevues de manquées entre M. de Catinat et le duc de Savoie; et c'est bien dommage.

CATINAT.

Pourquoi donc ?

SIMON.

Tatigué ! pourquoi donc ? parce que c'te paix-là aurait ramené un peu d'herbe dans nos champs, et de bonheur dans nos familles. Quand deux grands se donnent la main, les petits se la baillent itou, et va qui danse.

CATINAT.

Eh bien ! M. Simon, j'ai bien peur que vous ne dansiez pas de sitôt.

SIMON.

Et qu'est-ce qui nous en empêchera ?

CATINAT.

Le chef de l'armée impériale y voit de loin. Ce n'est pas un homme ordinaire.

SIMON.

Prou...

CATINAT.

Mon ami.

Air : *Du Vaudeville des Amans sans amour.*

Connaissez mieux le grand Eugène,
Habile aux conseils, au combat,
Il est son meilleur capitaine,
Il est son plus vaillant soldat.
Modeste au sein de la victoire,
Quels grands noms seraient plus chéris !
S'il eût su joindre à tant de gloire,
L'honneur de servir son pays !

SIMON.

Tout ça est bel et bon ; mais M. de Catinat...

CATINAT.

Oh ! M. de Catinat...

SIMON.

Non ! il est manchot peut-être ? lui qui a

plus d'esprit à lui tout seul que nous n'en aurons jamais à nous deux.

CATINAT.

C'est possible; mais à vous entendre on dirait que vous le connaissez.

SIMON.

Moi ? pas plus que vous ! de figure s'entend ; mais pour le cœur, j'ons là de ses nouvelles.

CATINAT.

Comment donc ?

SIMON, lui montrant une petite bourse.

Savez-vous ce qu'il y a là-dedans ?

CATINAT.

Non.

SIMON.

Eh bien ! moi je le sais ; il y a là-dedans M. de Catinat. Connaissez-vous c'ta monnaie? ce sont quatre beaux louis que ce brave homme il a baillés, il y a près de six ans, à un petit savoyard qui était bien malade ; regardez-les bien, je ne vous donnerais pas ça pour tout le revenu de votre couvent.

CATINAT.

Et vous auriez raison ; mais dans quelle circonstance lui a-t-il donné ?...

SIMON.

Eh! tatigué, un soir d'hiver, dans Paris, à la porte de son hôtel. Je vais vous conter ça.

Air : *Fanchon va par la ville.*

Sans pain, et d'mandant grâce,
Le pauvre enfant transi,
Se mourait sur la glace
Et sa marmotte aussi.
Monseigneur vient, soudain s'approche
Du pauvre petit;
Il lui baillit c't'argent en poche,
Et l'enfant lui dit;
Que dans le ciel un sort prospère
Nous fasse à l'envi,
Tous retrouver, vous, moi, mon père,
Et la marmotte en vie.

CATINAT.

M. de Catinat n'a fait là que ce que j'aurais fait à sa place : mais aujourd'hui il n'en est pas moins votre ennemi.

SIMON.

Taisez-vous donc, les braves gens comme lui, ne sont les ennemis de personne. Il tue le monde, c'est vrai; mais après, quelles politesses il fait à ceux qui restent! N'est-ce pas lui qui nous a sauvés dix fois dans ces vallées

de la fureur du soldat, du pillage et de l'incendie? Après sa victoire de la Marsaille, n'est-ce pas lui qui a réparé, à ses frais, tous les dommages que le combat avait causés? Eh jarnigoi! que l'on m'en baille des ennemis comme ça, et vous verrez si je ne les recevrai pas mieux que ce grand baron allemand qui commande ici le fort de Barcelonnette; il se dit notre ami, et il ne fait que nous gruger, ni plus ni moins que trente collecteurs à la fois.

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Sous prétexte de me défendre,
Mon ami ne me laisse rien :
Mon ennemi vient me surprendre;
Il m'attaque et me rend mon bien,
Moi, qui n'ai pas d'autre ressource,
Je lui prends la main et lui dis :

(Il prend la main de M. de Catinat, et la secoue fortement.)

L'ennemi qui me rend ma bourse,
Est le meilleur de mes amis.

(On entend dans le lointain un carillon de village.)

Chut! N'entendez-vous pas ce que c'est que ça?

CATINAT.

Non.

SIMON.

Ce sont nos galoupias. On voit bien que vous n'êtes qu'un révérend père.

CATINAT.

En ce cas je vous laisse à vos occupations. (*Bas.*) Tout ce bruit cessera peut-être bientôt... (*Haut.*) Si quelqu'un me demande...

SIMON.

Oui, oui, je vous avertirons quand il faudra boire.

(Catinat entre dans le donjon.)

SCÈNE III.

SIMON, GEORGETTE, MATHURINE, PAYSANS, NICOLAS.

GEORGETTE, accourant.

Les voici, les voici : c'est moi qui les ai vus la première.

MATHURINE, accourant.

Non, c'est moi.

GEORGETTE.

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

(Le carillon continue.)

SIMON.

Eh ! morgué, silence ! laissez-moi donc écouter cette musique !

GEORGETTE.

Air : *Du Carillon.*

Aux rigodons,
Qu'ils dansaient dans la poussière.

MATHURINE.

A leurs chansons.

GEORGETTE, MATHURINE.

Moi, j'ai dit : v'là nos garçons.

NICOLAS.

Mais dès qu'j'ons r'çu
Un' grande taloch' par derrière ;
J'ons dit : c'est vu ;
V'là Charles qu'est revenu.

TOUS.

Doux carillon !
Heureux jour ! moment prospère !
Doux carillon !
Voici l'bonheur du vallon.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, SAVOYARDS, S
VOYARDES, portant triangles, tambourins, n
mottes, lanternes magiques, etc.

CHŒUR, sur le haut de la montagne.

Air : *Gai coco, de M. Ducrai.*

Je revenons de France,
Oh! quelle jouissance!
Après si longue absence
De revoir le hameau!
Le cœur tout à la danse,
Je revenons de France
Avec notre innocence,
Ce qu'est bien plus nouveau.
Ici plus de souffrance,
Je rapportons de France
La gaîté, l'abondance, (*bis.*)
Gai, coco,
Voilà la récompense
Des peines du marmot, (*bis.*)
Ho, ho, ho.

(Tous les petits Savoyards et Savoyardes, en dansant à manière, s'avancent sur le devant de la scène, et se je dans les bras de leurs parens.)

SIMON, embrassant son fils.

Mon pauvre Charles.

CHARLES.

Mon père ! ma chère Georgette.

LES PÈRES ET MÈRES, embrassant leurs enfans.

Nos chers enfans.

CHARLES.

Allons, camarades, le bissac à terre et au devoir.

(Tous les petits Savoyards mettent à terre leur bissac, et en tirent des fichus, des petites bourses, des colliers, etc., qu'ils donnent à leur mère pendant le couplet.)

Air : *Escouta d' Jeannette.*

Tiens, voici mon père,
Voici les profits
Le ton fils ;
Ils t'plairont j'espère ;
Ils sont bien acquis.

LES ENFANS, à leur mère.

Voici les miens,
Ils sont les tiens,
Ma bonne mère.

CHARLES.

Nos biens, nos cœurs, prenez les tous,
Il sont à vous.

LES ENFANS.

Famille chérie,

Si nous vivons tous,
C'est pour vous :
Est-il dans la vie
Des plaisirs plus doux !

LES PARENS.

Famille chérie,
Si l'on vit chez nous,
C'est par vous,
Est-il dans la vie
Des plaisirs plus doux ?

LES ENFANS.

Vivent les parens.

LES PARENS.

Vivent les enfans.

TOUS.

Des bonnes gens.

CHARLES.

Allons, mes amis, quand la nature a payé sa dette, c'est à l'amour à payer les siennes.

GEORGETTE.

Moi, je suis toute prête.

CHARLES.

Air : *Du Vaudeville des Innocens.*

Quand on a revu ses parens,
Quand la nature est satisfaite,

L'amour à son tour dans les champs,
Attend les amis, les amans.

CHŒUR.

Quand on a revu, etc.

JOSEPH.

De ce pays,
Quand je partis,
Je baillis mon cœur à Nicette :
Puis un' fauvette par dessus,
Pour qu'all' m'aimît de plus en plus;
All' me promit des feux constans,
Tant qu'all' garderait ma fauvette,
J'ons bien quelques petits tourmens :
J'n'ons vu que fauvettes aux champs.

CHARLES.

Bah ! bah ! qu'est-ce que cela prouve ?

CHŒUR.

Quand on a revu ses parens.
Quand, etc.

PIERRE.

Quand je partis,
Moi je plantis
Un beau rosier pour ma Suzette,
All' me promit qu'all' m'attendrait,
Tant que mon rosier fleurirait.
J'allons voir l'effet d'ses sermens;
Mais j'ons un peu l'ame inquiète;

Il a fait ben chaud ce printems,
J'n'ons plus vu de fleurs dans les champs.

CHARLES.

Encore un imbécile !

CHŒUR.

Quand on a revu ses parens,
Quand la nature est satisfaite,
L'amour à son tour dans les champs,
Attend les amis, les amans.

(Ils veulent tous s'en aller.)

SIMON, les arrêtant.

Un moment, mes amis, un moment, il faut commencer par boire, c'est le principe de toutes les bonnes actions. A table. (*Il va vers le donjon.*) Allons, père Ambroise, tout est prêt.

CHARLES, à Simon.

Quel est ce père Ambroise?

SIMON.

C'est un ermite que j'avons hébergé cette nuit. — Oh! un brave homme.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CATINAT en ermite, sort du donjon.

SIMON, à Catinat.

Vous allez vous mettre à table à côté de mon fils Charles.

(M. de Catinat, Simon, Mathurine, Georgette et Charles vont se placer autour de la table. Les autres Savoyards s'asseient par terre, et se groupent sur le devant de la scène. Nicolas leur verse à boire.)

CATINAT, s'asseyant.

Je ne demande pas mieux.

GEORGETTE.

Ni moi non plus.

CHARLES.

Ni moi. — (*En s'asseyant il regarde M. de Catinat.*) Ciel !

GEORGETTE.

Qu'est-ce que tu as donc ?

CHARLES, se remettant de son trouble.

Oh ! rien du tout... (*A part.*) Oh ! mon Dieu !

CATINAT.

A la santé des enfans vertueux qui soulagent leurs pères.

SIMON.

C'est ça, à leur santé. Qu'ils vivent cent ans, deux cents ans, trente cents ans.

TOUS.

A leur santé.

(Ils boivent.)

GEORGETTE, à Charles.

Mais qu'est-ce que tu as donc? Tu ne bois pas à cette santé-là, toi?

CHARLES, regardant toujours l'ermite.

Mais si, je bois. (*A part.*) C'est bien singulier.

MATHURINE.

Eh bien! mon petit Charles, toi qui as de l'esprit, dis-nous donc queuque chose de gai, queuques gentillesses.

GEORGETTE.

Oh! bien oui, des gentillesses! Il ne m'en dit pas seulement à moi, qui en attends depuis si long-tems; il est d'un triste...

CHARLES, affectant de la gaîté.

Mais non, Mademoiselle, je ne suis pas triste... je suis gai, très-gai même... Qu'est-

ce que vous voulez savoir? Des nouvelles de Paris? eh bien! il n'a pas changé de place.

SIMON.

Oh! çà c'est clair. Il n'y a que les hommes qui en changent, n'est-ce pas, mon fils?

CHARLES.

Et lestement encore.

Air: *De Marianne.*

Le plus fier coup de destinée,
Que j'ayons vu jamais là bas,
C'est quand pour une cheminée,
Je fus app'lé chez l'gros Lucas.
Comment va ça?
Couci, couça,
Me répond-il; mais j'ons queuque chose en tête:
Dépêche-toi,
Pendant c'tems, moi,
J'vas à la bourse, essayer je ne sais quoi.
Aussitôt dit, j'monte et j'vergette
La ch'minée au pauvre Lucas;
Et quand je me retrouve en bas,
Sa fortune était faite.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah!

(On entend un bruit de tambour.)

CATINAT, se levant precipitamment.

Pourquoi ce bruit?

CHARLES, l'observant.

Il n'y a pas de doute. — Debout, camarades !

(Ils se lèvent tous.)

SIMON, allant vers la montagne.

Ah ! jarnonbille, je parie que c'est ce grand baron de Spring.

CATINAT.

Le commandant de Barcelonnette ?

SIMON.

Le commandant de l'enfer. Il vient, comme à son ordinaire, faire ici quelques levées.

CATINAT.

Vous croyez ?

SIMON.

Ah ! vous l'allez voir. Un vieux pillard allemand, qui ne connaît que son prince Eugène, et ce qu'il y a à prendre dans un pays.

(A l'arrivée du Baron, les petits Savoyards se retirent au fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON DE SPRING,

SOLDATS.

LE BARON, arrivant par un des côtés de la montagne.

ALTE. — Au nom de son altesse la prince Eugène, vous Krif, Kraf et Scholf, emparez-vous de ce donjon, et de tout ce que vous pourrez y trouver.

KRIF.

Ya, ya, commandant.

(Il entre dans le donjon, avec deux camarades.)

CATINAT, à part.

Quel contre-tems!

LE BARON, aux autres soldats.

Vous autres, vous allez me suivre sur la hauteur voisine. (*Il s'avance.*) Quant à vous, braves gens, je suis charmé de vous trouver rassemblés, pour vous faire part des ordres que je viens de recevoir de son altesse la prince Eugène. Il a appris que M. de Catinat n'a pas abandonné le projet de se réunir avec le duc de Savoie, et il pense qu'il est possible qu'ils se donnent un rendez-vous dans ces montagnes. En conséquence, comme je n'ai l'hon-

neur de connaître ni l'un ni l'autre, je vous ordonne de surveiller avec soin tous les voyageurs, et d'arrêter tous les individus qui paraîtront suspects. (*Appercevant M. de Catinat.*) Quel est cet ermite ?

CHARLES, prend une bouteille et un verre sur la table.

Allons, père Ambroise, encore un coup.— Il y a loin d'ici à votre ermitage.

CATINAT, étonné, regarde Charles.

C'est vrai.

CHARLES.

Mais, pour Dieu, faites donc raccommoder le petit sentier qui conduit à votre demeure. Il y a vraiment de quoi rebuter toutes les bonnes ames de la vallée qui vous portent des provisions.

CATINAT, de même.

J'y songerai.

SIMON, à Charles.

Tu le connais donc ?

CHARLES, bas à Simon.

Par cœur. — Taisez-vous.

LE BARON.

Je vous demande ce que c'est que cet ermite ?

CHARLES.

Eh pardine! le père Ambroise, qui ne le connaît pas? Un brave homme qui n'a pas plus de méchanceté que vous n'en voyez. C'est lui qui console les affligés, qui mange les œufs de nos poules, qui nous donne la pluie, la grêle quand nous en avons besoin: qui conseille aux femmes d'aimer leurs maris, et qui ne leur prend rien pour çà, dà! C'est lui, enfin, qui recommande à Dieu tous les Savoyards, et au diable tous ceux qui nous font de la peine.

LE BARON.

Tertef! la prince Eugène il ne croira jamais qu'un ermite ait tant de pouvoir là-haut.

CHARLES.

Bah! c'est son fort.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Jugez mieux le révérend père,
Et surtout ses pieux travaux:
Contre lui le diable a beau faire,
Il lui fait bien tourner le dos.
Malgré ses ruses et ses trames,
Il est homme, en un seul instant,
A vous envoyer dix mille ames
En paradis tambour battant.

LE BARON.

C'est bon. — Mais pourquoi ne répond-pas lui-même ?

CATINAT.

Monseigneur, ce n'est pas toujours en parlant que l'on montre le plus d'esprit.

LE BARON.

C'est bien. — Je me tais. — Songez, vous autres, que si vous parvenez à prendre M. de Catinat, ce sera la plus belle action que j'aurai faite de ma vie, et cela me poussera diablement fort auprès de la prince Eugène.

CHARLES.

Bah ! Est-ce que le malheur d'autrui peut faire du bien à quelqu'un ?

LE BARON.

Toujours, toujours. Vous venez de France, et vous ne savez pas cela, petit drôle ?

CATINAT.

Oui, mes amis. M. le commandant a raison.

Air : *De la ronde.*

Dans Paris, dans Londre, à Rome,
Tout suit le même courant :
La chute d'un habile homme
Élève maint ignorant.

Le bûcheron dans nos plaines
Produit les mêmes dégats,
Les arbustes sont des chênes,
Quand les chênes sont à bas.

LE BARON.

C'est juste. — Ainsi vous répondez tous de cet ermite?

CHARLES.

Oui, tous, tous; n'est-ce pas, mes amis?

TOUS.

Oui, tous, tous.

LE BARON, à ses soldats.

Garde à vous! En avant, marche!

(Il s'en va par la montagne. Les Savoyards se rangent d'un côté pour le voir partir.)

SCENE VII.

THOMAS, CHARLES, GEORGETTE, SAVOYARDS, CATINAT.

CHARLES, à part.

Oh! il faut savoir ce que c'est que ça! — (*Haut.*) A mon tour le commandement: Arme au bras, camarades.

(Tous les enfans prennent leur triangle, leur vielle, leur marmotte, etc. et se mettent en ligne.)

TOUS.

Les voici.

CHARLES.

Eh bien ! chacun chez soi. — A tantôt notre joyeuse entrée dans Barcelonnette ; je vous ferai avertir par un air de vielle, quand il faudra partir.

MATHURINE, à Charles.

C'est cela. En attendant tu vas me suivre chez le notaire.

GEORGETTE.

Non, ma mère ; en attendant, il faut qu'il me dise tout ce qu'il a à me dire.

CHARLES.

Oui, oui, Georgette, je te le garde.

CHARLES.

Air :

Que la chansonnette
A tous les échos,
Des coteaux,
Annonce et répète
Voici les marmots.

Aux lieux d'notre enfance,
Rentrons en cadence,
Toujours va qui danse,
Et vivent les cocos.

Ah! ah! ah!

(Ils sortent en dansant, et répètent en chœur.)

Que la chanson mette,
A tous les échos, etc.

SCÈNE VIII.

SIMON, M. DE CATINAT, CHARLES, GEORGETTE.

SIMON.

Eh bien! père Ambroise, qu'avez-vous donc? vous avez l'air tout triste au milieu de notre fête.

CATINAT.

Oh! non; mais je vous avoue que dans ce moment je suis un peu distrait; l'absence de cet ermite que j'attendais ici, commence à m'inquiéter.

CHARLES, à part.

Un autre ermite?

GEORGETTE, avec curiosité.

Hein?

CHARLES, bas.

Tais-toi donc.

CATINAT.

S'il s'était égaré, je perdrais, peut-être pour jamais, l'occasion de lui parler.

Quatre cents ans de ramonage,
Nous ont illustrés d'âge en âge,
Et malgré ces titres d'honneur,
J'n'en suis pas moins vot' serviteur. *Bis.*

CATINAT.

Tu habites cette vallée?

CHARLES.

Quinze jours par an, pour vous servir.

CATINAT.

Tu as donc déjà commencé tes voyages?

CHARLES.

Dam', quand c't'argent ne vient pas, il faut bien l'aller chercher.

CATINAT.

Et tu as été à Paris?

CHARLES.

J'ons fait mieux que ça, j'en suis revenu.

CATINAT, avec étonnement.

Ah!... Tu as un empressement à obliger qui m'étonne.

CHARLES.

Et pourquoi donc? En fait d'ça, vaut mieux aller vite que pas du tout.

CATINAT.

Mais, ne m'ayant jamais vu...

CHARLES.

Qu'est-ce que cela fait?

CATINAT.

Pas même à cet ermitage dont tu parlais tout-à-l'heure?

CHARLES.

Oh! celui-là, ou un autre, qu'importe?

CATINAT.

C'est que tu mets dans tes manières, dans tes soins, un zèle...

CHARLES.

Oh! moi, je n'y mets rien du tout. J'allons à la bonne franquette. (*A part.*) Si je n'avais pas peur de lui faire de la peine...

CATINAT, avec amitié.

Eh bien! sois franc, mon ami.

CHARLES, ému, à part.

Son ami! Oh! mon Dieu! mon Dieu! je n'y tiendrai pas.

CATINAT.

Pourquoi avais-tu l'air de craindre les questions que ce commandant m'adressait?

CHARLES.

Oh! dame... il y a tant de moines qui ne connaissent que leurs patenôtres et qui ne

savent pas répondre aux gens de guerre ; v'là tout.

CATINAT.

Air : *Du Vaudeville de Figaro.*

Il est certain que la guerre,
Trouble un ministre de paix :
Mais pourquoi charger ton père
D'aller se mettre aux aguets ?

CHARLES.

N'est-ce donc pas pour bien faire
Qu'ici vous êtes venu ?

CATINAT, à part.

Ciel ! serais-je reconnu ?

CHARLES, se jetant à ses pieds.

Oui, Monseigneur.

Mon cœur vous a reconnu.

CATINAT.

Que dis-tu ?

CHARLES.

Monsieur de Catinat, voyez à vos pieds le pauvre enfant qui vous doit la vie.

CATINAT, voyant revenir le baron de Spring.

Malheureux ! tu me trahis.

CHARLES, se levant précipitamment.

Pas si bête, Monseigneur.

(Il se met à danser autour de lui.)

Air : *Diga d'Jeannette.*

Diga d'Jeanette,
Veux-tu me servir
Larirette ?
Diga d'Jeanette
C'est tout mon plaisir.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON DE SPRING.

LE BARON, à part en entrant.

Il n'est pas seul !

CHARLES, de même.

C'qu'il faudra faire,
Vous me l'direz bien
Larirette,
Et moi j'espère,
Que j'n'en perdrai rien.

LE BARON, avec humeur.

Que fais-tu là, toi ?

CHARLES.

Pardine, vous le voyez, je fais mon métier ; je divertis le révérend père.

LE BARON.

Éloigne-toi.

CHARLES.

Laissez donc, il m'a trop bien payé, il faut qu'il ait le reste de ma chanson.

Même air.

Mais pauv' Jeanette,
A c'que chacun dit
Larirette,
T'es bien jeunette,
T'as bien peu d'esprit.
J'sarvons tout d'même,
Si j'ons peu d'esprit
Larirette,
Pour ceux qu'on aime,
C'est l'cœur qui suffit.

LE BARON.

Tertef ! Ne t'ai-je pas dit de t'en aller ?

CHARLES.

Eh ! ne vous fâchez pas, si le révérend père est content.

CATINAT, prenant la main de Charles.

Oui, mon ami, très-content.

CHARLES, lui baisant la main avec respect.

Eh bien ! je m'en vas.

LE BARON.

Oui, va-t'en.

GEORGETTE, arrivant, et ayant l'air de chercher Charles.

C'est bien fait, Monseigneur. (*Elle lui fait une révérence.*) (*A Charles.*) Ah ! tu viendras, peut-être.

(Elle le prend par le bras et sort avec lui.)

SCÈNE XI.

LE BARON DE SPRING, M. DE CATINAT.

LE BARON.

Je suis revenu sur mes pas pour avoir une petite explication avec vous.

CATINAT.

Avec moi ? (*Regardant de côté et d'autre.*) Oh ! si le duc de Savoie allait venir en ce moment.

LE BARON.

Tout-à-l'heure, quand vous me parliez, je me suis aperçu qu'il y avait sous cet habit...

CATINAT, vivement

Quoi donc ?

LE BARON.

Plus d'esprit qu'il n'en faut pour un moine, et ça me convient.

CATINAT, avec impatience.

A la bonne heure. En quoi puis-je vous être utile ? Hâtez-vous.

LE BARON.

A faire ma fortune et la vôtre.

CATINAT.

Oh ! la mienne n'est pas aisée à faire.

LE BARON.

Pourquoi donc ?

CATINAT.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

C'est un tort de mon caractère,
Qui cherche les dangers partout.
La fortune ne peut me plaire,
Que quand je l'ai poussée à bout.
Je ne le dirais à personne;
Mais vous entraînez les cœurs francs;
En général ce qu'on me donne,
Me plaît moins que ce que je prends.

LE BARON, à part.

Diable ! c'est un coquin, je ne risque rien d'en faire mon ami. (*Haut.*) Justement ce que j'ai à vous demander n'est pas sans difficulté.

CATINAT.

Eh bien ! voyons.

LE BARON.

Plus bas, donc. Malgré les avis du prince Eugène, je n'espère pas rencontrer ici, M. de Catinat. Il n'est pas assez simple pour s'engager dans nos montagnes, ou si il y vient, il n'y viendra pas seul.

CATINAT.

Je suis de votre avis.

LE BARON.

Air : *Du lendemain.*

On connaît sa prudence,
Et son esprit avisé.
C'est de toute la France
Le guerrier le plus rusé ;
On me vante pour ma tête ;
Mais soyez sûr, mon ami,
Que je ne suis qu'une bête,
Auprès de lui.

CATINAT.

Puisque vous le dites, je le crois. Alors qu'y a-t-il à faire ?

LE BARON.

Parlez donc plus bas. Sous votre habit on peut tout observer, tout apprendre, et en vous introduisant dans le camp de M. Catinat, en gagnant sa confiance, il vous serait aisé de m'instruire de tous ses projets.

CATINAT, à part.

Le pauvre homme ! (*Haut.*) Vous ne pouviez mieux vous adresser.

LE BARON.

En vérité ?

CATINAT.

Il n'y a pas plus de vingt-quatre heures que j'ai eu de ses nouvelles.

LE BARON.

Eh bien ?

CATINAT.

Il médite en ce moment, contre vous, la plus terrible entreprise.

LE BARON.

Contre moi ? Il me craint donc ?

CATINAT.

Pas du tout ; mais il se propose d'attaquer votre fort par le revers du col de Fenestrelle.

LE BARON.

Là! je l'ai encore écrit hier au prince Eugène, que je ne serais jamais pris que par le col. Mais comment savez-vous ?

CATINAT.

Par quelqu'un qui ne m'a jamais trompé. Un ermite de mes amis, que j'attends ici pour conférer avec lui sur le salut des ames qui nous sont confiées.

LE BARON.

Et c'est lui qui vous a dit...

CATINAT.

Que M. de Catinat voulait vous renvoyer à Vienne, et délivrer cette vallée de vos exactions.

LE BARON.

Eh Dieu! je le trouve plaisant, M. de Catinat. Est-ce qu'il ne veut pas que je vive ? Et le droit de la guerre, donc ?

CATINAT.

Ah! doucement.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Ce n'est pas sur le brigandage
Que la guerre a fondé ses droits.
La grandeur d'ame, le courage,
Voilà la source des exploits.

Le désespoir et la misère,
Sont un outrage à la valeur :
La première loi de la guerre,
C'est de la faire avec honneur.

(Le baron fait un signe d'étonnement.)

C'est ce que dit M. de Catinat.

LE BARON.

Bah ! bah ! il est français lui, ça ne me regarde pas. Je cours bien vite profiter de vos bons avis... Mais qu'est-ce ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, SIMON, LE DUC DE SAVOIE, en Ermite.

SIMON, arrivant par la montagne.

Le voici, le voici, père Ambroise. Quand je vous disais que je ne le manquerais pas.

CATINAT, à part.

Ciel ! le duc de Savoie... (*Haut.*) Ah ! père Hyacinthe, soyez le bien venu. (*Au Baron.*) C'est l'ermite dont je vous parlais.

LE DUC, s'inclinant.

Que la paix soit avec nous !

CATINAT.

C'est mon désir le plus sincère.

LE DUC.

C'est mon vœu le plus ardent. (*A part.*) Quel est cet officier ?

CATINAT, à part.

C'est un sot. (*Haut.*) Je me flatte que vous serez content des propositions que j'ai à vous faire pour le bien de l'ordre (*Au Duc, à part.*) de la part du Roi, mon maître.

LE DUC.

Je me flatte que vous serez satisfait de ma résignation.

CATINAT.

Air : *Dans ce salon, où du Poussin.*

Vous reconnaîtrez les bontés
Du tout puissant qui vous appelle ;
Il veut vous voir à ses côtés.

LE BARON.

Diantre, la place est assez belle

LE DUC.

Les pécheurs à ma loi soumis,
Vont s'amander sous sa puissance ;
Ils rendront tout ce qu'ils ont pris.

LE BARON.

Un moment ?

Je ne suis pas de l'observance.

Mais c'est égal, bonnes gens: occupez-vous du salut des autres, je vais songer au mien. (*On entend un bruit de trompette.*) Quel est ce nouveau bruit?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, UN ENVOYÉ.

CHARLES, accourant.

Des dépêches pour M. le commandant. (*Apercevant le Duc, à part.*) Ah! il est arrivé. (*Haut.*) On demande M. le commandant.

LE BARON.

Eh! bien, qu'on se présente.

UN SOLDAT, tenant un paquet cacheté.

C'est de la part du prince Eugène.

TOUS, à part.

Ciel!

LE BARON.

Donnez...

(Il lit bas.)

CATINAT, LE DUC, à part.

Air: *De Madelinette.*

De cette dépêche imprévue,
Grand Dieu, quels seront les effets!

Si nous manquons cette entrevue,
Il n'est plus d'espoir pour la paix.

SIMON, à Charles, en regardant le Baron.

Tiens, on dirait qu'il les soupçonne.

CHARLES.

Eh! non, non, vous vous méprenez.

SIMON, de même.

Je vois qu'il pâlit et s'étonne.

CHARLES.

Les sots toujours sont étonnés.

CATINAT, LE DUC, à part.

De cette dépêche imprévue,
Grand Dieu, etc.

ENSEMBLE.

CHARLES, à part.

De cette dépêche imprévue,
Quels que soient ici les effets,
Ils obtiendront leur entrevue,
Dussé-je me perdre à jamais.

SIMON, à part.

De cette dépêche imprévue.
Ils paraissent peu satisfaits,
Et sur leur sort j'ai l'ame émue,
Comme si pour moi je craignais.

LE BARON, après avoir lu, à la cantonnade.

Hola! Krif, Krof, Schlof, grenadiers du

poste, serrez les rangs, barrez tous les chemins. Vous, messieurs les bonnes gens, écoutez ce qu'on m'écrit.

» Baron de Spring, j'ajoute à l'avis que je
» vous ai donné ce matin, touchant M. de
» Catinat, qu'il est positivement sorti de son
» camp il y a vingt-quatre heures, qu'il s'est
» dirigé vers votre vallée, et qu'il est déguisé
» en ermite. Si notre bonne fortune le fait
» tomber entre nos mains, qu'il me soit sur-
» le-champ envoyé au quartier impérial.

Signé, le prince EUGÈNE. »

CATINAT et LE DUC, à part.

Tout est découvert.

LE BARON.

Je ne sais, Messieurs, lequel de vous a l'honneur d'être M. de Catinat; et, dans le doute où je suis, je crois de mon impartialité de vous arrêter tous deux l'un et l'autre.

LE DUC, à Catinat.

Vous êtes plus exposé que moi, ne me démentez pas. (*Haut.*) Il n'y a plus de doute, M. le commandant; et puisque vous êtes si bien averti, les déguisemens sont inutiles. Vous voyez en moi M. de Catinat. (*Il passe entre Catinat et le Baron.*)

LE BARON.

Je vous remercie, Monsieur. Krif? la clef du donjon.

CATINAT, bas au Duc.

Mais, Prince, je ne souffrirai pas.

LE DUC, bas.

Paix.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Quel que soit ici le danger
Auquel un tel aveu m'expose,
Je ne crains point de m'engager,
Quand de l'honneur je sers la cause.

(A Catinat.)

Je dois espérer mon pardon,
Du favori de la victoire,
On peut bien lui ravir son nom,
On ne peut lui ravir sa gloire.

LE BARON, après avoir ouvert le donjon.

Si ce n'est pas abuser de la complaisance de monsieur le Maréchal, il aura la bonté d'entrer dans ce donjon, jusqu'à ce que j'aie disposé une escorte digne de l'accompagner. (*A Catinat.*) Et vous, Monsieur le donneur d'avis, vous allez me suivre, à l'instant même, au fort de Barcelonnette.

CATINAT, à part.

Ciel ! plus d'entrevue.

CHARLES, à Catinat.

Laissez-donc.

LE BARON, avec humeur.

Et là, je vous apprendrai comment je traite les gens qui se moquent de moi.

CHARLES.

Eh bien ! c'est malin ce que vous allez faire là.

LE BARON.

Comment ? comment ? et de quoi vous mêlez-vous ?

CHARLES, se mettant entre le Baron et Catinat.

Pardine, je me mêle de vos intérêts et des nôtres : ne voyez-vous pas que ces deux hommes sont venus ici pour le même objet ; et vous les séparez ! Deux méchans qui ont voulu nous donner la paix ! qui vous répond que ce ne sont pas deux Catinats ?

LE BARON.

Oh ! par exemple ! deux Catinats !

CHARLES.

Pourquoi non ?

LE BARON.

Air : *Du petit matelot.*

Vous vous raillez de moi, je pense
Est-il deux Césars sous les cieux ?
Est-il deux Catinats en France ?

SIMON.

Non, vraiment on n'en voit pas deux.

LE BARON.

Et, s'il faut que je vous confonde,
Est-il, pour le bonheur commun,
Deux barons de Spring dans le monde ?

CHARLES.

Non vraiment, c'est bien assez d'un.

Mais c'est égal ; ils doivent être aussi dangereux l'un que l'autre.

Air : *En guerre ces aventures.* (Des Pages.)

Puisque l'un s'est fait connaître
Pour monsieur de Catinat,
A coup sûr, l'autre doit être
Queuq' coupabl' du même état,
Queuq' enragé qu'on renomme,
D'nos droits queuq' maudit appui,
Enfin queuq' chien de grand homme,
Qui ne vaut pas moins que lui.

Et je vous camperais bien vite tout ça en

prison. (*Bas à Catinat.*) Çà vous convient-il ?

CATINAT, à Charles.

Oui. (*A part.*) Qu'avons-nous à craindre, si nous pouvons signer notre traité ?

CHARLES, au Baron.

Oui, morbleu ! en prison tous les deux.

LE BARON.

Mais... mais...

CHARLES, montrant M. de Catinat.

L'envoyer à Barcelonnette ! si l'on prend votre fort, c'est autant de perdu pour vous, et en l'envoyant de suite au prince Eugène, au lieu d'une capture, il vous en paierait deux.

LE BARON, à part.

Diable ! il a raison l'enfant ! (*Haut.*) Taisez-vous, petit drôle, je sais mieux mon devoir que vous, peut-être... Oui, en prison, Messieurs, en prison.

(Il fait entrer Catinat et le Duc.)

CATINAT, bas à Charles, en passant près de lui.

Bien, mon enfant, tâche de parvenir jusqu'à nous, j'ai besoin de toi pour prévenir nos troupes qui nous ont suivis.

CHARLES, bas.

C'est dit, Monseigneur. (*Le Baron ferme*

la porte du donjon.) Ferme, ferme la cage, ça n'empêchera pas les oiseaux de chanter.

SCÈNE XIV.

SIMON, CHARLES, LE BARON, SOLDATS, GEORGETTE, MATHURINE.

LE BARON, en fermant la porte.

Ah! monsieur de Catinat, vous vouliez communiquer avec le Duc de Savoie. Heureusement que je suis venu à tems pour vous en empêcher. Et puis vous aviez le projet de me faire voyager!... Mes amis, n'êtes-vous pas d'avis que monsieur le Maréchal ira plus loin que moi?

CHARLES.

Ya, ya, commandant.

LE BARON.

Soyez tranquilles, je ne vous quitterai pas de sitôt. J'aime votre pays, extraordinairement beaucoup.

MATHURINE.

Vous êtes bien bon, Monseigneur.

LE BARON.

Air: *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Les habitans y sont timides,

Je les mène comme je veux :
Je n'ai pas des goûts très-avides ;
Mais je prends tout ce que je peux.
Je trouve en ces lieux des hommages,
Un air toujours pur, Dieu merci,
Et puis d'excellens pâturages,
Où puis-je mieux vivre qu'ici ?

(Il place trois sentinelles devant la porte du donjon.)

Sentinelles ! faites bien votre devoir jusqu'à mon retour.

LES SENTINELLES.

Ya, commandant, ya.

(Le Baron s'en va avec les autres soldats.)

SCÈNE XV.

CHARLES, SIMON, GEORGETTE, MATHURINE, SENTINELLES.

CHARLES, à part.

Maudites sentinelles ! Comment parvenir jusqu'à eux... (*Regardant le donjon.*) Mais ce mur.... cette cheminée.... c'est mon métier.

SIMON.

A présent j'espère que tu vas m'expliquer !

CHARLES.

Eh ! mon père, il ne s'agit pas d'expliquer, il faut agir.

GEORGETTE.

A présent, Monsieur, j'espère que vous allez me parler de votre amour...

CHARLES.

Oui,... oui, Georgette, il faut escalader le mur.

GEORGETTE.

Hein ?

MATHURINE, à Charles.

Il est tems, je crois, d'aller chez ce notaire qui nous attend depuis deux heures.

CHARLES.

Oui, oui, ma mère... Dussé-je m'y rompre le cou.

MATHURINE.

Comment ? comment ? chez le notaire...

CHARLES.

Mais allez-y vous-même ; vous savez bien que je m'en rapporte à vous. Vous, mon père, allez chercher votre musette.

GEORGETTE, à Charles.

Mais méchant que vous êtes...

CHARLES, l'embrassant.

Tiens, tiens Georgette, je t'aime, je t'a-

dore, je ne suis bien qu'avec toi... mais va-t'en.

GEORGETTE.

Où donc ?

CHARLES.

Sur la montagne; et d'un tour de vielle appelle tous nos amis.

(Georgette entre chez elle, en ressort un instant après, et va se placer sur le haut de la montagne.)

SCÈNE XVI.

CHARLES, LES SENTINELLES.

CHARLES.

Eh bien ! camarades, il fait beau, n'est-ce pas ?

KRIF.

On nous a défendu de répondre.

CHARLES.

Et de chanter ?

KRIF.

Tout de même.

CHARLES.

Et de boire ?

SCHOLF.

C'est différent.

CHARLES.

Eh bien! buvez.

LES SOLDATS.

Volontiers.

GEORGETTE, sur la montagne, jouant un air de vielle.

LES SOLDATS.

Mais, qu'est-ce que c'est que cette jolie musique?

CHARLES.

Ce sont mes petits camarades qui viennent me prendre pour faire notre entrée à Barcelonnette.

GEORGETTE, sur la montagne.

Air: *C'est madame la Baronne.*

Gais enfans de la montagne,
Escouta votre compagne,
Venez tous d'ici, de là.
Là, là, là,
La chemina du haut en bas.

CHŒUR, dans la coulisse.

Là, là, là,
La chemina du haut en bas.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, SAVOYARDS ET SAVOYARDES.

PIERRE.

(Il paraît sur le haut de la montagne avec une partie de ses camarades. Les autres arrivent d'un autre côté.)

Même air.

Les enfans de la montagne,
Quand faut servir leur compagne,
Sont toujours tout prêts à ça,
La, la, la,
La chemina du haut en bas.

CHŒUR, en avançant sur le devant.

La, la, la,
La chemina du haut en bas.

LES SOLDATS.

La jolie petite troupe.

CHARLES, à tous ses amis, en passant devant eux, et à demi-voix.

Mes amis, il faut distraire et occuper ces soldats.

TOUS.

Nous v'là.

PIERRE, imitant le cri des Savoyards.

La lanterne magique, la pièce curieuse.

JOSEPH, de même.

Qui veut voir la marmotte en vie?

GEORGETTE, aux soldats.

Messieurs, voulez-vous entendre la chanson de la petite Javotte, avec la danse savoyarde?

CHARLES.

Oui, oui, la chanson à ces messieurs. On ne leur défend pas de prendre du plaisir pour rien, n'est-ce pas?

LES SOLDATS.

Ya, ya, jamais.

CHARLES.

Allons, mon père, placez-vous là, et accompagnez-nous de votre musette.

SIMON.

Je ne ne demande pas mieux. — Allons, mes enfans.

(Il monte sur un petit tertre placé au pied d'un arbre qui s'élève contre le mur du donjon.)

GEORGETTE, sur le devant de la scène, en s'accompagnant de sa vielle.

Air : *De M. Ducrai.*

A Paris s'en allait Javotte,

Cherchant l'amant qu'alle a perdu.
All' n'emportait que sa marmotte,
Et son amour et sa vertu;
Pour entreprendre un tel voyage,
Avec rien qu'çà,
Il faut déjà
Bien du courage.

SIMON, avec le chœur.

Bien du courage.

CHARLES, sur le haut de l'arbre.

J'ai du courage.

(Pour atteindre le mur, il met le pied sur l'épaule de Simon, qui cesse de jouer de la musette.)

LES SOLDATS.

Et la musique donc?

SIMON, reprenant sa musette.

Me v'là, me v'là.

(Charles se cache dans l'arbre. Ritournelle pendant laquelle les petits savoyards dansent à la manière du pays. Les sentinelles placées devant la porte du donjon, s'avancent peu à peu.)

GEORGETTE.

Même air.

Au pied d'un' tour v'là que Javotte,
Entend ces plaintes par hasard:
Vous, qui portez une marmotte,
Ayez pitié du savoyard:

C'était l'objet de sa tendresse,
C'est son accent,
Et vite all' sent
Qu'il faut d'l'adresse.

SIMON, avec le chœur.

Oui de l'adresse.

CHARLES, montant sur le toit.

J'ai de l'adresse.

(Arrivé au haut de la cheminée du donjon, il s'y glisse en répétant le refrain. Ritournelle comme au premier couplet.)

GEORGETTE.

Même air.

All' réveille sa bête, Javotte,
Al" chante, all' font tout' deux leurs tours;
On n'est pas chich' d'une marmotte,
Quand il s'agit de ses amours.
Le geolier vient; all' recommence,
Bien poliment.
C'était l'moment
De la prudence.

SIMON, avec le chœur.

Oui; d'la prudence.

CHARLES.

J'ai de la prudence.

(Il parait au haut de la cheminée, tenant deux écharpes, qu'il montre à son père. Ritournelle. Les soldats appuyés sur leur fusil, semblent écouter avec attention.)

GEORGETTE.

Même air.

L'amant voit le jeu de Javotte,
Il en profite, et dans le tems
Que l'geolier joue à la marmotte,
L' Savoyard fuit et gagne aux champs.
C'qu'i prouv' qu'on n'doit jamais en France,
Grand ou petit,
Perdre l'esprit,
Ni l'espérance.

CHŒUR.

Ni l'espérance.

(A la fin de ce couplet, Charles se trouve avec son père sur le milieu de la montagne; il lui remet une écharpe et tous deux prêts à partir l'un d'un côté et l'autre de l'autre, s'embrassent et répètent.)

Ni l'espérance.

(Ils s'éloignent. Ritournelle.)

JOSEPH.

Air : *Buvons à Momus.* (Du Panorama.)

Allons, gai coco, la grand' bourrée,
Unissons-nous tous,
Fesons les fous.

(Il prend les Savoyards par la main, et les fait danser en rond autour des soldats.)

CHŒUR, en dansant.

Allons, mes amis, la grand' bourrée,
Messieurs les soldats, imitez-nous.

JOSEPH.

Pour bien finir une soirée,
Et bien saisir
Le plaisir;
Il faut s'unir.

CHŒUR, en dansant.

Pour bien finir, etc.

TOUS.

Youp, youp.

KRIF, il met son fusil contre le mur.

Je cède à la gaîté qui m'emporte,
Adieu le donjon
Et la prison.

CHŒUR, dansant.

Suivez la gaîté qui vous transporte.
Dansez sans façon
Un rigodon.

PIERRE.

C'est bien plus gai qu'une porte,
Qu'une porte de prison,
Ou de donjon.

LES SOLDATS, dansant.

Ya, c'est plus gai qu'une porte,
Qu'une porte de prison,
Ou de donjon.

TOUS.

Youp, youp, youp.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON DE SPRING, SOLDATS.

LE BARON, sur le haut de la montagne.

TERTEF! Qu'est-ce que je vois là? vous dansez, je crois?

LES SOLDATS, effrayés, se remettent promptement à leur place.

Non, non, commandant, nous ne dansons plus du tout, du tout.

LE BARON.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Dans un moment de danger,
Grand! Dieu quelle extravagance!
Ah! d'une telle imprudence,
Je saurai bien me venger.
Avec la France, j'espère,
Nous aurons bientôt affaire;
Ainsi, puisqu'en tems de guerre,
Vous aimez tant à walser;
Je vous mets à l'avant-garde,

Le français qui nous en garde,
Saura vous faire danser.

KRIF, à Krof.

Oh! tiable de rigodon.

LE BARON, à un soldat qui l'a suivi.

Monsieur le colonel, vous êtes sûr de votre escorte; vous avez bien entendu mes ordres, je vais vous livrer les deux prisonniers.

(Il ouvre la prison. A l'instant on entend un bruit continuel de coups de canon. La montagne se garnit de soldats, et sur le milieu on voit deux drapeaux se réunir. Les Savoyards frappent leurs triangles.)

TOUS.

Vive France! vive Savoie!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, SIMON, GEORGETTE, MATHURINE ET SAVOYARDS.

LE BARON.

Qu'entends-je? — D'où viennent ces soldats?

CHARLES.

Ma foi, monsieur le Commandant, c'est mon père et moi qui avons été les chercher.

SIMON.

Et j'sommes ben fâchés, si je vous avons fait attendre.

LE BARON.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

CHARLES.

T'nez v'là vos deux ermites qui vont vous l'expliquer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, CATINAT, LE DUC DE SAVOIE.

[Ils sortent du donjon, revêtus de leur costume ordinaire, et se donnant la main.]

LE BARON, étonné.

Ah ! est-il possible...

CATINAT.

Oui, monsieur le Baron, vous pouvez mander à M. le prince Eugène, que le duc de Savoie et Catinat viennent, par un traité solennel, de réunir deux peuples qui n'auraient jamais dû être divisés.

TOUS.

Vive France ! vive Savoie !

LE BARON.

C'est bien honorable pour moi. — Mais son altesse la prince Eugène, il sera bien étonné...

LE DUC.

Point de réflextions, monsieur le Commandant.

Air : *Voilà bien le mot ordinaire.* (des Pages.)

Le nœud qui m'attache à la France,
De mon peuple assure l'honneur,
Je recouvre enfin la puissance
De veiller seul à son bonheur.
D'un héros la vertu guerrière,
A su le protéger long-tems,
Mais, pour rendre heureux des enfans
Un tuteur ne vaut pas un père.

TOUS.

Vive Monseigneur !

CATINAT, à Charles, avec amitié.

Charles, tu nous as bien servis.

CHARLES.

Ma foi, Monseigneur, un Savoyard n'est bon qu'à ça.

CATINAT.

Il te faut une récompense.

CHARLES.

Ah! pourça...

CATINAT.

Air: *De bien égayer la journée.*

Non, non je sais ce que je dois
A ton dévoûment mémorable,
Je veux le raconter au roi,
Et j'espère obtenir pour toi,
Bientôt une place honorable.

CHARLES.

En fait de place, Monseigneur,
Mon ambition est bornée,
Que le roi m'accorde l'honneur
De m'placer, de m'placer dans sa cheminée.

Et vous pouvez lui dire que je le sarvirons de main de maître, et que je n'irons pas pour lui que d'un côté.

CATINAT.

Fort bien; mais en attendant épouse ta Georgette, et je me charge du contrat.

LE DUC.

Et moi, du bonheur de toute la famille.

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu, Messieurs, les bonnes idées!

Vous êtes les premiers qui m'ayez si bien parlé de la journée.

LE DUC.

Mais il importe de prévenir de jaloux ressentimens. Adieu, monsieur le Maréchal, j'ai plus gagné aujourd'hui que si je vous avais vaincu.

CATINAT.

Vous avez raison, Prince, un traité de paix vaut mieux que la plus belle victoire.

(Ils montent tous deux vers leurs troupes. Parvenus au milieu de la montagne, ils s'embrassent au roulement général des tambours, et se séparent. Les troupes les suivent.)

VAUDEVILLE.

Air : *De Wicht.*

CHARLES.

Gai coco, qu'un joyeux refrain
Se mêle à la gaîté publique,
Prenons triangle, tambourin
Et lanterne magique,
Sous d'autres lois, d'autr's étendarts,
Voir notre pauv' Savoie heureuse,
C'est enfin, pour les Savoyards,
La pièce curieuse.

SIMON.

Comme un autre dans mon printems,

Courant de pratique en pratique,
J'montrais aux belles de mon tems,
La lanterne magique.
Aujourd'hui, ce n'est plus cela,
Je bois; et quand l'année heureuse
A rempli mon tonneau, voilà
Ma pièce curieuse.

MATHURINE.

La vie est, dit-on, un roman,
Où tout est faux et chimérique;
Où tout pass' vite, c'est vraiment
La lanterne magique.
Mais quand la toile va s' baisser,
Il n'est docteur, ni connaisseuse
Qui n'voulut voir recommencer
La pièce curieuse.

PIERRE.

Belles, au printems de vos jours,
A vous flatter chacun s'applique,
Tout dans la saison des amours
Est lanterne magique;
Mais n'y jouez pas trop souvent,
La pratique en est dangereuse,
Moins on la montre, et plus on rend
La pièce curieuse.

JOSEPH.

Lison s'figurait à quinze ans,
L'hymen comme un spectacle unique,
All' l'attendait comm' les enfans,
La lanterne magique.

Alle épousit le vieux Lucas;
Mais Lison, confuse et honteuse,
Vit bientôt que ce n'était pas
La pièce curieuse.

LE BARON.

Quand Diogène rencontra
Un sage héros dans l'Attique,
Sans doute, il portait ce jour là,
La lanterne magique.
Si Diogène revenait
Dans la France victorieuse,
Sans lanterne il retrouverait,
La pièce curieuse.

NICOLAS.

J'avions un procès à Paris,
Pour gagner l'chef de la pratique,
J'eus beau le régaler gratis
D'la lanterne magique.
Un' pièce manquait à c'procès-là,
Ma femme s'fit sollicitouse,
Et soudain le juge trouva
La pièce curieuse.

GEORGETTE.

Quand un ouvrier sans pareil,
Bâtit c't'univers magnifique,
Au monde il baillit le soleil,
Pour lanterne magique.
Puis de l'homme droit planté là,
Pour réveiller l'am' paresseuse,

Il fit la femme et lui dit : v'la
Ta pièce curieuse.

CHARLES, au public.

A retracer des noms fameux
Quand le vaudeville s'applique,
Il ne peut qu'offrir à vos yeux,
La lanterne magique.
Vous seuls, pouvez par des bravos,
Par une indulgence flatteuse,
Faire de ses petits tableaux,
La pièce curieuse.

FIN DE LA VALLÉE DE BARCELONNETTE.

LE TABLEAU DES SABINES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DE JOUY, LONCHAMPS ET DIEU-LA-FOI.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre de l'Opéra-Comique, le 30 mars, 1800.

PERSONNAGES.

LORMONT, architecte,
MADAME DUBREUIL, sa sœur.
LAURE, fille de madame Dubreuil.
DERCOUR, amant de Laure.
FIRMIN, son valet.
MADAME FIRMIN, distributrice de billets.
FADET, prétendu de Laure,
LE BEAU.
FRIVOLE.
MOROSE.
DEUX ENFANS.
UN COMMISSAIRE.
SOLDATS.
VALETS.

LE TABLEAU DES SABINES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'anti-chambre du salon où est le tableau; à droite un petit cabinet grillé où l'on distribue les billets.

Mme FIRMIN, dans son cabinet, SIMON, NINETTE, FIRMIN.

NINETTE.

MAMAN, c'est mon papa, il va juger qui a raison.

FIRMIN, pensif.

Les voilà donc à Paris.

LES ENFANS, le suivent.

Papa ?

FIRMIN.

Silence. — L'oncle est pour nous, la mère

est contre nous, la fille est folle de nous, la fille est à nous.

SIMON.

Ninette ne sait ce qu'elle dit, pas vrai, papa ?

FIRMIN.

Que me veulent ces marmots ?

Mme FIRMIN.

Mon Dieu, comme tu les rudoies ! !

NINETTE.

Mon frère soutient que les enfans de ce grand tableau qui est là-dedans sont de notre âge.

FIRMIN.

C'est un petit sot !

SIMON.

Ma sœur dit qu'ils sont plus jeunes que nous.

FIRMIN.

Ninette a raison.

NINETTE.

Vois-tu que je le savais bien ?

FIRMIN.

La chère maman aura beau surveiller, nous parlerons à la fille... (*A Ninette.*) Qu'est-ce

qui te fait croire que ces enfans sont plus jeunes que toi, Ninette?

NINETTE.

Pardine, papa, ils sont sous les pieds des chevaux, et ils jouent; je vois bien qu'ils sont trop petits pour avoir peur.

FIRMIN.

Viens que je t'embrasse! tu as de l'esprit; on a raison de dire que les filles tiennent de leur père; maintenant qu'on me laisse. Parbleu, je n'en aurai pas le démenti, nous épouserons, madame Dubreuil, ou je ne m'appelle pas Firmin.

Mme FIRMIN, venant à lui.

Que parles-tu d'épouser?

FIRMIN.

A qui en as-tu?

Mme FIRMIN, venant à lui.

Qu'est-ce que cela signifie?

FIRMIN.

A l'autre folle, à présent.

Mme FIRMIN.

Je veux savoir quelle est cette femme.

FIRMIN.

Vous mériteriez, madame Firmin, que je vous abandonnasse à vos soupçons jaloux,

pour vous punir de les avoir conçus ; mais ce sera pour une autre fois, comme je puis avoir besoin de toi aujourd'hui, je veux bien te tirer d'erreur.

Mme FIRMIN.

C'est généreux.

FIRMIN.

Madame Dubreuil est une riche veuve de Châlons, mère d'une charmante personne. Eh ! parbleu, la nièce de M. Lormon.

Mme FIRMIN.

L'architecte qui demeure ici ?

FIRMIN.

Lui-même, et tu connais Laure tout aussi bien que moi ; mon maître en est amoureux, on la lui refuse ; mais moi, je la lui donne, et je prétends la lui faire épouser, malgré tous les obstacles.

Mme FIRMIN.

De l'intrigue ? te voilà bien dans ton centre.

FIRMIN.

Intrigue, soit, c'est le mot de l'envie qui cherche à ravaler le talent.

Air : *Du petit Matelot.*

L'intrigue gouverne le monde,

MADAME FIRMIN.

Voilà pourquoi tout va si bien.

FIRMIN.

Sur elle aujourd'hui tout se fonde.

MADAME FIRMIN.

Aussi n'est-on plus sûr de rien. (*Bis.*)

FIRMIN.

L'intrigue est du moins un beau rêve;

MADAME FIRMIN.

Les intrigans ne dorment pas.

FIRMIN.

C'est par l'intrigue qu'on s'élève,

MADAME FIRMIN.

J'ai vu des intrigans bien bas. (*Bis*)

N'avons-nous pas de quoi vivre tranquillement avec ta place...

FIRMIN.

Oui, elle est sûre, ma place, avec un maître aussi vif, aussi impatient, aussi emporté que le mien; si je ne le marie pas aujourd'hui, je suis renvoyé demain peut-être.

Mme FIRMIN.

Eh bien! la mienne est bonne, et peut suffire à tous deux. La curiosité ne se lasse pas.

FIRMIN.

Non, mais elle change d'objets.

Air : *Appelé par le dieu d'Amour.*

Ma femme, nous sommes français,
Changer est notre destinée ;
Chez nous le plus brillant succès
Naît et meurt dans une journée ;
Le neuf l'emporte sur le beau,
Autant que toi, cela me choque,
Mais on laissera ton tableau
Pour aller voir le ventriloque.

Mme FIRMIN.

Voici ton maître, il a l'air bien agité.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DERCOUR.

FIRMIN.

En bien ! Monsieur.

DERCOUR, très-animé.

Je suis furieux.

FIRMIN.

Qu'y a-t-il de nouveau !

DERCOUR.

On a peine à concevoir jusqu'où une femme prévenue peut porter l'injustice et la déraison.

FIRMIN.

Moi, je le conçois, mais encore...

DERCOUR.

Sais-tu ce qu'elle me reproche ?

FIRMIN.

Vous l'avez donc vue ?

DERCOUR.

Hé, butor! est-ce qu'on la voit ? est-ce qu'on lui parle ? Je sors de chez l'oncle, c'est lui qui m'a appris les motifs du refus de madame Dubreuil.

FIRMIN.

Bah ! je les connais tout aussi bien que lui.

DERCOUR.

Comment, tu connais !...

FIRMIN.

Sans doute, vous êtes un jeune homme sans mœurs.

DERCOUR.

Maraud !

FIRMIN.

N'est-ce pas ce qu'elle vous reproche ?

DERCOUR.

Assurément, parce qu'il a plu à certaines gens de me faire passer pour un homme à bonnes fortunes.

FIRMIN.

Vous avez un esprit borné, vous êtes sans goût, sans jugement.

DERCOUR.

Insolent!

FIRMIN.

N'est-ce pas encore là ce qu'elle dit de vous?

DERCOUR.

Hé vraiment oui, parce que je me suis souvent moqué de ce qu'elle appelle ses peintures.

FIRMIN.

Elle a raison.

DERCOUR.

Comment, traître?

FIRMIN.

Oui, Monsieur, vous vous êtes très-mal conduit dans toute cette affaire; ah! que n'ai-je à séduire pour mon compte une femme comme madame Dubreuil, je ne voudrais que deux jours pour lui faire tourner la tête; elle est prude, je rougirais au seul nom de mariage; elle a des prétentions au dessin, j'admirerais jusqu'à ses silhouettes: ce n'est qu'ainsi que l'on réussit auprès des gens, il faut parler comme eux pour les amener à penser comme nous.

Air : *Sans doute employer sa contrainte.*

Avec adresse on étudie
Ceux dont on peut avoir besoin,
A leur trouver quelque manie
Surtout on s'applique avec soin;
Leurs faiblesses à l'homme habile
Sont toujours ce qui sert le plus,
Un défaut nous est plus utile
Chez eux que cinquante vertus. (*Bis.*)

DERCOUR, impatienté.

Hé morbleu! qu'est-ce que cela fait aujourd'hui à ma situation?

FIRMIN.

Ce que cela fait, c'est qu'il faut enfin vous décider à m'en croire, c'est qu'il faut profiter du séjour de votre belle à Paris, pour tenter quelque coup d'autorité; mort de ma vie, si vous aviez eu cette complaisance, il y a un an, tandis qu'elle était encore chez son oncle, nous n'en serions pas aujourd'hui où nous en sommes.

DERCOUR.

Mais, misérable, qu'aurais-tu fait?

FIRMIN.

Le plus pressé; j'aurais épousé.

DERCOUR.

Mais n'aurait-il pas fallu toujours le consentement de madame Dubreuil?

FIRMIN.

Nous l'aurions eu ensuite.

DERCOUR.

J'en doute.

Air : *Nouveau de Solier.*

Cet hymen, s'il eût pu se faire
Au bonheur ne m'eût pas mené.
Tout me prouve trop que la mère
Jamais ne me l'eût pardonné.

FIRMIN.

Votre timidité m'étonne,
N'avez-vous pas encore appris
Qu'une femme souvent pardonne
Ce qu'elle n'eût jamais permis.

Voulez-vous me donner carte blanche ?

DERCOUR.

Que veux-tu que je te réponde ? J'attends ici l'honnête Lormon ; il a été faire un dernier effort auprès de sa sœur, et peut-être.... — Ah ! je l'aperçois.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LORMON.

LORMON.

Mon pauvre Dercour, ma négociation n'a pas été heureuse.

DERCOUR vivement, à Firmin.

Madame Dubreuil refuse de m'écouter?

LORMON.

Absolument. Elle ne veut plus entendre parler d'un petit-maître.

DERCOUR vivement, à Firmin.

Tu vois? Un petit-maître, moi qui les déteste!

Air : *Du Vaudeville de la Fille en Loterie.*

Ces petits héros de salons,
De sottise parfaits modèles,
Vains et frivoles papillons
Qui n'ont de brillant que les ailes;
Dans le boudoir, amans transis,
En public, exhalant leur flamme,
Troublent le repos des maris,
Beaucoup plus que celui des femmes.

LORMON.

Je vois que tu es dans les bons principes;

mais c'est trop tard ; j'ai, malheureusement, une plus mauvaise nouvelle à t'annoncer.

DERCOUR.

Que voulez-vous dire ?

LORMON.

Que ma sœur n'est venue à Paris que pour marier sa fille.

DERCOUR.

Eh bien ! Firmin ?

FIRMIN.

Eh bien ! Monsieur, puisque madame Dubreuil vient ici pour marier sa fille, si vous l'épousez, elle aura rempli l'objet de son voyage.

LORMON.

Fort bien ; mais par malheur il n'est pas question de lui dans tout cela : c'est un autre qui épouse.

DERCOUR.

Un autre ? et quel est le nom de mon rival ?

LORMON.

C'est un monsieur Fadet, fils d'un ancien procureur fiscal de Châlons ; il lui a été présenté par un ami de feu son époux, et la simplicité de ses mœurs, pour parler comme elle, la pureté de sa conduite, l'innocence de

ses manières, l'ont si bien servi auprès de ma sœur, que le mariage est arrêté.

DERCOUR.

O ciel! et Laure consent...

LORMON.

Non, mais elle obéit.

DERCOUR.

Oh! les femmes...

FIRMIN.

Doucement, Monsieur, doucement, n'en disons pas de mal, ce n'est plus de mode.

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Nos pères, en aimant leurs femmes,
En médisaient à tout propos;
Aujourd'hui nous trompons ces dames,
Et leur fesons des madrigaux. (*Bis.*)
Nous sommes en bonnes espèces
Moins riches que nos devanciers;
Les belles sont des créanciers
Que nous payons en politesses. (*Bis.*)

DERCOUR, vivement.

Mon cher M. Lormon, vous me connaissez: plutôt que de renoncer à votre nièce, je suis capable de tout.

LORMON.

Eh bien! quoi? quelque coup de tête encore?

DERCOUR.

Oh ! non, non, soyez tranquille.

LORMON.

Tu n'en as déjà que trop à te reprocher.

DERCOUR.

J'avais vingt-quatre ans alors : j'en ai vingt-six aujourd'hui... Je sais réfléchir et modérer... Voyez le sang-froid de ce coquin, a-t-il l'air de s'apercevoir que je suis au supplice ?

FIRMIN.

Monsieur, je fais comme à l'ordinaire. Tandis que vous pestez contre l'obstacle qui vous barre le chemin, moi je cherche un passage.

DERCOUR.

Eh bien ! que ferons-nous ?

FIRMIN.

Ce que nous ferons ? il faut d'abord nous débarrasser de Fadet.

DERCOUR, applaudissant.

C'est cela.

FIRMIN.

S'il ne s'agit que de le reconduire en Champagne, j'ai ici des amis tout prêts.

DERCOUR, à Lormon.

Vous voyez qu'on ne peut pas être plus modéré.

LORMON.

A merveille, mais penses-tu, que renverser les projets d'autrui suffise pour assurer les tiens; écoute, mon cher Dercour, tu sais avec quel zèle je t'ai servi, je suis prêt à le faire encore, parce que je rends justice à ton cœur; mais si tu veux que j'avoue tes démarches, calcule-les un peu mieux et songe surtout que l'édifice du bonheur n'est pas l'ouvrage de toutes sortes de gens.

Air : *Trouverez-vous un parlement !*

Quand on règle mal son effort,
On manque le but qu'on ajuste.
Tout le monde peut frapper fort;
Peu de gens savent frapper juste.
Des manœuvres pris au hasard
Suffisent toujours pour détruire;
L'architecte habile en son art
Est seul capable de construire.

Tu vois que je te parle en homme du métier, mais toujours en ami; l'heure m'appelle au travail, tu me trouveras chez moi, si je puis t'être utile.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FIRMIN, DERCOUR.

FIRMIN.

Voilà un homme d'un très-bon sens.

DERCOUR.

Oui, et me voilà, moi, le plus malheureux des hommes. — Allons, suis-moi.

FIRMIN.

Où allons-nous, Monsieur ?

DERCOUR.

Chercher mon rival.

FIRMIN.

Vous savez donc sa demeure ?

DERCOUR.

Eh bien! tâchons de voir ma chère Laure.

FIRMIN.

Elle vous a donc fait dire que vous seriez reçu ?

DERCOUR.

Tu m'impatientes, allons toujours.

FIRMIN.

Sans savoir où, c'est le moyen de marcher toute la vie.

DERCOUR.

Mais, bourreau, veux-tu donc que je prenne racine ici ?

FIRMIN.

Pourquoi pas, Monsieur, est-il impossible qu'une barbouilleuse de province infatuée de ses prétendus talens...

DERCOUR.

Et que m'importe cette femme ? c'est Laure, c'est ce rival... Vite une plume, ce sera ton affaire après de le découvrir.

FIRMIN.

A la bonne heure, Paris n'est pas si grand.

(Il va chercher ce qu'il faut pour écrire.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FADET, Mme FIRMIN, à son comptoir.

FADET, à Madame Firmin.

N'est-ce pas ici qu'on voit le portrait des Sabines?

Mme FIRMIN.

Monsieur veut dire le tableau.

FADET.

Portrait, tableau, c'est toujours de la peinture.

Mme FIRMIN.

Oui, Monsieur, c'est ici; si vous voulez entrer, voilà le livret.

FADET.

Non, non, ces dames ne m'ont pas parlé de livret, c'est le tableau qu'on veut voir, et si vous voulez avoir la bonté de me le confier....

Mme FIRMIN.

Monsieur plaisante assurément.

FADET.

Mais non.

Air * *Tout roule aujourd'hui.*

C'est pour une personne sûre,
Si vous voulez me le prêter;
Dans une heure, je vous l'assure,
Je viendrai vous le rapporter.

MADAME FIRMIN.

Cela ne se prête à personne.

FADET.

Pourquoi donc? c'est bien singulier,

Pour le voir du moins qu'on nous donne,
Un cabinet particulier.

Mme FIRMIN.

Dis donc, Firmin, Monsieur voudrait voir le portrait des Sabines, ne pourrais-tu pas lui donner un cabinet particulier?

FIRMIN.

Pourquoi pas? Monsieur me semble bien fait pour être mis à part.

FADET.

Trop honnête, Monsieur; c'est que, voyez-vous, quand on va en public avec des femmes d'une certaine tenue.

FIRMIN.

Sans doute, je conçois...

FADET.

Et je dis, si le peintre savait que ma future belle-mère est la plus fine connaisseuse de Châlons-sur-Marne, il ne ferait pas tant le renchéri.

FIRMIN, bas à Dercour.

De Châlons, Monsieur; un sot qui épouse, attention.

DERCOUR.

Veux-tu bien me laisser tranquille?

FIRMIN.

Monsieur est donc prêt à se marier ?

FADET.

Tout prêt, Monsieur.

FIRMIN.

Je vous en fais mon compliment.

FADET.

Nous sommes arrivés hier exprès pour ça.

FIRMIN, à son maître.

Arrivés hier, vous écrirez demain. (*Haut.*) Je connais un peu Châlons; pourrais-je, sans indiscrétion, demander à Monsieur comment s'appelle...

FADET.

Mon amante?

FIRMIN.

Oui, votre amante.

FADET.

Tout juste comme celle de Plutarque, Laure.

FIRMIN.

C'est lui.

DERCOUR, se levant avec précipitation.

C'est elle !

FADET, étonné.

Heim ?

FIRMIN.

C'est un auteur qui compose, il vient de trouver apparemment ce qu'il cherchait. Il est probable que Monsieur est aimé ?

FADET.

Pardine, est-ce que ça se demande ?

DERCOUR, vivement.

On vous l'a dit ?

FADET.

Je vous prie de croire, Monsieur, que mademoiselle Laure Dubreuil est trop bien élevée pour faire ces aveux-là avant le mariage.

FIRMIN.

Et ce mariage se fait ?...

FADET.

Demain.

DERCOUR.

Impossible.

FADET.

Comment donc ?

FIRMIN.

Diantre ! il paraît que Monsieur aime la morale.

Air : *Vaudeville des deux Chasseurs.*

L'auteur, dans ces beaux intermèdes,
Aux passions sait mettre un frein ;

FADET.

Avec des acteurs quadrupèdes
L'intrigue doit aller bon train.
Par malheur pour la troupe équestre,
On prétend que, le mois dernier,
Le trop fougueux jeune premier
S'est laissé tombé dans l'orchestre.

J'ai pleuré en lisant cet article dans les journaux.

DERCOUR.

Mais ce matin, du moins, vous amenez ici ces dames ?

FADET.

Ma foi non ; si l'on avait pu avoir un cabinet à part, à la bonne heure, cela aurait arrangé la maman, qui est très-réservée. Et puis, tenez, je n'en fais pas le fin, moi ; on m'a promis de me lier avec des artistes, qui me feront aller partout pour rien, et c'est agréable, voyez-vous.

FIRMIN.

Malpeste! c'est très-bien vu. (*A part.*) Sot et vilain, nous te tenons. (*Dercour va chercher des billets au bureau de madame Firmin.*) (*Haut.*) J'en use de même autant que je peux; mais, malheureusement pour les arts, il y a bien des gens qui nous imitent.

FADET.

Ah! dame!

FIRMIN.

Air : *Mon père était pot.*

Rire gratis chez les Français
Est la mode dernière,
Partout chacun se met en frais,
Exprès
Pour n'en pas faire.
On court, on obtient
Des billets pour rien;
Et, par ce tour perfide,
La salle est souvent
Bien pleine, et pourtant
La caisse est encor vide.

DERCOUR, qui est allé acheter des billets.

Monsieur, en ma qualité d'artiste, je puis disposer ici de quelques entrées, et je serais charmé que vous voulussiez accepter ces trois billets, pour vos dames et pour vous.

FADET, saluant.

Ah! Monsieur, enchanté d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance.

DERCOUR.

Ne faites pas attention. Dépêchez-vous.

FADET, saluant.

Monsieur...

FIRMIN, le poussant vers la porte.

L'amateur est ordinairement impatient.

FADET.

J'y vais, j'y vais. Si vous êtes encore i quand nous reviendrons, vous me verrez ave ma future, ça vous fera plaisir.

DERCOUR.

Pas du tout; nos affaires nous appellent l'autre extrémité de la ville. Serviteur.

SCÈNE VI.

(Dans cette scène, les deux interlocuteurs se coupent m tuellement la parole, avec rapidité.)

DERCOUR, FIRMIN, Mme FIRMIN

DERCOUR, vivement.

Écoute, Firmin.

FIRMIN.

Permettez, Monsieur...

DERCOUR.

J'ai une idée qui pourrait...

FIRMIN.

Ce n'est pas cela, il faut...

DERCOUR..

Tu n'y es pas. Mon projet...

FIRMIN.

Ne vaut pas le mien. Écoutez.

DERCOUR.

Elles vont venir...

FIRMIN.

Immanquable, Monsieur. Ma femme...

DERCOUR.

Enragé bavard, m'entendras-tu? Je veux...

FIRMIN.

Un entretien avec Laure? Vous l'aurez.

DERCOUR.

Mais, la mère...

FIRMIN.

Nous l'éloignerons... Ma femme?

DERCOUR.

La clef de votre chambre.

Mme FIRMIN.

La voilà.

FIRMIN.

La clef de la petite porte qui donne dans le salon.

Mme FIRMIN.

La voilà.

DERCOUR.

Suivez-moi.

FIRMIN.

Je réponds de tout.

SCÈNE VII.

Mme FIRMIN.

Voyez un peu ces étourdis, ne dirait-on pas qu'ils vont culbuter l'Europe ? hé bien ! c'est d'un mariage qu'il s'agit... Pauvre fille, dans un an ton mari mettra peut-être à t'éviter autant d'empressement qu'il en met à te chercher aujourd'hui.

Air : *Nouveau par Solier.*

Trouve-t-il un cœur rebelle,
Un soupirant malheureux
Semble n'épouser sa belle,
Que pour éteindre ses feux :
Las de chaîne infortunée
Chaque amant vient à son tour,
Dire aux autels d'hyménée,
Délivrez-moi de l'amour.

Trouve-t-il femme fidèle,
Qui bornant à lui ses vœux
Exige aussi que pour elle,
Il brûle des mêmes feux;
Las de son nouveau martyre
L'époux changeant de refrein;
Aux autels d'amour va dire,
Délivrez-moi de l'hymen.

Mais voilà des curieux qui sortent; laissons-les causer à leur aise.

SCÈNE VIII.

LE BEAU, FRIVOLE.

LE BEAU.

Voila un bel ouvrage, on ne se lasse point de le voir.

FRIVOLE.

Il y paraît, car voilà deux mortelles heures que vous me tenez-là, moi, j'avais tout vu dans cinq minutes.

LE BEAU.

Vous avez le coup-d'œil prompt.

FRIVOLE.

Et sûr, je sais mon tableau par cœur.

LE BEAU.

Vous en détailleriez toutes les beautés ?

FRIVOLE.

Je n'ai remarqué que les défauts.

LE BEAU.

Je ne m'étonne pas si vous avez eu plus tôt fait que moi.

FRIVOLE.

Avec deux ou trois traits de critique bien gaie, je ferai bien plus d'effet dans le monde, qu'en me rendant l'écho de tous les éloges qu'on répète.

LE BEAU.

Le motif est louable, mais encore quel sujet piquant d'épigrammes avez-vous trouvé.

FRIVOLE.

Ce n'est pas encore mûr, mais j'ai mes masses.

LE BEAU.

Votre occupation me fait rire, messieurs les diseurs de bons mots; je crois voir une armée d'enfans qui font le siége d'une citadelle avec des fusées.

FRIVOLE.

Hé bien, l'on ne blesse pas, et l'on éblouit; c'est charmant : parbleu, Monsieur le louangeur, je voudrais vous mettre aux prises avec certain petit vieillard qui est encore dans le salon, et dont l'air de pitié contrastait plaisamment avec votre enthousiasme. Justement, voici mon homme.

LE BEAU.

Je veux l'aborder pour vous faire plaisir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MOROSE.

LE BEAU, à Morose.

Monsieur est connaisseur?

MOROSE.

Assez pour trouver mauvais ce que les autres admirent.

FRIVOLE.

Bravo! touchez là.

MOROSE.

Monsieur s'y entend-il aussi ?

LE BEAU.

Assez pour admirer ce que les autres décrient.

FRIVOLE.

Il trouve cela superbe.

MOROSE.

Il y a des goûts plus ou moins difficiles.

LE BEAU.

Oserais-je vous demander sur quelle partie du tableau porte votre critique?

MOROSE.

Sur le dessin, l'ordonnance et le coloris.

LE BEAU.

Seulement ?

MOROSE.

Mais à votre tour, qu'admirez-vous tant?

LE BEAU.

Le coloris, l'ordonnance et le dessin.

FRIVOLE.

Voilà ce qui s'appelle différer d'avis.

MOROSE.

Vous n'avez donc jamais comparé toutes vos ébauches modernes, avec les immortelles productions de Raphaël, de Michel-Ange; vous ne savez donc pas...

LE BEAU.

Je sais que Raphaël et Michel-Ange sont morts, et que l'auteur de ce tableau existe.

Air : *Nouveau de Solier.*

Jamais le grand homme vivant
A la gloire ne peut prétendre;
Jamais la palme du talent
Ne se lève que sur sa cendre.
L'envie à louer le vrai beau
Par le trépas seul est contrainte,
Et ne veut que sur son tombeau
Applaudir l'auteur de Philinte.

Fabre

Je suis amateur et français, je parle comme je sens.

MOROSE.

Je suis artiste et anglais, je parle sans rivalité.

FRIVOLE.

Cela va sans dire.

MOROSE.

Nous sommes trop loin d'opinion pour disputer sur l'exécution du tableau ; cependant je suis curieux de voir comment vous justifierez les inconvenances dont il fourmille.

FRIVOLE.

C'est là que je l'attends.

MOROSE.

D'abord ? qu'est-ce que ces héros propres comme au sortir du bain, quand ils combattent sur les bords fangeux du Tibre ?

LE BEAU.

Monsieur, qui aime les calembourgs, vous dira qu'il ne faut pas traîner les beaux arts dans la boue.

FRIVOLE.

Vous m'avez volé ça, mais je vous le revaudrai, je vous en avertis.

MOROSE.

Votre Hersilie, si fade et si majestueuse à contre-tems, ne devrait-elle pas être échevelée, palpitante, hors d'haleine ?

LE BEAU.

Le peintre a voulu conserver la beauté dans la douleur.

Air : *Du Vaudeville de la Soirée Orageuse.*

Parce que d'un bras furieux
On meurtrit son sein dans la peine,
Faut-il qu'Hersilie, à nos yeux,
Offre un sein marqueté d'ébène ?
Parce qu'on s'échauffe en courant,
Faut-il que son teint rouge éclate,
Et qu'elle nous tende en pleurant,
Des bras et des mains d'écarlate ?

FRIVOLE.

Il a bien fait, je n'aime pas les bras roturiers.

MOROSE.

La nature, Monsieur.

LE BEAU.

Oui, la belle nature, Monsieur.

MOROSE.

C'est encore par respect pour la belle nature que le peintre a donné à la chevelure de ses personnages la raideur de la pierre ?

LE BEAU.

Ce léger défaut, s'il existe, serait peut-

être insensible, si l'on voyait le tableau à sa distance.

FRIVOLE.

Pour ça, c'est vrai. (*A Morose.*) Écoutez donc.

Air : *Du Coin du feu.*

Je veux bien qu'on censure
Le corps, ou la figure,
Les mains, les yeux;
Mais ici plus outrée,
La critique est tirée
Par les cheveux.

(A Le Beau.)

Il y est, je vous l'avais promis; mais puisque vous êtes dans le secret du peintre, dites-moi un peu à quelle fin les Romains se sont avisés d'enlever cette vieille de quatre-vingts ans, qu'on voit sur le devant et dont le geste m'inquiète beaucoup?

LE BEAU.

Comment, vous ne concevez pas?

FRIVOLE.

Je ne conçois pas du tout à quel audacieux Romain peut appartenir le marmot de huit jours qu'elle a placé sous les pieds des chevaux par tendresse maternelle.

LE BEAU.

Moi, qui n'avais point d'épigrammes à faire, j'ai tout de suite deviné que cette vieille était la grand'mère de l'enfant, et qu'elle était là pour sa fille.

FRIVOLE.

Diantre, s'il est ainsi, voilà une de mes meilleures plaisanteries perdue. C'est fâcheux ça.

MOROSE.

Je ne vous parle pas du costume des héros; vous les trouvez sans doute de la plus scrupuleuse décence.

LE BEAU.

Que voulez-vous, j'ai l'indécence de ne pas baisser les yeux en passant devant l'Apollon du Belveder.

Air : Du Passage du tems, par Solier.

Aux yeux la nature sévère
Peut se produire avec candeur,
Tandis qu'à l'aspect du mystère
On voit s'alarmer la pudeur.
Oui, la véritable décence
Préfère, en sa naïveté,
La nudité de l'innocence,
Au voile de la volupté.

FRIVOLE.

Cette fois je suis un peu de son avis, j'aime les tableaux qui se rapprochent de la nature; et puis n'est-ce pas la modé du jour?

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Le peintre en fesant ses portraits,
Jadis en vain cherchait des formes,
Pouvait-il les trouver jamais
Sous des ajustemens énormes;
Grâce à nos modernes atours,
Rien ne gêne plus la peinture;
Et les artistes de nos jours
Peignent vraiment d'après nature.

MOROSE.

Et morbleu, que voulez-vous peindre dans un siècle de frivolités?

LE BEAU.

Ce que je peindrais, Monsieur, des prodiges.

Air : *Belle Raimonde, mis en marche.*

Je peindrais de nouveaux Alcides
Aux champs d'Arcole et de Lodi,
Dans l'air, des mortels intrépides,
Se frayant un chemin hardi.
Enfin, sans égard pour Homère,
Je peindrais en habit français

Le dieu terrible de la guerre
Partant pour conquérir la paix.
(A Morose.)

Avez-vous encore quelques objections à faire ?

MOROSE.

Des milliers, Messieurs, et je les ai consignées dans une brochure qui va paraître, où je prouve que ce tableau outrage à-la-fois le goût, les mœurs et les arts.

LE BEAU.

Et les arts?

MOROSE.

Et les arts, en fesant payer la vue d'un tableau, comme on paie sur les quais pour voir une bête curieuse.

LE BEAU.

Comme on paie au théâtre pour entendre les vers de Voltaire, de Racine, de Corneille.

FRIVOLE.

Et de moins bons... là franchement.

Air : *De la parole.*

Faudra-t-il pour charmer vos yeux,
Gratis vous offrir des merveilles;
Quand vous payez en d'autres lieux
Pour faire écorcher vos oreilles? (*Bis.*)

LE BEAU.

Croyez-moi, ne comptons pour rien
Toutes ces critiques chagrines,
Aux beaux arts prêtons un soutien,

FRIVOLE.

Les étrangers par ce moyen. (*Bis.*)
N'enlèveront pas nos Sabines. (*Bis.*)

MOROSE, s'en allant.

Il n'en seront pas tentés.

SCÈNE X.

LE BEAU, FRIVOLE.

LE BEAU.

Voila un homme que l'on fera bien de ne pas laisser seul là-dedans, quand il reviendra.

FRIVOLE.

Comment?

LE BEAU.

Dans un de ses accès, il serait homme à déchirer le tableau.

FRIVOLE.

Il ne commence pas mal... Quoi qu'il en soit, j'aime encore mieux vos éloges que ses critiques : il est satirique et ennuyeux, c'est

trop ; quand on est méchant, je veux que l'on fasse rire.

LE BEAU.

Votre légèreté n'a qu'un tort à mes yeux, c'est d'annoncer un homme insensible aux beaux arts.

FRIVOLE.

Moi ! j'ai la manie des portraits ; je n'ai pas eu une maîtresse, que je ne me sois fait peindre avec elle ; je sais que, pour fixer la jeunesse et les femmes, il n'y a que la peinture.

Air : *Du Vaudeville de Monet.*

Par sa magique imposture,
Les amans toujours constans,
En dépit de la nature,
Retrouvent à soixante ans
Les instans
Du printems.
Sur ses peintures fidèles,
Le peintre attache les ailes
Et des amours et du tems.

LE BEAU.

Vous ne citez là qu'un des avantages de cet art sublime.

Souvent un jeune courage
S'enflamma par des tableaux :

Si l'art a fixé l'image,
Des conquérans, des héros;
Le hasard
D'un regard,
A l'univers peut les rendre :
Sans le portrait d'Alexandre,
Rome n'eût pas eu César.

Et toi de qui le génie
Créa ce tableau divin,
A tes pieds laisse l'envie
Distiller son noir venin.
Sans rivaux,
Sans égaux,
Fournis ta carrière immense;
Et pour l'honneur de la France,
Ne quitte plus tes pinceaux.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FADET, LAURE, MADAME DUBREUIL.

FADET.

Par ici, par ici, Mesdames, j'ai mes billets.

FRIVOLE, lorgnant Laure.

Jolie tournure.

Mme DUBREUIL.

Baissez les yeux, ma fille, baissez les yeux.

FRIVOLE, sortant, et riant au nez de Fadet.

Précieux, précieux.

FADET.

Est-ce qu'il me connaît? ce Monsieur, il m'a souri...

Mme DUBREUIL.

Pourrai-je vous demander, Madame, s'il y a encore beaucoup de monde là-dedans?

Mme FIRMIN.

Non, Madame, il n'y a plus que quelques artistes qui ne doivent pas tarder de sortir.

Mme DUBREUIL, avec une grande révérence.

Bien obligée, Madame.

Mme FIRMIN.

A votre service, Madame.

FADET.

Allons, allons.

SCÈNE XII.

FADET, LAURE, Mme DUBREUIL, FIRMIN, DERCOUR, sortant déguisés, l'un en peintre anglais, l'autre en peintre italien.

DERCOUR, avec chaleur, baragouinant.

Superbe, inimitable, soit; mais je n'en soutiens pas moins, qu'une mère ne doit pas mener là sa fille,

Mme DUBREUIL, retenant sa fille.

Un instant, ma fille, un instant.

FIRMIN, à part, baragouinant l'italien.

C'est cela. (*Haut.*) Vous êtes trop rigoureux.

DERCOUR.

Trop rigoureux en fait de mœurs, Sir?

FADET, entrant.

Entrons, nous?

DERCOUR.

Peut-on jamais trop l'être? Je vous dis que ce tableau peut faire un tort irréparable à l'innocence, à la vertu.

FADET, revenant sur ses pas.

Où diable sont-elles donc?

Mme DUBREUIL.

Pardon, Messieurs, vous dites que ce tableau...

DERCOUR.

Est infiniment trop libre. Madame est peut-être mère de famille?

Mme DUBREUIL.

Oui, Monsieur.

DERCOUR, à Firmin.

Je ne veux pas d'autres juges dans cette circonstance.

FIRMIN.

Hé ben, béné; ma enfin la pitoure, il po avoir ses licences comme la poésie... Mousiou serait-il poëte par hasard?

FADET.

Non, Monsieur, je suis champenois.

FIRMIN.

C'est différent, et Mademoiselle aurait-elle quelque connaissance en pitoure?

LAURE, l'examinant beaucoup.

Monsieur.... (*A part.*) Il me semble avoir vu quelque part...

FIRMIN, vivement.

C'est cela, vous vous y connaissez, le dio du goût...

LAURE, reconnaissant Dercour.

C'est lui.

FIRMIN.

C'est lui-même, vous dis-je qui perce à travers ce rayon modeste, dont votre front se colore. (*Saluant.*) Enchanté, Mesdames, que le hasard procure à deux savans étrangers l'honneur...

(Madame Dubreuil fait une grande révérence.)

DERCOUR, bas à Laure.

J'ai mille choses à vous dire.

Mme DUBREUIL.

Veuillez bien, Messieurs, me faire part de l'objet de votre discussion; si j'en juge par le peu de mots que j'ai déjà recueillis, les personnages de ce tableau sont donc tout-à-fait...

DERCOUR.

Absolument, Madame.

FIRMIN.

Et! qu'importe un voile de plou ou de moins, avec vos misérables considerations de décence, vi arrêterez sans cesse les élans du génie.

DERCOUR.

Mauvaise excuse.

FIRMIN.

Le peintre avait à représenter le fils de Mars, un modèle de beauté; où le trouverais-je ce modèle, si vous me l'emmaillottez de dix aunes de drap.

Mme DUBREUIL.

Doucement, Monsieur, doucement; la draperie est selon moi la partie la plus précieuse de la peinture.

FIRMIN.

Dans l'antique?

Mme DUBREUIL.

Hé! pourquoi, non.

AIR : *Nouveau de Solier.*

Comme un autre j'aime l'antique.
Souvent j'y puise mes sujets.
Mais mon pinceau toujours pudique,
Prête un voile à certains objets.
Psyché dans ma chaste peinture
D'un grand fichu couvre son sein,
Et Vénus cache sa ceinture
Sous un large vertugadin.

DERCOUR.

Very well, Madame, very well, voilà le génie de mon pays, vous auriez fait fortune à Londres.

Mme DUBREUIL, à Dercour.

Ah! Monsieur, que je m'applaudis de penser comme vous! que je vous ai d'obligation! sans vous j'allais commettre ici une grande imprudence; j'allais...

DERCOUR.

Mener là Mademoiselle? je me sais bon gré de vous en empêcher.

FIRMIN.

E vero que per pioa da regoularita,

Madame peut entrer seule, et nous...

Mme DUBREUIL.

Non, Monsieur, nous allons nous retirer.

FIRMIN.

(*A part.*) Diantre nous sommes pris. (*Haut.*) Demain le censeur difficile regrettera le chef-d'œuvre qu'il dédaigne aujourd'hui.

Mme DUBREUIL.

Comment, demain?

FIRMIN.

Fatigué de justes critiques, l'auteur a vendu son tableau.

Mme DUBREUIL.

A qui donc?

FIRMIN.

Au grand Turc, c'est moi qui ai fait le

marché; jugez ce qu'il dira s'il sait qu'une connaisseuse comme vous a négligé....

Mme DUBREUIL.

Vous avez raison, ah! il ne me le pardonnerait jamais; faites-moi le plaisir, M. Fadet, de rester ici avec ma fille, tandis que je donnerai un coup-d'œil.

FADET.

Oui, et les billets que j'ai payés?

LAURE, vivement.

Ma mère, je ne peux pas rester ainsi avec M. Fadet.

FADET.

C'est vrai ça, vous nous compromettez.

Mme DUBREUIL.

Quelle niaiserie! demeurez, vous dis-je.

FIRMIN.

Si Madame veut le permettre, si mon âge...

DERCOUR.

Si mon caractère lui inspire quelque confiance, nous pouvons, jusqu'à son retour, dédommager ici Mademoiselle, en lui expliquant l'historique du Tableau.

LAURE.

Vous êtes trop bons, Messieurs, je dois suivre ma mère.

Mme DUBREUIL.

Non, ma fille, vous ne me suivrez pas, puisque M. Fadet reste, et que ces Messieurs veulent avoir aussi la bonté...

LAURE.

Mais, ma mère...

Mme DUBREUIL.

Mais, Mademoiselle... devriez-vous, après ce qu'on a dit, témoigner cet empressement? quelle inconséquence!

LAURE.

AIR : *Du chapitre second.*

Je croyais pouvoir en tous lieux,
Suivre vos pas avec décence;
C'est à m'éloigner de vos yeux,
Que j'aurais cru voir l'imprudence;
Mais vous me l'ordonnez, je dois
Rester ici pour vous complaire.
(A part.)
Pourrais-je combattre, à-la-fois
Mon cœur, mon amant et ma mère? (*Bis.*)

Mme DUBREUIL.

Mille pardons, Messieurs, de la peine que vous voulez bien prendre.

FIRMIN, à part.

Bon.

Mme DUBREUIL, à Fadet qui la suit.

Mais, mon Dieu, restez donc aussi, rien ne vous empêchera lorsque je serai rentrée, d'aller voir à votre tour.

FADET.

Tiens, c'est vrai.

FIRMIN, voyant revenir Fadet.

Que la peste l'étouffe !

SCÈNE XIII.

FADET, FIRMIN, LAURE, DERCOUR.

DERCOUR, bas à Laure.

Ah ! Laure, vous ne m'aimez donc plus ?

LAURE.

Ingrat ! qu'osez-vous dire ?

FADET.

Ah ça ! vous nous allez donc donner l'itinéraire du tableau.

FIRMIN, le menant d'un autre côté.

L'itinéraire, c'est le mot ; il convient d'abord de vous dire...

DERCOUR.

S'il est vrai que vous m'aimez, il nous reste encore une ressource.

LAURE.

Une ressource ?

FADET.

Hé bien, écoutez donc aussi, Mam'selle !

LAURE.

Oh ! j'écoute, et j'entends.

DERCOUR, à Firmin.

Occupe-le donc.

FIRMIN.

Monsieur nous a dit tantôt, je crois, qu'il s'entendait un peu en peinture ?

DERCOUR, à Laure.

Votre oncle nous aime.

FADET.

Oh ! comme ça, je fais assez joliment les yeux.

DERCOUR, à Laure.

Sa maison nous est ouverte.

FADET.

Mais surtout je suis fort sur les oreilles.

LAURE à Dercour.

Y pensez-vous ?

FADET, à Laure.

Comment ! si j'y pense ? mais pour Dieu, vous nous interrrompez toujours ; tenez, contez-moi ça, vous.

DERCOUR.

Monsieur vous expliquera les choses beaucoup plus facilement que moi, comme il parle mieux votre langue.

FADET.

Oh ! vous vous faites très-bien entendre.

DERCOUR.

Pas comme je le voudrais. (*A Firmin.*) Hâtez-vous donc de satisfaire Monsieur.

FIRMIN.

Un peu de patience, il est indispensable que je sache si vous connaissez l'histoire romaine.

FADET.

Quel conte ! depuis Pharamond jusqu'à....

FIRMIN.

Prenez donc garde, vous parlez de l'histoire de France.

FADET.

Bah ! histoire de France, histoire de Rome ! est-ce que ce n'est pas la même chose ?

FIRMIN.

Pas tout-à-fait, quoique pourtant depuis quelque tems....

FADET.

Ah! mon Dieu!

DERCOUR, bas.

Souffrez, ma chère Laure, que je vous conduise chez votre oncle.

LAURE.

Un enlèvement!

FADET.

Comment! un enlèvement?

FIRMIN.

C'est cela même, le fait remonte à l'enlèvement des Sabines; vous vous rappelez sans doute cet évènement mémorable.

FADET.

Non, non, je ne me rappelle pas du tout ça, moi.

FIRMIN.

Comment, Monsieur, un amateur comme vous n'a jamais vu le superbe tableau du Poussin, qui fait pendant à celui-ci!

FADET.

Non jamais.

DERCOUR.

Il est essentiel que l'explication commence par-là.

LAURE.

Je crois, au contraire, qu'il conviendrait d'abandonner cette idée.

FIRMIN.

Per dio, non, Mademoiselle, soyez-en le juge, Monsieur, figurez-vous que dans le principe les Romains n'avaient point de femmes.

FADET.

Tiens, qui est-ce qui avait donc soin de leurs enfans?

FIRMIN.

C'étaient leurs pères; ma comme une ville sans femmes, il ne po aller loin, ils résolurent d'enlever leurs voisines.

DERCOUR.

Romulus leur chef était amoureux d'Hersilie, il lui proposa de le suivre.

LAURE.

Je suis bien sûre qu'Hersilie fut outrée de l'idée d'abandonner sa mère.

FIRMIN.

Bene', ma Romulus était aimé; le danger, il était pressant;... pressez donc.

[illegible]COUR.

Pas t[illegible], ils étaient à jamais perdus quelqu[illegible]. Je me mets à la place de [illegible] me semble l'entendre dire à [illegible]rec l'accent du désespoir : quoi! [illegible]endez m'aimer, et vous sacrifiez [illegible]aines considérations le bonheur qui [illegible] vous !

LAURE.

Je l'entends bien aussi, mais que vous dirai-je ?

Air : *Nouveau de Solier.*

Si j'eusse été cette Hersilie,
J'aurais dit à ce Romu'us,
Contre l'amour je te supplie,
N'interprète pas mon refus.
Du devoir la chaîne sévère
Pour l'amour même est un garant ;
La fille qui trompe sa mère,
Peut aussi tromper son amant.

FIRMIN.

Sans doute, et c'est ce que disent toutes les Hersilies du monde.

FADET.

Voilà pourtant votre Romulus bien embarrassé ; qu'est-ce qu'il fit alors ?

FIRMIN, bas à Dercour.

Ce qu'il fit, il ne perd pas la tête. (Attention,) il annonce une fête superbe, à laquelle il invite toute la nation sabine; figurez-vous que c'est ici le lieu de la scène, le jour paraît à peine, de ce côté le Tibre, en face le Mont-Aventin, voilà les trompettes qui passent; tur lu tu tu, ta ta ta; (de l'audace.)

DERCOUR.

Je vous répète que votre oncle avoue mes démarches.

LAURE.

Qu'exigez-vous de moi.

FIRMIN.

Drelin, din din; tur lu tu tu; supposez que, Monsieur et moi nous sommes deux Romains, vous et Mademoiselle vous êtes deux Sabins qui êtes venus vous réjouir avec les autres, vous vous aimez de l'amour le plus tendre.

FADET.

Pardine, ça se rencontre bien, n'est-ce pas Mademoiselle ?

FIRMIN.

Vous devez vous marier dans...

FADET.

Dans vingt-quatre heures, car c'est demain que j'épouse...

DERCOUR.

Vous l'entendez.

LAURE.

Ah ! Dercour.

FIRMIN.

Pan !

FADET.

Qu'est-ce que ça ?

FIRMIN.

C'est le canon qui annonce l'arrivée de Romulus.

FADET.

Il y avait déjà des canons à Rome ?

FIRMIN.

C'est le pays ; le voilá qui se place dans un trône, là dans le fond, tous les Romains ont l'œil sur lui, on danse, on se mêle, les chants, les fanfares.

FADET.

Ah ! que c'est beau !

FIRMIN.

Tout-à-coup Romulus prend sa robe, la secoue, chaque Romain s'empare d'une Sabine, (emparez-vous) la saisit (saisissez), et l'enlève (décampez.)

LAURE, à Dercourt, qui la saisit.

Oh ! ciel ! hé quoi !

FIRMIN.

Bien, Mademoiselle, bien, voilà ce qu'on entendit de toutes parts; vous tendez les bras, l'œil furieux, à merveille. (Partez donc.)

LAURE.

Non, jamais.

FIRMIN, à Laure qu'on entraîne.

(*Tendrement.*) Bravo, bravo, écriez-vous. (*A Fadet.*) C'en est fait.

FADET.

C'en est fait.

FIRMIN.

A miracolo, maintenant vous voulez courir après eux, moi qui suis l'ami du Romain qui enlève, je vi arrête d'un bras vigoureux, et lorsque je crois nos gens assez loin pour n'être plus atteints, je vous pousse rudement, et je vous souhaite le bonjour.

(Il fuit.)

SCÈNE XIV.

FADET.

Ah! que c'est beau, que c'est beau! voilà un fier tableau, les Sabins devaient faire une drôle de figure; ah çà, voyons la suite à pré-

sent. — Vous dites que... où diable sont-ils donc ?... Mon Dieu, je ne vois personne, messieurs les savans ! mademoiselle Laure!

SCÈNE XV.

FADET, Mme FIRMIN.

Mme FIRMIN riant aux éclats.

Ah, ah, ah, ah, ah!

FADET.

Qu'a-t-elle à rire celle-là ? Messieurs les savans ?

Mme FIRMIN.

De grâce, Monsieur, laissez-moi rire à mon aise; ah, ah, ah.

FADET.

Je n'ai que faire de vos ris; Mademoiselle Laure!

Mme FIRMIN.

Est-ce que vous étiez ici quand ? ah, ah, ah!

FADET.

Hé bien, quoi ?

Mme FIRMIN.

Ah, ah, ah, quand ils ont joué ce tour.

FADET.

A qui ?

Mme FIRMIN.

A ce nigaud de province, dont ils enlèvent la maîtresse.

FADET.

On l'enlève ? au secours ! au secours !

Mme FIRMIN, riant toujours.

Taisez-vous donc, on la conduit chez son oncle, tout est en règle.

FADET.

Au voleur ! madame Dubreuil, au voleur !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, Mme DUBREUIL.

Mme DUBREUIL.

Que veulent dire ces cris ?

FADET.

Qu'on enlève votre fille.

Mme DUBREUIL.

O ciel !

FADET.

Non pas au ciel, par cette porte.

Mme DUBREUIL.

Est-il possible?

FADET.

Quand je vous dis qu'ils l'enlèvent.

Mme DUBREUIL.

Qui ?

FADET.

Les Romains.

Mme DUBREUIL.

Les Romains ? êtes-vous fou ?

FADET.

Mais, mon Dieu, je vous dis qu'elle fesait la Sabine; Romulus a secoué sa robe, et sauve qui peut.

Mme DUBREUIL.

Conçoit-on rien à ce galimatias? mais où étiez-vous ?

FADET.

Pardieu j'étais ici, puisque je fesais le Sabin, moi.

Mme DUBREUIL.

Vous fesiez le sot.

FADET.

Vous allez voir à présent que ce sera ma faute ; mais, mon Dieu, écoutez-moi donc.

FADET.

AIR : *Marche du roi de Prusse.*

Du tableau du Poussin,
Ils vantent le dessin;
Mais c'était à dessein
Que le larcin
Déjà médité dans le sein
Du couple vraiment assassin,
Fût plus facile et plus certain.
Or voilà qu'au pays Latin
Tout en face du mont Aventin,
Nous campons dès le matin;
Nous sommes deux Romains,
Disent ces deux coquins.
Vous, monsieur le robin,
Soyez Sabin,
Votre Sabine en train,
Sans crainte ni chagrin,
Danse avec son voisin,
Dans ce coin.
C'était l'autre homme à baragouin.
Turlututu, drelin din din.
Romulus paraît, et soudain
A son signal le fier Romain
Saisit le tendron Sabin.
Je voyais faire le Romain;
Mais par malheur j'étais Sabin;
Faut-il donc s'en prendre au Sabin,
Si, pour mieux servir le Romain,

Le Poussin,
Dans son maudit dessin,
A fait si sot son Sabin.

Mme FIRMIN éclatant de rire.

Ah, ah, ah, ah!

Mme DUBREUIL.

Vous riez, madame?

Mme FIRMIN, riant toujours.

Je vous demande pardon, Madame, c'est que l'explication de Monsieur...

Mme DUBREUIL.

Mais, malheureux, parlez donc; ne puis-je savoir quel est le ravisseur?

FADET.

Je me tue de vous dire que ce sont les deux savans avec qui vous nous avez laissés.

Mme DUBREUIL.

Quoi?

Mme FIRMIN.

De ces deux savans, l'un est monsieur Dercour et l'autre son valet.

Mme DUBREUIL.

Dercour? tout est expliqué; courons chez mon frère; suivez-moi, M. Dercour ne l'obtiendra jamais.

FADET.

Croyez-vous ?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LORMON, DERCOUR, FIRMIN.

LORMON.

Rassurez-vous, ma sœur, et bannissez toute inquiétude ; Laure est chez moi ; Dercour est coupable, sans doute ; mais il est aimé de votre fille; mais sa famille, sa fortune, sa conduite, me sont bien connues, et je le crois digne du pardon qu'il vient implorer.

FIRMIN.

Sans oublier le mien.

FADET.

C'est lui, Madame, c'est lui.

Mme DUBREUIL.

Qui ?

FADET.

Le Romain qui pousse si fort.

DERCOUR.

Madame, daignez m'écouter.

Mme DUBREUIL.

Non, Monsieur, non, je ne vous pardonnerai jamais une pareille indignité. Où est ma fille ? je veux qu'on me rende ma fille.

LORMON.

Ma sœur...

Mme DUBREUIL.

Mon frère, tous vos discours sont inutiles, je prétends qu'on me rende ma fille.

LORMON.

Vous oubliez, ma sœur, que le testament de votre époux me donne aussi quelques droits sur ma nièce.

Mme DUBREUIL.

Je l'aurai de force, vous dis-je.

LORMON.

Ah ! doucement.

Mme DUBREUIL.

Comment, vous vous flattez peut-être de la garder malgré moi ? Un commissaire.

FADET.

Un commissaire, c'est cela, nous allons voir.

(Fadet sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FADET.

LORMON.

Hé, ma sœur, pouvez-vous prendre si mal les choses ? A Dieu ne plaise que je prétende garder votre fille malgré vous; mais enfin elle aime Dercour, je vous garantis qu'on a exagéré auprès de vous quelques erreurs légères, où la fougue de son âge a pu l'emporter.

FIRMIN.

J'en suis caution.

DERCOUR.

Ajoutez, Monsieur, qu'accablé des rigueurs de Madame, je n'ai pas cessé d'être pénétré pour elle de tout le respect...

Mme DUBREUIL.

Mais vous avez enlevé ma fille et dans quel moment ! si vous saviez dans quelle extase m'avait jetée la vue de cet admirable tableau ; ah ! quel mal vous m'avez fait ! je ne le vous pardonnerai jamais.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, FADET, UN COMMISSAIRE, QUATRE FUSILIERS, UN SERGENT.

FADET.

Voici, voici le commissaire ; commencez, Monsieur, par arrêter ce fripon-là.

(Montrant Firmin.)

FIRMIN.

Qu'appelez-vous un fripon ? je suis chez moi.

FADET.

Ça ne prouve rien, arrêtez toujours.

FIRMIN.

A moi, mes amis, à moi.

LE COMMISSAIRE.

Comment, de la rébellion ?

FADET.

Voyez-vous, Madame, comme tout ça était préparé.

Mme DUBREUIL.

Monsieur, faites-moi rendre ma fille.

FADET.

Mon amante ! Monsieur, mon amante !

DERCOUR.

Elle est à moi, par les droits de l'amour.

FADET.

J'ai la parole de la mère, et je ferai valoir mes droits.

DERCOUR.

Vous ?

FADET.

Oui, moi, vous prenez les Champenois pour des Sabins; mais je vous dis que vous me rendrez Laure, ou vous aurez affaire à moi.

DERCOUR.

A vous ?

(Ici ils se mettent en attitude.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LAURE.

Cette scène devant offrir, autant que possible, la parodie du tableau; les acteurs de province, qui n'ont pu voir ce chef-d'œuvre, auront soin de se dessiner d'après

l'indication suivante : Fadet, tenant la droite de la scène, appuie majestueusement sa main droite sur son parapluie, recouvert d'un sac; son chapeau, qu'il tient de la main gauche, le couvre comme une espèce de bouclier; il est effacé devant le public. Dercour, à gauche, s'efface en sens contraire, on ne le voit que de profil; il tient un bambou comme un dard qu'il est prêt de lancer de la main droite; il a l'air dédaigneux. Laure, le genou gauche ployé, la jambe droite en avant, étend ses deux bras vers les deux rivaux. Un des enfans de Firmin presse la cuisse gauche de Fadet. Ces quatre personnages sont sur le premier plan du tableau. Sur le second, à droite de la scène, Lormon, sur la pointe des pieds, lève ses deux mains en signe de pacification, comme pour calmer les soldats vers lesquels il est tourné; c'est aussi à eux que madame Firmin, plus en arrière, présente un enfant qu'elle élève le plus haut possible, en se haussant elle-même, d'un pied seulement, sur un tabouret qu'elle trouve là; l'autre jambe est suspendue. Les amis de Firmin sont à gauche, opposés sur le dernier plan aux fusiliers. Le vieux caporal est rangé du même côté que Firmin qu'il était allé contenir. Madame Dubreuil est tout-à-fait sur le devant, hors du tableau qui a dû s'exécuter presque d'un tems, et qui cesse au morceau d'ensemble.

LAURE, accourant.

Arrêtez! qu'allez-vous faire?

FIRMIN, à un fusilier.

Avance, si tu l'oses.

LORMON, imposant silence.

Mes amis, mes amis!

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, Mme FIRMIN, tenant son enfant.

Mme FIRMIN.

Messieurs les soldats, voilà son enfant.

LE SERGENT.

Des femmes! des enfans! nous pouvons rengaîner.

Mme DUBREUIL.

Ah! mon Dieu, quelle image! ne bougez pas, ne bougez pas, c'est la copie vivante du tableau de David.

FIRMIN.

C'est elle-même, comme Madame a trouvé cela. Voilà Romulus, voilà Tatius, excepté pourtant que celui-ci ne vaut pas l'autre.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Parodie de l'Amant Jaloux; *Prenez pitié de ma douleur.*

L'amour m'offre en vain le bonheur.
S'il n'a pas l'aveu de ma mère,

Pardonnez un instant d'erreur.

Cédez, cédez à { ma / sa } prière.

Ah! consentez à { mon / son } bonheur, à { mon / son } bonheur.

Mme DUBREUIL.

Non, jamais, pour l'honneur de mes principes et des mœurs.

FIRMIN.

Eh! Madame, c'est pour l'honneur même des mœurs et de vos principes, que vous pardonnerez après un pareil éclat....

LORMON.

Il a raison, ma sœur. Après l'éclat que vous avez provoqué vous-même, en appelant ici des étrangers, vous êtes trop délicate pour ne pas sentir combien la réputation de votre fille serait compromise, si Dercour n'était pas son époux.

Mme DUBREUIL.

Je ne trouve rien à répondre à cela.

FADET.

Vous donnez là dedans, vous n'avez pas assez d'esprit....

Mme DUBREUIL.

Vraiment! il vous sied bien de parler:

n'est-ce pas votre faute, si je suis ainsi compromise ? n'avais-je pas mis Laure sous votre garde ?

FADET.

Bon ! bon ! ce n'est pas à moi qu'on en donne à garder; dites que vous êtes bien aise de tout ceci. Mais c'est égal.

Air : *Du pas redoublé.*

Si vous croyez m'embarrasser,
Vous vous trompez, Madame,
Fadet, ailleurs peut se placer
Et trouver une femme.
En tous lieux il faut des maris,
Je n'aurai qu'à paraître,
Soit à Châlons, soit à Paris,
Je suis bien sûr de l'être.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FADET.

LORMON.

A présent que M. Fadet est sorti, ma sœur, convenons qu'il y a plus de votre faute que de la sienne : vous avez craint que votre fille ne vît

un tableau trop libre, et vous l'avez laissée avec deux inconnus.

Mme DUBREUIL.

J'avoue mon imprudence; mais leur bonheur m'excusera.

VAUDEVILLE.

DERCOUR.

Époux de celle que j'adore,
Ami fidèle, amant heureux,
Bientôt près de ma chère Laure
Je ne formerai plus de vœux;
En m'honorant du nom de père
Pour couronner un sort si beau,
La nature mettra, j'espère
La dernière main au tableau.

FIRMIN.

Aujourd'hui votre mariage,
Se fait à l'aide du tableau;
Bientôt le plus heureux ménage
Offrira le plus doux tableau.
Je veux avec ma ménagère
Faire pendant à ce tableau.
Mais pour Dieu, ne va pas, ma chère,
M'inscrire sur le grand tableau.

MADAME FIRMIN.

Partout on accueille, on invite
Cet enfant gâté de Plutus,

Parvenu sans goût, sans mérite,
Et sans talens, et sans vertus.
Mais il fait brillante figure,
Mais tout ce qui l'entoure est beau ;
Et dans le monde la bordure
Fait toujours passer le tableau.

LORMON.

Pourquoi ce contraste bizarre?
Demande un sot à l'homme instruit,
Auprès du sage, qui répare,
Pourquoi ce méchant qui détruit?
Des maux dont gémit la nature
Le bien tire un éclat nouveau;
Dans le monde comme en peinture,
Il faut des ombres au tableau.

LAURE.

Quand un pauvre auteur à la gêne,
Entend crier : bas le rideau,
Quand les acteurs quittent la scène,
Ah! mon Dieu, le triste tableau!
Mais quand la pièce est accueillie,
Quand on rit en criant bravo;
Auteurs, acteurs, chacun s'écrie :
Ah! mon Dieu, le joli tableau!

FIN DU TABLEAU DES SABINES.

CRI-CRI,

OU

LE MITRON

DE LA RUE DE L'OURSINE,

FOLIE GRIVOISE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. ARMAND-GOUFFÉ ET GEORGES DUVAL.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Montansier-Variétés, le 15 novembre, 1800.

PERSONNAGES.

MADAME LATAILLE, boulangère.
CRI-CRI, garçon boulanger chez madame Lataille, et amoureux d'elle.
DUBUIS, garçon brasseur, amoureux de madame Lataille.
GOBELIN, garçon teinturier, amoureux de madame Lataille.
NANON, prétendue de Dubuis.
MADELEINE, prétendue de Gobelin.
UN GARÇON BOULANGER.
QUATRE GARÇONS BOULANGERS.

La scène est à Paris, rue de l'Oursine.

CRI-CRI,

OU

LE MITRON

DE LA RUE DE L'OURSINE,

FOLIE GRIVOISE.

Le théâtre représente la rue de l'Oursine; à droite du spectateur, la boutique de madame Lataille; à gauche, un cabaret, ayant pour enseigne : Au Bon Puits.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, on aperçoit dans l'intérieur de la boutique les garçons boulangers occupés à pétrir.)

CHŒUR DE GARÇONS BOULANGERS.

Air : *Du Bastringue.*

Eveillés dès le point du jour,
A l'ouvrage,
Avec courage,
Nous bravons les feux de l'amour
Comme nous bravons ceux du four.

UN GARÇON.

La boulangère, jeune et sage,
Qui nous tient dans son atelier,
A pourtant, sans vouloir briller,
Tout ce qu'il faut pour nous griller.

CRI-CRI, dans la coulisse.

Air : *Des Petits Pains.*

Et v'là les p'tits, et v'là les gros,
V'là les bons petits pains tout chauds.

CHŒUR, pendant que Cri-Cri entre.

Éveillés dès le point du jour, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CRI-CRI.

CRI-CRI, continuant l'air des Petits Pains.

Ils sont au beurre, ils sont aux œufs;
V'la d'bons p'tits pains, qu'est-ce qu'en veut?

LE GARÇON.

Cri-Cri, avance donc nous aider.

CRI-CRI, posant son panier sur un banc près de la porte.

Vous v'là à travailler? Attendez que je vous chante une chanson pour vous mettre le cœur au ventre.

LE GARÇON, sortant de la boutique.

Ça y est.

CRI-CRI.

Air : *Un tonnelier, vieux et jaloux.*

I.

A l'art qui nous donne du pain,
Qu'avec orgueil chacun se livre :
D'abord, il est un fait certain,
C'est que sans pain on ne peut vivre,
Et, pour nous en faire manger,
Il n'est rien comme un boulanger.

TOUS EN CHŒUR.

Pétrissons, pétrissons, allons bon train;
Chassons l'ennui, chassons la faim. } (*Bis.*)

II.

CRI-CRI.

On pourrait vivre sans auteur,
On pourrait vivre sans musique,
On vivrait bien sans orateur,
Et sans parler de politique;
Mais on s'efforcerait en vain,
De vivre sans manger du pain.

CHŒUR.

Pétrissons, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, Mme LATAILLE.

Mme LATAILLE.

Bien, mes enfans, bien! (*A Cri-cri d'un air significatif.*) Bonjour, mon petit.

CRI-CRI, à part.

Est-ce que je serais assez heureux pour avoir le bonheur que not' maîtresse...

Mme LATAILLE.

Ah ça! garçons, après le travail, un peu de repos donne du courage pour travailler encore après, n'est-ce pas?

LE GARÇON.

Oui, not' maîtresse.

Mme LATAILLE.

Un verre de vin augmente les forces. Le cabaret n'est pas loin, allez-y faire une partie de siam, et videz la fine bouteille.

LE GARÇON.

Not' maîtresse, c'est que...

Mme LATAILLE.

Puisque je vous le permets...

LE GARÇON.

Je voudrions bien aussi pouvoir nous le permettre, mais...

Mme LATAILLE.

Je te vois venir...

LE GARÇON.

Les bourgeois de la rue de l'Oursine oublient toujours le pour boire des garçons.

Mme LATAILLE, lui donnant quinze sous.

En attendant qu'ils s'en souviennent, v'là de quoi te faire humecter la poitrine et à tes camarades.

LE GARÇON.

Je vous remercie pour mes camarades et pour moi.

Mme LATAILLE, à Cri-cri.

Rentre ton panier et va boire avec eux.

CRI-CRI.

Ce n'est pas la peine; j'ai ce qu'il me faut. Le voisin Suret, le vinaigrier, à la brouette, ici près, m'a fait rafraîchir tout-à-l'heure, à même la fontaine Potte-Fer.

Mme LATAILLE.

En ce cas, reste; aussi bien j'ai à te parler. (*Aux garçons.*) Vous autres, partez; je n'aurai pas besoin de vous d'ici à une heure.

CHŒUR.

Air : *De contredanse.*

Avant de nouveaux
Travaux,
Il faut vider en repos
Les pots.
On travaille doublement
Après ce délassement
Charmant.

MADAME LATAILLE.

Mes amis, revenez bientôt ;
Et buvez assez, mais pas trop.
L'homme sage
Aime l'usage,
Mais redoute encore plus
L'abus.

CHŒUR, en sortant.

Avant de nouveaux, etc.

SCÈNE IV.

CRI-CRI, Mme LATAILLE.

Mme LATAILLE, regardant dans le panier.

COMMENT ! tu m'en rapportes tant que ça ?

CRI-CRI.

Sûrement. A fallu que j'arpente les rues les plus conséquentes du quartier pour en débiter la demi-douzaine.

Mme LATAILLE.

Bah! c'est que tu ne sais pas faire valoir ta marchandise.

CRI-CRI.

Dame! écoutez donc : c'est un manger de petites maîtresses que ça ; et je dis : gn'y en a peu dans la section. Heureusement que je m'en suis débarrassé de trois chez la charcutière de la rue Gracieuse pour déjeûner sa petite fille, qui étaient au lait.

Mme LATAILLE.

Je t'avais dis d'en porter aux Irlandais du Cheval-Vert.

CRI-CRI.

Ah ben! oui, il m'ont demandé si c'est que je les prenais pour des sansonnets. Vous ne savez donc pas qu'il y en a dans cette maison qui étranglent les quatre livres à chaque repas?

Mme LATAILLE.

Tâche donc d'attraper quelques pratiques comme ça.

CRI-CRI.

Oh! not' maîtresse, ça viendra. — Et puis

j'en ai glissé trois à c'te muette au beurre et aux œufs de la rue du Puits qui parle; c'est un drôle de nom, ça! le Puits qui parle!

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

Aussitôt qu'j'entendis nommer
Le Puits qui parle, je vous assure
Que, d'une aussi drôl' d'aventure,
Partout j'pris soin de m'informer.
J'n'y conçevais rien sur mon ame;
Mais je l'ai deviné depuis:
C'est qu'un mari, dans ce puits, (*Bis.*)
Aura jeté sa femme. (*Bis.*)

Mme LATAILLE.

A l'autre!

CRI-CRI.

Quoique ça, vous avez ben fait de venir demeurer rue de l'Oursine.

Mme LATAILLE.

Pourquoi?

CRI-CRI.

C'est que, si on ne vend guère de petits pains, en revanche, vous en débitez fièrement de gros! Non, je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un endroit où ce qu'il se fasse une aussi grande consommation de pain que dans a section du Finistère.

Mme LATAILLE.

Et payé rubis sur l'ongle !

CRI-CRI.

Quand nous demeurions rue Jean-Pain-Mollet ?

Mme LA TAILLE.

Les crédits me ruinaient, mon garçon.

CRI-CRI.

Dame ! dans les beaux quartiers, c'est pas étonnant ; tant y a qu'ici la boutique ne désemplit pas.

AIR : *Guillot auprès de Guillemette.*

Gn'y a pas d' quoi s'ennuyer, j'espère;
On voit toujours queuqu'un céans,
Et not' gentille boulangère
A sa boutiqu' plein' de chalans.
Ce n'est, ma foi, pas chose inouie
De voir chacun li fair' sa cour :
Quand la boulangère est jolie,
Tout l' mond' voudrait cuire à son four.

Mme LATAILLE.

Toi, voudrais-tu ?

CRI-CRI.

Moi ? comme un autre, not' bourgeoise ; et puis d'ailleurs...

Air : *Il faut quitter ce que j'adore*

Je trouverai femme, j'espère,
A l'amour je suis fort enclin;
Vous connaissez mon caractère,
Je suis bon comme le bon pain;
Et, je l'avoûrai, je préfère,
Moi qui, par malheur, suis sans bien,
Épouser une boulangère,
Pour avoir mon pain quotidien.

Mme LATAILLE.

Si je n'étais pas si vivement pressée...

CRI-CRI.

Par Dubuis le brasseur!

Mme LATAILLE.

Et le teinturier Gobelin...

CRI-CRI.

Ils ne sont votre fait ni l'un ni l'autre. Le brasseur est brutal comme un Bas-breton, et le teinturier est sournois comme un Limousin D'ailleurs, voulez-vous que je vous dise? vous êtes née dans le pétrin, n'faut pas t'en sortir.

Mme LATAILLE.

Eh bien! débarrasse-moi de ces deux originaux-là... je verrai ce que j'aurai à faire.

(*A part.*) Cri-cri est bon travailleur; je ne ferais peut-être pas si mal.

CRI-CRI.

Va comme il est dit.

Mme LATAILLE.

Je vais faire un marché de farine vis-à-vis Saint-Médard, et je vais revenir. Adieu, mon bon ami.

CRI-CRI.

Vous n'oublierez pas le son, not' maîtresse.

Mme LATAILLE.

Non, mon bon ami.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CRI-CRI, avec joie.

Mon bon ami! comme c'est sucré! mon bon ami!... Est-ce que la bourgeoise ne me serait pas insensible?

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler*

Quand je l'i présente une fleur,
Elle en par' sa ch'minée;
Assurément que c'est de peur
D'la voir trop tôt fanée.

Qu un aut'e l'i donne un bouquet,
Je vois que ça l'irrite,
Et qu'alle' en pare son corset
Pour qu'il s'y fan' pus vite.

Malgré ça, j'ai peur que Dubuis li ait donné dans l'syeux; j'lai ben vu l'aut' jour au théâtre du Panthéon, rue Jean-de-Beauvais, où ce qu'il jouait Jérôme Dubois dans *Mérobe*, et Orosmane dans la *Grenouillère* : il lui fesait des mines, et elle avait l'air de correspondre à sa sensualité. Ça m'tane, moi, de voir tant d'monde de d'ssus les bancs pour l'épouser. C'est qu'aussi...

AIR : *La boulangère a des écus.*

La boulangère a de beaux yeux;
De beaux yeux doivent plaire :
Et chacun voudrait, en ces lieux,
De notre boulangère aux beaux yeux,
Faire sa ménagère.

Aussi, je m'en vas tâcher.... Mais, justement, v'là Gobelin... C'est un sournois : il sait queut' chose sur le compte de Dubuis, il va m'le dire tout de suite.

SCÈNE VI.

CRI-CRI, GOBELIN.

GOBELIN.

Te v'là, Cri-Cri, tout seul? j'sis ben aise de te trouver.

CRI-CRI.

Ça n'est pas d'refus non plus.

GOBELIN.

J'ai laissé, pour te venir parler, trois cuves de teinture sur le feu, qui chauffent pleines rases.

CRI-CRI.

Ça fait qu'alles n'gêleront pas.

GOBELIN.

Tu n'es pas sans t'apercevoir que ta maîtresse est gentille à dévorer?

CRI-CRI.

Et ça vous donne appétit, pas vrai?

GOBELIN.

T'as mis le nez dessus.

CRI-CRI.

Faut pas l'avoir long pour ça.

GOBELIN.

Si t'es genti, tu m'aideras...

CRI-CRI.

A la faire donner dans le godeau, pas vrai?

GOBELIN.

Fi donc! fi! fi! Je l'aime en tout bien tout honneur, et si je pouvais, à force de la poursuivre, lui rendre le cœur battant pour moi, c'est en qualité d'époux que je veux répondre à sa palpitation.

CRI-CRI.

A ce que vous dites; mais je crois que l'mariage fait dessus vous le même effet que dessus les autres.

Air : *J'conviens avec toi, mignone.*

Quand on sonne c'te parole,
Adieu l's amoureux;
J'vous plante là leux idole :
C'est i pas zhonteux?
C'est comm' des oiseaux d'passage,
Sur un toit perchés :
Dès qu'on leux montre la cage,
Les v'là dénichés.

Et, d'ailleurs, i' faut à not' bourgeoise un mari qu'ait bon dos; a n'veut plus porter la hotte.

GOBELIN.

Eh ben ! je la porterai sur mes épaules.

CRI-CRI.

Qui ? not' bourgeoise ?

GOBELIN.

Eh ! non : l'hotte.

CRI-CRI.

C'est pas l'embarras ; j'incline pour vous. (*A part.*) Faut l'i couler la bosse. (*Haut.*) Mais Dubuis l'a rendue sensuelle, et, à moins de découvrir queut' chose.

GOBELIN.

En dessous, pas vrai ?

CRI-CRI.

C'est le moins dangereux.

GOBELIN.

Des batteries couvertes.

CRI-CRI.

On n'les voit pas ; c'est pus difficile à parer.

GOBELIN.

S'il allait se promener, le soir, le long de la rivière des Gobelins, par derrière, un croc-en-jambe, et pouf, v'là le coco dans le bassin.

CRI-CRI.

Oui ; mais on vous ferait de mauvaises affaires.

GOBELIN.

C'est égal, je saurai l'obliger zà faire le pavé propre, et, si je ne trouve pas, j'inventerai.

CRI-CRI.

Fermez-lui le bec, je me charge de vous.

GOBELIN.

Faïs, mon homme, et je te mettrai en couleur tout ce que tu voudras.

CRI-CRI.

Pardine, ça se trouve ben.

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Après la mort de mon père,
J'héritai d'un habit noir ;
Dans mon état, j'ai beau faire,
Il est poudré chaque soir.
Vous pouvez, en homme habile,
Lui sauver cet accident,
Et ça vous s'ra ben facile,
Vous n'avez qu'à le teindre en blanc.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mme LATAILLE.

Mme LATAILLE, à Cri-Cri.

Eh ben! pourquoi n'es-tu pas dans la boutique?

GOBELIN.

C'est pas sa faute; c'est moi qui l'ai suspendu.

Mme LATAILLE.

Depuis le tems? vous en aviez donc ben long à lui dire?

CRI-CRI.

AIR : *Un jour Guillot, etc.*

I'm'parlait d'vot' gentill' figure,
D'vot' souris agréable et fin,
De vot' charmante tournure,
D'vot' joli pied, d'vot' œil malin;
I'm'vantait vot' taille élégante; (*Bis.*)
M'vantait, enfin, tous vos appas:
Ce n'est donc pas chose étonnante
Si l'monsieur n'en finissait pas. (*Bis.*)

Mme LATAILLE.

Diantre! mais tu es galant.

CRI-CRI.

Près de vous, ce n'est pas surnaturel.

GOBELIN, à madame Lataille.

Un tête-à-tête de deux mots, avec vous toute seule, ça peut-il se demander ?

Mme LATAILLE.

Dépêchez ; faut que j'aille faire chauffer le four.

GOBELIN.

Si vous le vouliez, je vous aiderais.

Mme LATAILLE.

Je crois que...

Air : *Ah ! mon Dieu, v'là qu'est baclé.*

T'nez, moi, j'vous l'dis franchement :
Grand merci d'vos bons offices ;
Vous pouvez ben, en ce moment,
Ailleurs offrir vos services.

CRI-CRI.

I'n'faut jamais, c'est ben certain,
Qu'à la pât' chacun mett' la main.

Mme LATAILLE, à Cri-Cri.

Au surplus, rentre un moment, que j'en finisse avec Monsieur.

CRI-CRI, bas, à madame Lataille.

N'allez pas toujours avec lui le long de la rivière des Gobelins.

Mme LATAILLE.

Pourquoi donc ça ?

CRI-CRI.

C'est qu'il est sujet aux crocs-en-jambe.

(Il entre dans la boutique.)

SCÈNE VIII.

Mme LATAILLE, GOBELIN.

Mme LATAILLE.

Nous v'là seuls, qu'avez-vous à me dire ? dites, et dépêchez-vous.

GOBELIN.

La timidité m'ôte la hardiesse; et si vous ne m'encouragez pas...

Mme LATAILLE.

Je vous encourage, voyons.

GOBELIN.

Si la satisfaction d'un verre de vin blanc ne vous répugnait pas; (*Montrant le cabaret.*) je vous défilerais mon chapelet sur le comptoir.

Mme LATAILLE.

Nous sommes bien ici.

GOBELIN.

Vous savez ben ce jour qu'ous étiez à voir les mariages à Saint-Etienne ?

AIR : *Des Jumeaux de Bergame.*

J'vous offris de vous reconduire,
Et j'en avais ben grand désir;
Tout d'un coup vous vous mit's à rire.
Moi, j'crus qu'ça vous fesait plaisir.
C'n'est, ma foi, point z'une parade,
Comme j'allions bras d'ssus, bras d'ssous,
En descendant de l'Estrapade,
V'là que j'tombe.... amoureux d'vous.

Mme LATAILLE.

Quelle chute!

GOBELIN.

C'est la vérité toute propre... (*Se jetant à genoux.*) Et, si vous n'avez pas le cœur dur comme un pavé...

Mme LATAILLE, riant.

Il faudrait que vous vous voyiez en attitude comme ça; vous feriez rire une borne... Ah ça! faut-il vous parler franchement? Dubuis...

GOBELIN.

Dubuis...

(Dubuis entre, entend son nom et s'arrête un instant au fond du théâtre.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DUBUIS.

GOBELIN.

S'IL me tombe sous la patte, je l'entre dans votre cave par la lucarne, et je le mets en pièces.

DUBUIS, s'avançant.

Galope rincer les bouteilles; v'là la futaille : reste donc là, pour que je te contemple; t'es si bien ! restes-y.

GOBELIN, se levant.

Divertissez donc Monsieur ! y a foule.

DUBUIS.

Quoi que tu parlais, tout-à-l'heure, de me faire sauter dans la cave, colibri des Gobelins ?...

Mme LATAILLE.

Ne lui échauffez pas les oreilles; il le ferait

comme il le dit. (*A part.*) Tâchons de les mettre aux prises pour m'en débarrasser.

DUBUIS.

Laissez donc, la petite mère, laissez donc : d'un revers, je lui déplume les abattis, qu'il ne fera plus, de sa vie, que des zèdes en marchant.

Mme LATAILLE.

Un poltron ! mais le voisin est brave.

DUBUIS.

Comme une épée sans lame, pas vrai, poulet ?

GOBELIN.

Débarrasse la voie publique : on rougirait de répondre à un mauvais sujet comme toi.

DUBUIS.

Mauvais sujet !... (*S'approchant de lui.*) Ne me taquine pas, ou je te détache une apostrophe sur la silhouette, que tu porteras les yeux en gibelotte le reste de la décade.

Mme LATAILLE.

Allons donc, M. Dubuis, songez donc que vous êtes avec une femme...

GOBELIN.

Et que Madame n'a que faire d'entendre tes sottises.

DUBUIS.

Des sottises! attends que j'entreprenne ton panégyrique... Une addition de zéros, ça sera le compte juste. Quoique ça, madame Lataille, je suis dans la mystification du paquet que j'ai lâché; mais c'est que je suis piqué zau vif, quand je vois une femme, que je fréquente honnêtement, diviser, devant les passans, avec le premier venu.

Mme LATAILLE.

Ah ça! je suis la maîtresse...

DUBUIS.

D'ailleurs, je vous aime, et ce vilain bois d'Inde n'en peut pas dire autant.

GOBELIN.

Non? Je brûle d'un feu plus terrible que si j'avais le soleil sur le dos.

DUBUIS.

Eh ben! quand le dindon sera cuit d'un côté, tu le retourneras de l'autre. (*A madame Lataille.*) Au surplus, il n'y a qu'un mot qui serve.

AIR: *De Catinat.*

Ou je vous conviens, ou je ne vous conviens pas;
Et, si je vous conviens, il ne vous convient pas;
Si c'est lui qui convient, moi qui ne conviens pas,
J'conviens qu' d'vous convenir l'espoir n'me convient pas.

Ainsi, choisissez lui zou moi, et qu'ça se fasse vite, ou j'vous lâche d'un cran.

Mme LATAILLE.

Et, si je préfère Gobelin, vous n'y trouverez pas à redire?

DUBUIS.

Pour le moment; mais, après la noce, gare les gnoles : une dégelée pour le chathuant, c'est sûr.

GOBELIN.

Le joli faisan!

DUBUIS.

T'nez, je vous le dis, la mère : épousez-moi; vous n'vous en repentirez pas.

Air : *Du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Vous connaîtrez ce que je vaux,
Jeune et gentille boulangère;
Je partagerai vos travaux
Quand vous serez ma ménagère.
Le travail ne sera qu'un jeu,
Pourvu que mon aide vous plaise :
Chargez-vous d'allumer le feu,
J'étoufferai la braise.

Vous voyez ben qu'avec moi y aura toujours à gagner; mais avec toi rien : tu resteras toujours dans la teinture, et tu n'en seras pas moins laid.

GOBELIN.

C'est ça que t'est si beau; t'as un fier genre!

DUBUIS.

Quoi donc! est-ce que je n'ai pas le genre mousseux?

GOBELIN.

Surtout quand tu fesais tes gieries avant-hier au théâtre du Lycée de la rue Bordet.

DUBUIS.

A propos de ça, seriez-vous, Madame, sensible à un billet? Nous y jouons quintidi, au bénéfice d'un artiste de la rue du Chat qui Pêche, qui a éprouvé des malheurs, Misantropie zet Repentir. C'est moi qui joue le Misantrope, et qu'occu...pe la scène pendant tout le tems.

Mme LATAILLE.

Y aura-t-il société nombreuse?

DUBUIS.

Et brillante, je m'en flatte! Les entrées de faveur sont supprimées. Je vous ai procuré l'entreprise des petits pains. C'est le cocotier du port aux Tuiles qui fournit la partie des boissons et des rafraîchissemens; Cri-Cri s'entendra avec lui.

GOBELIN.

J'y conduirai Madame.

DUBUIS.

Je te le défends.

Mme LATAILLE.

Permettez donc : il me faut un cavalier aimable, et je retiens Monsieur.

DUBUIS.

Si c'est lui qui vous plaît, gn'ya qu'à le dire... — Au bonheur...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CRI-CRI, la pelle à enfourner à la main.

CRI-CRI, sur la porte de la boutique.

Nor' maîtresse, v'là qu'j'enfourne ; allez-vous venir ?

Mme LATAILLE.

Tout-à-l'heure.

CRI-CRI.

Pendant qu'on est là entre deux feux, le vôtre se refroidit.

Mme LATAILLE.

Tu m'impatientes : j'y vais.

CRI-CRI, sortant de la boutique.

Dame! arrangez-vous, s'il y a de la baisure au pain, je m'en lave les mains.

GOBELIN.

Il faut que Madame s'explique.

DUBUIS.

Lâchez-nous votre *uttrimatum*, voyons.

QUATUOR.

Air : *L'amour est une étrange chose*

Je vous conviens en mariage.
Je suis crâne, mais je suis bon.

GOBELIN.

Moi, je suis assez beau garçon
Pour qu'on me donne l'avantage.

ENSEMBLE.

Choisissez, nommez, entre nous,
Celui qui sera votre époux.

CRI-CRI, à madame Lataille.

Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!
Mais quel embarras est le vôtre!
A votre place, dans le fait,
De choisir j'aurais plus tôt fait :
Je ne prendrais ni l'un ni l'autre.

GOBELIN ET DUBUIS, ensemble.

Mon Dieu! etc.
Car il faut prendre l'un ou l'autre.

MADAME LATAILLE.

Mon Dieu! etc.
Quel empressement est le vôtre,
Vous m'embarrassez, en effet,
Et le choix n'est pas sitôt fait,

(Ironiquement.)

Quand on aime autant l'un que l'autre.

Je vous demande une demi-heure de réflexion. (*A part.*) D'ici là, j'aurai trouvé le moyen de les dissiper.

(Elle rentre.)

CRI-CRI.

Allons, Messieurs, patientez. Une demi-heure, ça n'est pas long. (*Bas à Gobelin.*) S'il l'épouse, je l'irai dire à Vaugirard.

(Il rentre dans la boutique.)

SCÈNE XI.

GOBELIN, DUBUIS.

DUBUIS.

Ah ça! mon homme, j'ai fait le chien couchant tant que la femme était-là, parce que je n'ai point voulu lui faire voir mon caractère de furibond.

GOBELIN.

Pourquoi pas ? ça lui aurait fait plaisir.

DUBUIS.

Mais je te le dis en ami, décanille vivement, ou je te brûle la cervelle à coups de souyiers, et de ma main ça compte !

GOBELIN.

Pas possible !

DUBUIS.

Je vois que t'as une patte de trop ; quiens, déboute de tes prétentions, ou je la démolis.

Air : *Je n'ai jamais aimé.*

Je suis trop amoureux
Pour éteindre ma flamme ;
Nous verrons, de nous deux,
Qui sera plus heureux :
Le sort décidera.

ENSEMBLE.

Oui, mon fils, sur mon ame,
Nous voirons qui l'aura,
Oui, qui l'aura,
Oui, qui l'aura :
L'un des deux périra.
Ah ! ah ! ah ! ah !
L'un des deux périra.

GOBELIN.

C'est ça que t'es si terrible.

DUBUIS.

Demande à Verloppe, ce menuisier de la rue de l'Épée-de-Bois ; il te dira comme j'aplatis les côtelettes.

GOBELIN.

Laisse donc, laisse donc.

DUBUIS.

Une fois que je jouais au théâtre de la Minerve, chez le charron, contre le Val-de-Grâce...

GOBELIN.

Je sais. C'est moi qu'a teint les vieux draps qui servent de robe aux aetrices.

DUBUIS.

En raccommodant le théâtre, il avait soulevé trois futailles dessus quatre qui le calaient, de manière que dans une explosion, où ce que je tapais du pied comme un chien enragé, le théâtre crève, v'là que j'enfonce jusqu'au cou, et je me trouve nez à nez avec le souffleur, le menton tout écorché.

GOBELIN.

Queu tragédie que ça dut faire !

DUBUIS.

Mais, je repêche mon homme au coin de la

rue de l'Arbalette, et je lui lâche un coup de pinceau sur les embochoirs, qui l'a mis au grabat pour six semaines.

GOBELIN.

Quoique ça, je risque le paquet : ma fortune est en bon chemin, et je n'ai pas besoin pour ça d'empoisonner, comme toi, le public, en fesant de la bierre avec du buis.

DUBUIS.

Air : *Du Boudoir d'Aspasie.*

J'sais ben qu' tu vas dans la boutique
De plus d'un fameux cabaret,
Et qu'ils te donnent leur pratique, } (*bis.*)
Pour colorer leur vin clairet.

GOBELIN.

Même air

De tout' part la pratique abonde,
Et, sans compter l'cabaretier,
On trouve cheux nous ben du monde, } (*bis.*)
Qui ne f'rait rien sans teinturier.

Tu es friand morceau pour la boulangère. — Avec ça que je l'instruirai de ta conduite !

DUBUIS, à part.

Saurait-il quelque chose de Nanon zet moi ? (*Haut.*) C'est ben à toi de parler !

GOBELIN, à part.

Est-ce qu'i' saurait de Madeleine?... (*A Dubuis.*) Qu'est-ce que c'est que cette cocotte de la rue des Poules, que tu promènes les soirs, sur le boulevart de l'Hôpital, pour qu'on ne te voie point? dis donc.

DUBUIS, à part.

Oh! le chien! il m'y a vu, c'est sûr.

Air : *De la pipe de tabac.*

(Haut.)

Allons, voisin, tu perds la tête,
Et tu manque ici de raison;
Car on n'saurait, sans être un' bête,
Discourir de cette façon.
Pour éviter que l'on me fronde,
Je me posterais assez mal;
On n'voit, par ma foi, qu'trop de monde,
Sur le chemin de l'Hôpital.

Et, si tu ne veux pas qu'on t'y porte, lève la gigue, et gagne du mollet promptement.

(Il fait le geste.)

GOBELIN, à part.

Il est prudent de partir.

DUBUIS.

Eh bien?

GOBELIN, à part.

J'vais l'y tailler des croupières. (*Haut.*) T'es ben heureux que j'aie de la teinture à mettre dans l'eau, nous nous serions vus.

DUBUIS.

Plutôt de loin que de près! t'aimes ça?

GOBELIN.

Je reviendrai. (*A part.*) Quand tu seras parti.

DUBUIS.

Adieu, la Valeur.

GOBELIN, en sortant.

Adieu, rossignol à gland.

SCÈNE XII.

DUBUIS,

COMMENT! la plus jolie femme de la rue de l'Oursine me passerait sous le bec! à moi qui suis le coq de toutes les poules de la division! Si je l'épouse, que de malheureuses! que de femmes au désespoir! Eh ben! tant pis, pourquoi que je suis si aimable!

Air: *Enfant chéri des dames.*

Enfant chéri des dames,
Un feu toujours nouveau,

DUBUIS.

Écoute : afin de torturer l'ame à ce maudit Gobelin...

CRI-CRI.

Si y a prise.

DUBUIS.

Faut inspirer à ta maîtresse de l'inclination...

CRI-CRI.

C'est aussi là ce que je veux faire.

DUBUIS.

Pour moi.

CRI-CRI.

Pour vous ?

DUBUIS.

Pour qui donc ?

CRI-CRI.

Je vous le dis avec les yeux du regret, ça m'est impolitique.

DUBUIS.

Fau'ra ben que tu le peuves.

CRI-CRI.

Bah !

DUBUIS.

Ou je t'aligne en deux tems.

CRI-CRI.

C'est pas la peine, je me tiens droit.

DUBUIS.

Une volée de coups de poing...

CRI-CRI.

Je n'en ai pas peur, j'y suis fait.

DUBUIS, le serrant.

Dis-moi, petit gringalet, tu veux donc que je te démonte tes ressorts.

CRI-CRI.

Ah! mon Dieu! tu me fais peur; mais parce que t'es laid.

DUBUIS.

Tu vas te faire enterrer dans la huche.

CRI-CRI.

J'y mourrai pas de faim.

DUBUIS.

Allons, tais-toi, gâte-pâte, et approche.

CRI-CRI.

Pas si bête; tu me mordrais.

DUBUIS.

Eh! non, t'as un moyen d'éviter que je te détruise.

CRI-CRI.

Par exemple ?

DUBUIS.

De lui teindre le teinturier en noir, pour qu'all' ne l'épouse pas.

CRI-CRI.

Soyez tranquille, elle n'en voudra pas.

DUBUIS.

Je sais pourtant qu'il lui revient, cet homme. Je ne suis pas de ces gens à qui zon fait accroire qu'un âne est un perroquet, je t'en avertis, et l'on m'a dit, de bonne part, que tu le soutenais en dessous.

CRI-CRI.

Oh ! par exemple, v'là un fier mensonge que c'te menterie-là ! La preuve, c'est que si vous pouvez découvrir queut'chose sur son compte, qui le rende susceptible de recevoir sa démission, je lui ferai long-tems gratter le loquet.

DUBUIS.

Tu me promets ça, mon fils ?

CRI-CRI.

Foi de joli garçon !

DUBUIS.

Rends-moi ce service-là, je serai recon-

naissant, et je te promets... que je te froterai un peu vivement si t'y manques. Entends-tu, grain de sel ? je t'égruge.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

CRI-CRI.

Oui, compte là-dessus M. Tapage ; c'est pour toi que le four chauffe. Ma maîtresse épouserait un gargantua de cet accabit-là ! il avalerait le fond de la boutique en moins de rien ; les petits et les gros y passeraient : dans quinze jours le quartier serait mort de faim. Autant vaudrait qu'elle épousit l'éléphant.

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Que deviendrait la boutique?
Que deviendraient les garçons ?
Que deviendrait la pratique ?
Que deviendraient les maçons ?
Que deviendrait la cuisine
Des rentiers, des gens d'esprit ?
Pour se faire à la famine,
Ils ont trop bon appétit.

Ah ça ! maintenant, arrangeons nos flûtes : le brasseur va se défaire du teinturier, le teinturier du brasseur, et moi, par après...

SCÈNE XV.

CRI-CRI, NANON, MADELEINE.

NANON, arrivant d'un côté et tirant Cri-Cri par une oreille.

Parle donc, hé! Criquet?

MADELEINE, le tirant par l'autre.

Écoute donc, Bouvreuil?...

CRI-CRI.

Eh ben! queu mouche qui vous égratigne?

NANON.

C'est donc toi qui prêtes les mains à ce vilain commerce-là!

CRI-CRI.

Le diable m'emporte si...

MADELEINE.

C'est donc toi qui débauches les jolis garçons du quartier!

CRI-CRI.

Je veux être assommé...

NANON.

Dis-moi ce que tu en sais.

MADELEINE.

Je veux savoir où il est.

CRI-CRI.

Est-ce qu'elles émigrent de la ménagerie, ces deux lionnes-là ?

NANON.

Si tu ne te dépêches, tu ne périras que de ma main.

MADELEINE.

Si tu tardes, je te ferai trépasser sous mes griffes.

CRI-CRI.

Ah ça ! mes belles dames, dites-moi zun peu comment j'ai zété rendu digne de vos bonnes grâces.

NANON.

Connais-tu le brasseur Dubuis ?

CRI-CRI.

Oui.

MADELEINE.

Connais-tu le teinturier Gobelin ?

CRI-CRI.

Oui. (*A chaque demande l'interlocutrice entraîne Cri-Cri de son côté, ce qui fait un jeu de scène.*)

NANON.

Connais-tu le labyrinthe ?

CRI-CRI.

Oui.

MADELEINE.

Connais-tu le jardin des Plantes ?

CRI-CRI.

Oui.

NANON.

L'allée des bêtes à cornes ?

CRI-CRI.

Oui.

MADELEINE.

Là place de la Pitié ?

CRI-CRI.

Oui.

NANON.

Eh ben ! v'là justement pourquoi....

MADELEINE.

C'est ce qui fait...

NANON.

Que je te vais arracher les faces.

(Cri-Cri doit avoir la tête tondue.)

MADELEINE

Que je vais te crever les yeux.

CRI-CRI.

Ça m'fera une jolie petite physionomie. Gn'y aura pus qu'à m'envoyer zaux sourds et muets. Au moins, vous me direz pour queu sujet; car je ne sais pas ce que je puis avoir à débrouiller avec le labyrinthe, les bêtes à cornes et la place de la Pitié. Je me mêle de faire le levain, de pétrir la pâte, chauffer le four, enfourner, défourner, porter le pain aux pratiques, recevoir le pour-boire, et puis d'être votre serviteur.

(Il veut sortir.)

NANON, le retenant.

Oh! que nenni!

MADELEINE.

Reste ici, ou je te mystifie.

NANON.

Faut que tu nous signifies pourquoi ta maîtresse....

MADELEINE.

Nous soulève nos deux objets.

CRI-CRI.

Et quoi que c'est, vos deux objets?

NANON.

Dubuis.

MADELEINE.

Gobelin.

CRI-CRI, se frottant les mains.

Vous auriez des particularités avec Dubuis et Gobelin? Ah ça! dites-moi : vous ont-ils promis tous deux?...

NANON.

Foi de mariage sur leux parole.

MADELEINE

Et je voulons que ça se fasse.

CRI-CRI, les prenant par-dessous le bras.

Vous me tirez-là une fière épine du pied.

NANON.

Comment! ce n'est donc pas toi qui?...

CRI-CRI.

Vous verrez ben que non.

MADELEINE.

Eh ben! je l'avons cru tout d'même.

CRI-CRI.

Détaillez-moi zun peu les suites de c'te fréquentation, ça va m'soulager.

NANON.

J'ai toujours incliné, entre chien et loup, pour la promenade du jardin des Plantes.

CRI-CRI.

C'est la plus belle du quartier.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

T'nez, moi, sans faire ici le fin,
Je pense absolument de même ;
A me prom'ner dans c'biau jardin,
J'ai toujours un plaisir extrême.
On y voit tant d'arbres divers,
Tant d'fleurs de divers' structure,
Qu'au jardin des Plant's l'univers
Me semble peint en miniature.

NANON.

Tant y a, qu'un soir j'y trouve Dubuis, il me mène dans le labyrinthe;.... enfin; il m'avait donné rendez-vous, le lendemain, sous les fenêtres de la Pitié, pour me jurer zun amour impossible.

CRI-CRI.

Air : *Lorsque dans une tour obscure.*

Tenez, la belle enfant, je pense
Que Dubuis se moquait de vous ;
Car il avait, en conscience,
Bien mal choisi son rendez-vous.
Pour vous il n'a pas de tendresse,
Moi, je vous le dis sans détour,
Puisqu'on entend chanter sans cesse :
La pitié n'est pas de l'amour.

MADELAINE.

Et le traître de Gobelin, qui me menait, tous les jours, voir la lionne, les dromadaires, les éléphans....

CRI-CRI.

Je ne m'étonne pas qu'il vous menait voir les éléphans, ce vilain linoféros-là.

MADELEINE.

Un jour, au sortir de là, zil me mène.... si bien qu'il me promet le mariage, et que la veille il me donne rendez-vous.

CRI-CRI.

Dans l'allée des bêtes à cornes, je vois ça.

MADELEINE.

Y m'y fait zescroquer le marmot pour en conter à la boulangère.

CRI-CRI.

Êtes-vous dans le cas de soutenir, en face de vos enjoleux, ce que vous dites-là?

MADELEINE.

Sans doute.

CRI-CRI.

Et de les couvrir, des pieds à la tête, de confusion?

NANON.

Je t'en réponds.

CRI-CRI.

Entrez au bon Puits; vous dénicherez quand je vous le dirai. Justement, en v'là un qui vient. Allez vite au poste, et ne bougez pas.

(Elles entrent chez le marchand de vin.)

SCÈNE XVI.

CRI-CRI, DUBUIS.

DUBUIS.

Va, va, j'en sais d'belles sur le compte de Gobelin! Je viens d'avoir la preuve, tout-à-l'heure.

CRI-CRI.

Et moi donc? ah! pour le coup, il n'a pus qu'à faire aller ses quilles, et gagner du terrain.

DUBUIS.

D'où c'que t'as su...

CRI-CRI, montrant le cabaret.

Ça va faire un joli coup de théâtre. Elle est là.

DUBUIS.

Pas possible!

CRI-CRI.

I' n'va pas rester bleu, l'teinturier, quand i' va s'voir en face de sa délaissée; non! ça sera le télégraphe.

DUBUIS.

Et je dis qu'après, faudra que la femme m'épouse, ou qu'elle dise pourquoi.

CRI-CRI.

Sûrement. Vous n'êtes pas brasseur à faire des connaissances en ville, et les planter là.

DUBUIS, à part.

I' n'se doute de rien. (*A Cri-Cri.*) Et ça c'est vrai, mon fils.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, GOBELIN.

GOBELIN, sans voir Dubuis.

Ah! dis donc, Cri-Cri: tu ne sais pas?... (*A part.*) Le diable emporte le maudit brasseur!

CRI-CRI, à Gobelin.

Je sais, taisez-vous.

GOBELIN, bas à Cri-Cri.

Il a t'eune maîtresse qu'il a quasiment épousée.

CRI-CRI, bas à Gobelin.

Elle est à deux pas, taisez-vous. (*Haut.*) Vous v'là tous deux, je vais chercher not' bourgeoise. (*A Dubuis.*) Paix. (*A Gobelin.*) Silence.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

DUBUIS, GOBELIN.

GOBELIN.

Il a donc voulu me couper l'herbe sous le nez, le brasseur ?

DUBUIS.

Il a donc cru me susplanter, le teinturier?

GOBELIN.

Mais je dis, faura que t'en déboives.

DUBUIS.

S'il y en a z'un qu'en déboira, ce ne sera pas moi.

GOBELIN.

Qu'est-ce qu'on sait ? quent fois...

DUBUIS.

T'as pas de taches sur la conscience ?

GOBELIN, montrant ses mains bleues.

Pas pus que dessus ma main.

DUBUIS.

Y a des gens qui n' s'y attendent pas, et qui pourront ben avoir du déchet.

GOBELIN.

V'là ce que c'est : quand on court deux lapins à la fois...

DUBUIS.

On n'attrape pas de perdrix.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, Mme LATAILLE, CRI-CRI.

CRI-CRI, en entrant, bas à madame Lataille.

PROMENEZ-LES un brin, je m'en vais faire trotter t'ici les deux particulières.

(Il entre au Bon-Puits.)

Mme LATAILLE.

Allons, puisqu'il faut absolument que je me décide, et que j'épouse un de vous deux, celui qui sera le moins indigne...

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE, CRI-CRI.

MADELEINE, à Gobelin.

Ah ! te voilà, marabou !

Air : *De la Vaudreuil.*

Tu crois peut-être,
Me tromper, traître!
Quelle fureur
Dans mon cœur
Je sens naître;
Tu veux paraître
Un petit maître;
Mais à mes vœux,
Sois soumis, je le veux.

CRI-CRI, riant, à Dubuis.

Quelle colère !
Comment va-t-il faire ?

DUBUIS, content.

Je resterai
Seul, et j'épouserai.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, NANON.

NANON, à Dubuis.

Suite de l'air.

Amant perfide !
Traître ! homicide !
Tu veux tromper une femme timide.
Qu'on se décide,
Mon cœur me guide :
Je vais frapper,
Te fripper,
T'écharper.

MADELEINE, NANON, très-vite.

Tu me disais,
Quand tu me courtisais,
Que je te séduisais,
T'enchantais, te plaisais ;
Quand tu me conduisais,
Toujours tu t'amusais ;
Dans ton cœur je lisais,
Ingrat ! tu m'abusais.
Tu crois peut-être, etc.

(Elles sanglottent toutes deux.)

DUBUIS.

Ah ? Dieu de Dieu ! quoiqu'all' a ?

GOBELIN.

Voyons, c'est-i pour rire que tu pleures?

DUBUIS, GOBELIN.

AIR : *Je n't'ai jamais vu comme ça.*

Je n't'ai jamais vu comm' ça :
Finis tes larmes,
J'te rends les armes.
Je n't'ai jamais vu comme ça :
D'voir ces pleurs-là
Ça m'attendrit déjà.

GOBELIN, à Madeleine.

Vrai, Madeleine, tu m'fends le cœur. Je n'y tiens pus, sois ma femme, et mets le passé zà l'oubli.

DUBUIS, à Nanon.

V'là qu'est dit, Nanon : tu m'fléchis; je te saisis, et qu'il n'en soit pus question; mais : dis-moi, qu'est qui t'a dit....

GOBELIN.

Ah! oui : comment zavez-vous t'appris que j'étions ici?

NANON, montrant Cri-Cri.

C'est ce bon petit diable-là.

DUBUIS, saisissant Cri-Cri.

Comment! c'est toi, gringalet! Je vas te faire entendre de queu bois je me mouche...

GOBELIN.

Gn'y a qu'à le mettre à tremper dans ma cuve.

DUBUIS.

Laisse; il me manque un mouton pour brasser, je le pince; il fera fermenter le grain.

(Il va pour mettre la main dessus.)

CRI-CRI, se sauvant.

Sauve qui peut... Au secours! au secours! laissez-moi me blanchir. Vous verrez qu'il n'y a pas de ma faute.

(Il prend la pelle à four.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, LES GARÇONS BOULANGERS.

CHŒUR DES BOULANGERS, en entrant.

AIR : *Tu n'auras pas, petit polisson.*

Ah! quel tapage! quel sabat!
Qui fait ici tout ce vacarme?

Ah! quel tapage! quel sabat!
Attendez-nous, surtout si l'on se bat.

CRI-CRI.

C'en est fait de moi!
Ah! je meurs d'effroi!

DUBUIS, GOBELIN.

Il croit, sur ma foi,
Que nous craignons son arme.

CRI-CRI.

C'en est fait de moi!
Ah! je meurs d'effroi!

DUBUIS, GOBELIN.

Il croit, sur ma foi,
Nous faire ici la loi.

CHŒUR.

Allons, finissez ce sabat,
Ou nous ferons aussi vacarme.
Allons, finissez ce sabat,
Nous nous battrons, certes, si l'on se bat.

DUBUIS.

On ne veut lui rien faire; on ne veut que le tuer; v'là tout.

NANON.

Et moi, je veux que tu li pardonnes.

DUBUIS.

A la bonne heure. (*Il va à Cri-Cri qui*

s'éloigne.) Allons, n'aie pas peur. Saute comme t'es beau.

CRI-CRI, sautant.

Ça y est.

DUBUIS.

Savoir, à présent, si ta bourgeoise te pardonnera de m'avoir enlevé zà sa flamme.

Mme LATAILLE.

Lui pardonner ! le récompenser donc.

GOBELIN.

Comment

Mme LATAILLE.

Et, s'il veut, mon cœur et ma main sont à lui.

CRI-CRI.

J'accepte le cœur et la main.

Fragment d'un air de la Mélomanie.

Formons, formons les nœuds les plus doux.

CHŒUR.

Formez, formez les nœuds les plus doux.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Bastringue.*

I.

GOBELIN.

Puisque Cri-Cri, pour mari,
Boulangère,
Sait vous plaire,
On ne doit faire qu'un cri,
Pour féliciter Cri-Cri.

MADAME LATAILLE, à Dubuis et Gobelin.

Chacun de vous, à son confrère,
Croyait m'enlever sans façon.
C'est ainsi qu'la pelle, dit-on,
Se moque souvent du fourgon.

CHŒUR.

Puisque Cri-Cri, etc.

II.

DUBUIS.

Je suis taquin, brutal, colère :
Mais tu verras belle Nanon,
Qu'en ne me disant jamais non,
On peut m'faire entendre raison.

CHŒUR.

Puisque Cri-Cri, etc.

III.

CRI-CRI, au public.

Que le parterre trop sévère,
Dans notre burlesque jargon,
N'aille pas chercher la raison,
S'il sait amuser, il est bon.
Si l'on a ri de Cri-Cri,
Qu'à la ronde,
Tout le monde
Ici ne fasse qu'un cri,
Pour dire bravo, Cri-Cri!

CHŒUR.

Si l'on a ri, etc.

(A chaque refrain, on danse en rond, et chaque interlocuteur va se joindre à la danse; après avoir chanté son couplet.)

FIN DE CRI-CRI.

LE

COMÉDIEN D'ÉTAMPES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. MOREAU ET SEWRIN,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase, le 23 juin, 1821.

PERSONNAGES.

DORIVAL, comédien.

M. CORBIN, ancien greffier de Montléry, habitant une maison de campagne à Champigny, sur la route d'Étampes.

DUPRÉ, amant de Joséphine, fille de M. Corbin.

M. MACLOU DE BEAUBUISSON, prétendu de Joséphine.

BATISTE, jardinier, maître Jacques dans la maison de M. Corbin.

MADELEINE, sa femme.

La scène se passe à Champigny, à trois lieues d'Étampes, dans la maison de M. Corbin.

LE

COMÉDIEN D'ETAMPES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une cour attenant au jardin de monsieur Corbin. A droite de l'acteur, l'extérieur de la maison, avec une porte. Du même côté, et un peu plus loin, la porte de la ferme. A gauche, vers le fond, une grille. Il y a sur la scène des chaises, une table de jardin avec une écritoire, des plumes et du papier.

BATISTE, MADELEINE.

BATISTE, achevant de friser une perruque ronde, posée sur une tête à perruque.

Faut que monsieur Corbin soit ben pressé pour qu'il n'se soit pas seulement donné le tems de mettre sa perruque neuve.

MADELEINE, de l'autre côté, occupée à battre une robe de chambre, dont les manches sont enfilées dans un bâton à battre les habits.

Qu'est-ce qu'il a donc fait not' maître, avec

sa robe de chambre? comme elle est pleine de poussière!

BATISTE, après avoir poudré la perruque.

La v'là joliment poudrée! regarde moi çà, not' femme, queu' mine ça vous a!

MADELEINE.

C'est vrai, dà, qu'tu n'es pas mal adroit.

BATISTE.

J'crois ben; un jardinier qui accommode des perruques! à Paris, j'aurions de bons gages avec tous ces p'tits talens-là.

MADELEINE.

Ah! ben oui; mais tiens, ici j'sommes pus tranquilles, et puis vois-tu, je me suis attachée à mam'selle Joséphine; j'la sers de bon cœur parc' qu'elle est gentille.

BATISTE.

C'tilà qui l'épousera ne f'ra pas un mauvais marché. Entre nous, Mossieu est un avare, il a des écus, va, j't'en réponds.

(Il fait le geste d'amasser.)

MADELEINE.

J'n'en avions pas tant, dis-donc, Batiste, quand j'nous somm' mariés.

BATISTE.

Oh! batt... il y a compensation en tout.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Dans un ménag' rich'ment doté
Fille est queuq'fois ben mal tombée;
Mossieu se ruine à l'écarté,
Madam' dépens' de son côté,
Et la dot est bentôt flambée.
Quand j'te choisis pour not' moitié,
J'n'avions pour bien qu' not' savoir faire;
Bonn' humeur et bonn' amitié :
Not' fortun' (*Bis.*) est encore entière,
J'ons gardé not' fortune entière.

MADELEINE.

T'as raison; quand on n'a rien, on s'en aime davantage : et p't'et' que mam'sell' Joséphine n'aimera pas celui qu'on veut lui donner pour mari.

BATISTE.

Est-ce que ce n'est pas mossieu Dupré, le fils du notaire de Boissy-le-Sec, ici tout près ?

MADELEINE.

Ah! ben oui! il n'a jamais osé déclarer à M. Corbin qu'il aimait sa fille; il est venu plusieurs fois jusqu'à c'te grille dans c't'intention-là... Bast! une mauvaise honte l'empêchait toujours de parler. Tant il y a que mam'sell' Joséphine va épouser mossieu Maclou de Beaubuisson.

BATISTE.

Maclou de Beaubuisson !.... queu gran nom ! c'est donc un queu'q'z'un de la haut volée ?

MADELEINE.

Non ; c'est le fils d'mossieu Maclou tout court qu'est conservateur des hypothèques à Étampes.

BATISTE.

Ah ! c'est pour c'mariage-là que Monsieur Corbin est parti à c'matin de si bonne heure avec sa fille ?

MADELEINE.

Oui .. ils sont allés faire connaissance avec la famille du futur.

BATISTE.

Ah ! ils ne se sont pas vus ?

MADELEINE.

Non ; c'est une affaire qu'a été manigancée par le percepteur des contributions q'uest un ancien ami d'not' maître.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL, en redingote bleue, pantalon, et guêtres gris; une canne à la main, et un petit paquet enveloppé dans un foulard.

DORIVAL, il entre par la grille; regarde la maison, et s'adresse ensuite à Madeleine.

La fille!

MADELEINE, se retournant et saluant.

Mossieu, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

DORIVAL.

Madame... excusez... je me trompe peut-être. Est-ce que cette maison n'est pas une auberge?

BATISTE.

Non, non, Mossieu. Cette maison est la maison bourgeoise de mossieu Corbin, ancien greffier de Montléry.

DORIVAL.

C'est singulier... mais autrefois, c'était une auberge?

MADELEINE.

Ah! autrefois.... oui, il y a trois ans, du

tems de M. Suret.... C'était la *Pucelle d'Orléans.*

DORIVAL.

La Pucelle d'Orléans, c'est ça.... J'y ai couché. Je savais bien que je ne me trompais pas. L'auberge est donc établie ailleurs maintenant ?

BATISTE.

Établie! C'est-à-dire qu'elle est fondue. Le maître a mangé son fonds, et la *Pucelle d'Orléans* a été vendue par autorité de justice.

AIR : *Du verre.* (De Darondeau.)

Oui, le portrait ben ressemblant
De c't' héroïne sans égale
Fut ach'té deux écus comptant
Par un juif de la capitale.

DORIVAL.

Libératrice des Français,
Hélas! par quels destins contraires,
Prise autrefois par les Anglais,
Retournes-tu chez les corsaires!

Ah! j'en suis fâché. J'ai encore trois lieues d'ici à Étampes...

BATISTE.

Trois bonnes lieues.

DORIVAL.

Je comptais me reposer et prendre quelque chose avant de me remettre en route.

BATISTE.

A ça ne tienne!.... not' maître est allé à Étampes pour arranger le mariage de sa fille..

DORIVAL.

Le mariage de sa fille !

BATISTE.

Oui ; mais c'est égal, j'allons dîner bientôt; Mossieu a l'air fort honnête, et si l' cœur lui en dit...

DORIVAL.

Vous êtes bien bon, mon cher ami ! Cela n'est pas de refus. J'accepte d'autant plus volontiers, que j'ai là une petite malle dont je suis fort embarrassé. La voiture qui l'a transportée jusqu'ici vient de prendre le chemin de traverse ; et je suis forcé maintenant de guetter le passage de quelque diligence.

BATISTE.

Oh ! il en passera, et de reste. La celle de la rue d'Enfer, n' manque jamais sur les quatre heures; et queuq'fois même, all' s'arrête à not' porte pour déposer des paquets ou des nourrices.... Mais où est-elle c'te malle ?

DORIVAL.

Là... à côté de la grille de votre jardin.

BATISTE.

Attendez, attendez... j'vons la rentrer cheux nous, crainte d'accident.

DORIVAL.

Je vous remercie, mon brave homme.

(Batiste sort par la gauche, pour aller chercher la malle.)

SCÈNE III.

DORIVAL, MADELEINE.

MADELEINE.

C'EST drôle...

(Elle regarde Dorival, et se met à rire.)

DORIVAL, à part.

Cette femme m'examine avec une attention...

MADELEINE.

Je vous r'garde depuis une heure, Monsieur, j'parie qu'vous n' savez pas pourquoi?

DORIVAL, étonné, et souriant.

Non.

MADELEINE.

Oh! mais c'est singulier! plus j'vous considère...

(En ce moment Batiste traverse le théâtre portant sur son épaule la petite malle de Dorival)

SCÈNE IV.

DORIVAL, MADELEINE, BATISTE.

MADELEINE, appelant.

BATISTE!

BATISTE.

Attends donc, que je pose ça là-dedans. (*Il dépose la malle à l'entrée de la maison; et revient tout de suite.*) Queuq' tu veux, not' femme?

MADELEINE.

Regard' donc Mossieu.

BATISTE

Eh ben, quoi?

MADELEINE.

Regard' ben, j' t'en prie.

BATISTE.

J'ai regardé... après?

MADELEINE.

Tu n' trouves pas à qui Mossieu ressemble ?...

BATISTE.

Ma fine non.

MADELEINE.

Que t'es bête... Ça m'a sauté aux yeux tout de suite, moi... Tu n' trouves pas qu' Mossieu ressemble à not' maître ?

BATISTE.

Attends donc! C'est ma fine vrai... à mossieu Corbin.

DORIVAL.

Je suis bien flatté certainement de ressembler à M. Corbin.

MADELEINE.

Oh ! mais c'est qu' c'est incroyable.

DORIVAL, à part, souriant.

Ces bonnes gens m'amusent, en vérité.

BATISTE.

C'est pas l'embarras ; j'ai vu la figure de Mossieu queuqu'part... j' n' peux pas dire où.

DORIVAL.

Allez-vous quelquefois à Étampes ?

BATISTE.

Tiens, si je vas à Etampes ! et, j'y couche

tous les jeudis et dimanches. C'est ça, c'est à Etampes que j' vous aurai vu.

DORIVAL.

Vous allez donc aussi au spectacle?

BATISTE.

Au pestacle? j' crois ben, et au paradis. Est-ce que par hasard vous seriez....

DORIVAL.

Comédien, mon cher ami; et il n'y a pas de jour que je ne m'en félicite.

Air : *C'est l'amour, l'amour.*

Devant un juge excellent,
Exerçant un art que j'aime,
A n'être jamais le même
J'applique mon talent :
Dans les honneurs du rang suprême
Je brille parfois; mais bientôt
Je dépose le diadême
Pour la perruque de Jeannot.
Vrai pilier d'antichambre
Je fais plus d'un bon tour;
Marquis parfumé d'ambre
Je me montre à la cour.
J'ai joué, la coupe en main,
Le mari de GABRIELLE,
La TENDRESSE PATERNELLE,
Et ce bon UGOLIN.

Je provoque, acteur peu novice,
Les ris, ou les pleurs subito,
Dans le DÉSESPOIR DE JOCRISSE,
Et dans les fureurs d'OTHELLO.
Souple ou rempli d'audace,
Je représente enfin
Tantôt un homme en place,
Tantôt un arlequin :
De valet, de chambellan,
Prenant la double livrée,
Je fais dans une soirée
Le niais, le tyran.

Dans l'occasion, je m'en vante,
Je puis porter, changeant de ton,
La tunique de confidente,
Ou le tablier de Marton.
Bref, dans mes goûts fantasques,
J'ai fait depuis dix ans,
En prenant tous les masques,
Pâlir nos courtisans.
C'est par ces joyeux travaux
Qu'au public je cherche à plaire
Trop heureux, quand pour salaire,
J'obtiens quelques bravos.

BATISTE.

Ah! j'y suis, j'y suis, je me rappelle à présent ... Oui, oui, c'est vous qui fesiez comme ça... dans une chose, où il y avait

une belle dame en noir, qu'est veuve de son mari qu'est mort.

DORIVAL.

La tragédie d'*Andromaque*, j'imagine.

BATISTE.

Oui, oui, Angromade... Ah! vous pouvez vous vanter par exemple, que vous m'avez fait joliment rire dans c'te tragédie-là. Oh! je vous remets ben maintenant, et Madeleine a raison, vous ressemblez à not' maître comme deux gouttes de lait.

MADELEINE.

N'est-ce pas que j'avais raison?

BATISTE.

Vous êtes pus jeune pourtant.

MADELEINE.

Pus jeune! oui, mais si Mossieu avait une perruque et une robe de chambre, comme not' maître, je t'assure...

BATISTE.

Si, si, Mossieu aurait toujours l'air pus jeune.

MADELEINE.

Eh! non.

BATISTE.

Eh! si.

MADELEINE.

J' te dis que non.

BATISTE.

J' te dis que si.

DORIVAL, à part.

Je ris de leur dispute.

BATISTE.

Allons, que t'es entêtée!

MADELEINE.

Entêtée! tu vas voir... (*Elle prend la perruque de M. Corbin, et la présente à Dorival.*) pardon, excuse, Mossieu, j' veux prouver à not' homme que c'est lui qui n' sait ce qu'il dit. Faites-nous l'amitié d'essayer un peu...

BATISTE.

Allons donc, tu veux que Mossieu?...

DORIVAL, riant.

Volontiers, mes amis, si cela peut vous mettre d'accord... (*Tout en ajustant la perruque.*) je serais fâché que ma figure fût pour vous un sujet de brouille. (*A part.*) Des gens qui m'offrent si obligeamment à dîner, on ne peut pas refuser...

BATISTE, à Madeleine, pendant que Dorival s'affuble de la perruque et de la robe de chambre.

Que t'es drôle toi... tu vas comme ça de

but en blanc dire à c' Mossieu de mettre la perruque de not' maître.

MADELEINE.

Oh! batt...tu vois qu'i n' s'en fâche point, il a l'air bonne personne, c' Mossieu là, et puis d'aïeurs, c'est pour te convaincre que...

DORIVAL.

(Il vient se placer entre Madeleine et Batiste.)

Eh! bien, voyez, décidez la question, est-ce cela?

MADELEINE et BATISTE, riant aux éclats.

Oh! oh! oh! oh!

MADELEINE.

Oh! la, la! oh! que c'est ça!

DORIVAL, contrefesant un homme vieux.

Madeleine!

MADELEINE.

Mossieu!...

DORIVAL.

Approchez-moi mon fauteuil.

MADELEINE et BATISTE, avancent le fauteuil.

Le v'là, not' maître.

DORIVAL, assis, et avec le ton d'un bon homme.

Eh! bien, mes pauvres amis, je vais donc

marier ma fille? J'espère que vous servirez cette aimable enfant avec le zéle, la fidélité dont chaque jour vous me donnez de nouvelles preuves. Toi, Madeleine, sois toujours prévenante, attachée, économe. Toi, Batiste, sois toujours honnête, laborieux et sobre.

BATISTE.

Oh! mais, ce n'est pas ça, Mossieu, ce n'est pas ça, du tout.

MADELEINE.

Ah! ben oui; M. Corbin ne nous parle pas avec tant de douceur.

BATISTE.

Pardine, il est toujours à bougonner.

DORIVAL, se levant.

Oui? (*A Batiste avec humeur.*) Eh! bien? grand imbécile, que fais-tu là? Pourquoi n'es-tu pas à ton jardin? paresseux, ivrogne!..

MADELEINE.

A la bonne heure! c'est ça.

DORIVAL, à Madeleine.

Et vous, Madeleine, retournez à votre cuisine; voyez si le dîner sera bientôt prêt, et tâchez à l'avenir d'être moins curieuse, moins bavarde...

BATISTE.

A la bonne heure! c'est ça.

DORIVAL, à Madeleine.

Et bien! est-ce que vous n'avez pas entendu ce que je vous ai dit.

MADELEINE, riant.

Si, si, Mossieu, j' vas mettre la table, et de bon cœur; car vous m'avez fait faire une once d' bon sang.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

DORIVAL, en père, BATISTE, DUPRÉ.

DUPRÉ, à la grille.

BATISTE?

BATISTE.

Que vois-je? M. Dupré!

DORIVAL.

Qui est là? encore des importuns! (*A part.*) Diable! si c'était M. Corbin!...

BATISTE, à part.

Oh! la bonne folie! (*Haut.*) Mossieu, c'est...

DORIVAL.

C'est...

BATISTE.

C'est...

DORIVAL, effrayé.

Eh ! bien, veux-tu parler ?

BATISTE.

C'est ce jeune homme...

DORIVAL.

Ah !... quel jeune homme ?

BATISTE.

Vous savez bien... qu'est amoureux de vot' fille... M. Dupré... (*Bas à Dorival.*) Il n'a jamais vu not' maître.

DORIVAL.

Amoureux de ma fille !... Ah ! ah ! et que veut-il ?

DUPRÉ, de loin à Batiste.

Je voudrais lui parler.

BATISTE, à part.

Le v'là devenu ben hardi... (*Haut, et riant sous cape.*) Mossieu ; il voudrait vous parler.

DORIVAL.

Eh ! bien... qu'il parle.

BATISTE.

Entrez, entrez, n'ayez pas peur. (*A Dorival.*) Le v'là, Mossieu.

DORIVAL, à Batiste.

Retire-toi.

BATISTE, riant.

Ouf! j'étouffe.

(Il se retire dans le fond.)

DUPRÉ.

Ah! Monsieur, combien je suis ravi de vous voir mieux portant!

DORIVAL, à part.

Ah! ah! il paraît que j'ai été malade.

DUPRÉ.

Le ciel a enfin exaucé les vœux que j'ai formés pour votre prompt rétablissement, puisque...

DORIVAL.

Oui cela va beaucoup mieux, je ne souffre plus de mon asthme.

DUPRÉ.

Comment de votre asthme? J'ai cru que c'était la goutte, dont un accès...

DORIVAL, à part.

Diable!... (*Haut.*) Oui, on le croyait d'abord.

AIR : *Vaudeville du Diable couleur de rose.*

C'était l'avis de mon docteur,
Dont chacun vante la science.
Cette cure lui fait honneur,
Admirez son expérience.
Je ne dois de la faculté
Parler qu'avec enthousiasme ;
Après avoir bien discuté
Pour la goutte elle m'a traité,
Et je suis guéri....

DUPRÉ.

Vous êtes guéri!

DORIVAL.

De mon asthme.

DUPRÉ.

Voilà un hasard bien heureux.

DORIVAL.

Mais enfin, que voulez-vous, jeune homme?

DUPRÉ.

Monsieur...

DORIVAL.

Eh! bien, vous ne savez pas ce que vous voulez ?

DUPRÉ.

Excusez, ma démarche et l'aveu que je vais vous faire... J'adore mademoiselle Joséphine.

DORIVAL.

Ah ! vous adorez mademoiselle Joséphine ?

DUPRÉ.

Je sais que depuis long-tems, j'aurais dû demander votre aveu, mais la crainte...

DORIVAL.

Il est vrai, mon petit Monsieur, que vous vous y prenez un peu tard...

DUPRÉ.

Ah ! laissez-moi croire que votre parole n'est point irrévocablement donnée au rival que l'on m'oppose. Voulez-vous rendre votre fille malheureuse ? elle le sera, Monsieur, elle le sera avec ce M. Maclou de Beaubuisson. Toute la ville d'Etampes le connaît, c'est un fat, un suffisant.

DORIVAL, à part.

Beaubuisson ! c'est vrai, je connais aussi cet original-là, moi.

DUPRÉ.

Je ne demande que trois jours pour vous prouver...

DORIVAL.

Trois jours ! C'est impossible ! (*A part.*) J'ai tout au plus trois heures à passer ici (*Haut.*) Mais, Monsieur, comment se fait-il que ce soit aujourd'hui la première fois?...

DUPRÉ.

Que j'ose me présenter devant vous ! J'ai tort, je le sens ; mais on m'avait dit que vous étiez si sévère...

DORIVAL.

Et l'on vous a dit vrai... (*Dupré s'éloigne vivement.*) Ne craignez rien, pourtant... dans le fond, je suis bonhomme.

DUPRÉ.

Quoi ! Monsieur, vous daigneriez...

DORIVAL, à part.

Donnons-lui des espérances, cela ne coûte rien. (*Haut.*) Et dites-moi, Monsieur, ma fille répond-elle à vos sentimens ?

DUPRÉ.

J'ai été assez heureux pour ne pas lui déplaire.

DORIVAL.

C'est-à-dire qu'elle vous aime, et qu'elle m'a fait mystère....

DUPRÉ.

Aujourd'hui même, elle devait tout vous avouer.

DORIVAL.

Sa dissimulation mériterait... mais je suis trop indulgent; et s'il y a encore un moyen d'arranger cette affaire-là....

DUPRÉ.

Ah! Monsieur, que de bontés!

DORIVAL.

Voyons, parlez-moi franchement; est-ce que par hasard, vous comptez sur la dot de ma fille?

DUPRÉ.

Moi! Monsieur.... je l'aime trop pour calculer les avantages que vous pouvez lui faire; je ne vous demande rien que sa main.

DORIVAL.

Rien!...

AIR : *Du Vaudeville des Amazones.*

Votre attente sera remplie,
Pour vous traiter avec rigueur
Je sais trop que dans cette vie
Chacun court après le bonheur.
Pour moi, bientôt j'ai fini mon voyage,
En m'éloignant de ces lieux je voudrais

DORIVAL.

Trois jours... C'est impossible... Il ne faut au moins trois heures à passer le fleuve... Mais... Monsieur... comment se fait-il que vous ne soyez arrivé qu'à la première fois...

DUPRÉ.

Que vous me présente devant vous?... Je ne sais... Je ne sens... Mais où il avait dit que vous seriez à seize...

DORIVAL.

Et où vous a-t-il dit qu'il vous... *Dupré, vous* trouvez... Ne craignez rien... pourtant... Je ne sais... je suis bonhomme.

DUPRÉ.

Quoi! Monsieur... vous daigneriez...

DORIVAL, à part.

Donnons-lui des espérances... cela ne coûte rien... *Haut.* Et dites-moi... Monsieur... ma fille répond-elle à vos sentiments?

DUPRÉ.

J'ai eu assez heureux pour ne pas lui déplaire...

DORIVAL.

C'est-à-dire qu'elle vous aime... et qu'elle n'a fait mystère...

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

simulati[illegible]
ulgent : et [illegible]
er cette affaire-[illegible]

DUPE.

Monsieur, qu[illegible]

[illegible]

ns. [illegible]
hasard [illegible]
?

[illegible]

Mon[illegible]
savi[illegible]
ous de[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Vous [illegible]
Pour [illegible]
Je [illegible]
Cu[illegible]
[illegible]
[illegible]

Qu'on se souvînt un jour de mon passage,
Par les heureux qu'en chemin j'aurai faits.

DUPRÉ.

On s'en souviendra, Monsieur, on s'en souviendra; et je cours annoncer à mon père les heureuses dispositions où vous êtes. Adieu, M. Corbin... (*En s'en allant.*) Mon cher Batiste, je suis au comble de la joie. Tiens, voilà pour toi.

(Il lui met un écu dans la main et s'en va en courant.)

SCÈNE VI.

DORIVAL, BATISTE.

BATISTE.

Ah! ah! ah! un écu de cent sous, ma foi... (*A Dorival.*) Je vous r'marcie, Mossieu, c'est vous qui m'valez ça.... Tatigué, comme vous l'avez rendu content.

DORIVAL, se débarrassant de la perruque et de la robe de chambre.

Plaisanterie à part, il m'intéresse ce jeune homme.

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

Profitant du hasard propice
Qui me retient ici quelques instans,

Si je pouvais lui rendre un bon office,
Je n'aurais pas perdu mon tems. (*Bis.*)
Que de travers on observe à la ronde !
Heureux l'acteur intelligent
Qui les retrace au public indulgent.
Mais plus heureux sur la scene du monde,
Qui pour seul rôle a choisi l'OBLIGEANT.

BATISTE.

Oh ! qu'ça serait drôle, si vous pouviez lui faire épouser mademoiselle Joséphine ! C'est une ben bonne petite personne que j'voudrions voir heureuse, parce qu'elle le mérite.

DORIVAL.

Je doute en effet qu'elle le soit avec ce monsieur de Beaubuisson que j'ai eu occasion de voir souvent à Étampes.

BATISTE.

Bah !

DORIVAL.

Il m'a fait manquer par ses mauvais propos un excellent mariage. C'était un de nos abonnés ; il écrit dans le Journal du département... C'est une espèce de bel-esprit qui nous jugeait avec une sévérité... Moi surtout, je n'avais pas le bonheur de lui plaire... Je ne lui en veux pas, certainement ; mais si, par quelque bon tour, je pouvais me venger de ses impertinences...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE.

MADELEINE, accourant.

Batiste ! Batiste ! v'là un Mossieu qui frappe à la porte de la basse-cour, avec un cheval... Va donc voir qui c'est ?

BATISTE, emportant la perruque et la robe de chambre.

Un Mossieu !... J'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADELEINE, DORIVAL.

DORIVAL.

Ce n'est pas votre maître ?

MADELEINE.

Oh ! non, non ; j'l'aurais reconnu tout d'suite ; c'est un Mossieu que j'nons jamais vu.

DORIVAL.

Dites-moi, ma chère amie, si ma présence vous gêne ?

MADELEINE.

Pas du tout, Mossieu; vous pouvez rester. C'est peut-être quelqu'un qui veut parler à M. Corbin... On dira qu'il n'y est pas.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BATISTE.

BATISTE, revenant.

Not' femme, not' femme! Va le recevoir, va vite....

MADELEINE.

Recevoir, qui?

BATISTE.

Va donc toujours, j'te conterai ça.

MADELEINE s'en allant.

Ah! mon Dieu! C'est donc quelqu'un de ben conséquent?

SCÈNE X.

BATISTE, DORIVAL.

BATISTE.

D'VINEZ qui c'est, Mossieu?

DORIVAL.

Ma foi il me serait difficile....

BATISTE.

Nous parlions tout-à-l'heure de M. Maclou de Beaubuisson....

DORIVAL.

Serait-ce-lui, par hasard?

BATISTE.

Lui-même.

DORIVAL.

Comment se fait-il?... Vous m'avez dit que votre maître était allé....

BATISTE.

Eh! ben, oui; mais apparemment qu'ils se sont croisés en route sans se voir.

DORIVAL.

Oh! parbleu! la rencontre est charmante, et je ne serais pas fâché de me trouver aux prises avec ce petit M. de Beaubuisson.

BATISTE.

Je l'entends.

DORIVAL.

Venez vite, mon cher ami, je vous ferai part d'un projet....

AIR : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Mon plan n'est pas encor bien arrêté,
Mais le hasard ici me favorise;
Punir un fat, et servir la beauté,
C'est une charmante entreprise.

BATISTE.

J'vous d'vons déjà le pour boir' de c'matin;
Vous m'avez l'air d'un luron qu'aime à rire,
J'vous s'condrons, car la gaîté, le bon vin
M'est avis qu'ça n'pouvont pas nuire.

ENSEMBLE.

DORIVAL.

Mon plan n'est pas encor bien arrêté,
Mais le hasard ici me favorise:
Punir un fat et servir la beauté,
C'est une charmante entreprise.

BATISTE.

De c'que j'fesons Mamsell' nous saura gré,
Et si le sort ici nous favorise,
Je somm's ben sûr que le petit Dupré
Récompens'ra not' entreprise.

(Dorival et Batiste entrent dans la maison. Madeleine et M. de Beaubuisson viennent par le fond à droite.)

SCÈNE XI.

MADELEINE, M. MACLOU DE BEAUBUISSON, une cravache à la main; caricature du jour; mode outrée.

M. DE BEAUBUISSON.

Eh! bien qu'est-ce que c'est donc que toutes ces allées et venues?

AIR : *Du Vaudeville de la Partie carrée.*

J'appelle en vain de tous côtés, personne
Pour m'annoncer ne vient s'offrir.
Retenez bien qu'aussitôt que je sonne
Tout le monde doit accourir.
Je trouverais la méprise un peu forte
Si quelque sot ici me confondait
Avec ces gens que l'on laisse à la porte.

MADELEINE, à part.

Il est d'ceux qu'on y met.

Oh dame, Mossieu, c'est qu'nous prenons nos précautions avant d'ouvrir... une maison comm'ça... sur la grand' route... Il y a tant de gens de mauvaise mine.

BEAUBUISSON.

Je n'ai pas cette mine-là, j'espère?

MADELEINE.

Oh! non. C'n'est pas vous qui me feriez peur... Mais où est donc not' homme? il était ici tout-à-l'heure.

BEAUBUISSON.

Notre homme! tu as donc un homme, ma chère enfant?

MADELEINE.

Pardienne! et pourquoi donc pas, Mossieu? tout comme une autre.

BEAUBUISSON, se familiarisant.

Ce n'est pas l'embarras.... tu m'as l'air d'une...

(Il lui pince la joue.)

MADELEINE.

Laissez-donc, Mossieu... tu m'as l'air! i' n'se gêne pas.

BEAUBUISSON.

Allons, allons, cherche ton homme... dis-lui que c'est moi, M. Maclou de Beaubuisson, le fils du conservateur des hypothèques d'Étampes, le prétendu de la belle Joséphine, et le gendre futur du papa Corbin... J'espère que je t'ai décliné-là tous mes noms et qualités, es-tu contente? me feras-tu bon accueil maintenant? car tu m'as un peu brusqué en entrant, et si je racontais ça au beau-père...

MADELEINE.

Brusqué ! moi, Mossieu ! pas du tout ; mais vous entrez dans c'te cour, vot' cheval, et vous, comme deux étourneaux : vous avez failli m'écraser.

BEAUBUISSON.

Ah ! c'est que j'ai une jument incroyable ! quand elle sent l'écurie, impossible de la retenir ! c'est l'animal le plus vif que je connaisse ; je l'ai envoyée à Paris, au mois de septembre. Elle a couru au Champ-de-Mars, et il ne s'en est fallu que de vingt kilomètres, qu'elle ne gagnât le prix de douze cents francs. Aussi, il n'y a pas un bourg de Seine-et-Oise, où l'on ne chante les louanges de Cocotte.

MADELEINE, riant.

De Cocotte ?

BEAUBUISSON.

Oui, je l'appelle Cocotte... c'est un petit nom d'amitié que je lui ai donné.

AIR : *Voyage qui voudra.*

Monté sur ma superbe bête,
Et revêtu d'un frac charmant,
Lorsque je me rends à la fête
Du chef-lieu du département,
Nous y fesons merveille !
Fière et dressant l'oreille,

Cocotte au moindre bruit
Saute et s'enfuit.
En nous voyant on s'émerveille;
Au loin de l'œil chacun nous suit.
D'abord je ne vas
Que le petit pas,
Ensuite au grand trot,
Ensuite au galop;
Car je trotterais,
Je galopperais
Du matin au soir,
Sans me laisser choir.
Vraiment, vraiment il faut nous voir!

(*Il parle.*) Quand j'ai fourni ma course, alors je reviens, tout haletant, à la promenade de la ville... Là, les amateurs s'arrêtent, nous examinent de la tête aux pieds; chacun dit son mot. — Le bel animal! — Quelles jambes! — Comme il est musclé! — C'est une bête de cent louis, dit l'un. — Cent louis, dit l'autre... mille écus! — Mille écus.... elle m'a coûté deux cents cinquante francs à la réforme des cuirassiers .. c'est égal, tous nos jeunes gens n'ont que des squelettes efflanqués .. ils sont d'une jalousie, quand ils voient ma jument...

Cocotte, (*Bis.*) tu fais leur désespoir!

Mais vois donc, je te prie, si on va lui donner un picotin.

MADELEINE, appelant.

Batiste !

BEAUBUISSON.

Batiste, c'est le nom de ton mari ?

MADELEINE.

Oui, Mossieu.

BEAUBUISSON.

Vous êtes tous deux domestiques chez le beau-père ?

MADELEINE.

Domestiques !.... Non, Mossieu, nous sommes jardiniers.

BEAUBUISSON.

J'entends... j'entends ; vous faites un peu de tout : tant mieux ; j'espère que vous me servirez bien quand je serai de la maison. J'aurai soin de vous, soyez tranquilles ; je vous promets ma protection.

MADELEINE, à part.

Sa protection ! ah mon Dieu ! mon Dieu ! si mam'selle Joséphine a un olibrius comme ça pour mari ; à sa place, moi, j'sais bien c'que j'ferais... (*Haut.*) Mais voyez donc si not' homme viendra... (*Elle appelle avec impatience.*) Batiste !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL, sous le costume de Batiste; un arrosoir à la main.

DORIVAL, paraissant sur la porte.

BATISTE! Batiste! Eh! ben, queuqu'il y a, not' femme? Est-ce que le feu est au village?

MADELEINE, surprise.

Que vois-je?... Que signifie?... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUBUISSON.

Eh! arrivez donc, M. Batiste, on a bien de la peine à vous avoir.

DORIVAL, à Madeleine.

Eh ben! quand tu me r'garderas... Voyons, est-ce que tu n'es pas assez grande pour répondre à Mossieu?

MADELEINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah!

DORIVAL.

Oh ça! sais-tu bien que j'vons nous fâcher pour tout d'bon, si tu m'ris comm' ça au nez.

MADELEINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah!

DORIVAL.

Ventreguenne! as-tu juré de m'pousser à bout? Va-t-en, ou j'te... (*Bas à Madeleine.*) Laissez-nous.

MADELEINE, comprenant.

N' te fâche pas, mon p'tit homme, ne t' fâche pas. (*Elle lui donne de petits soufflets sur la joue.*) V'là que j' rentre.

DORIVAL.

A la bonne heure! dépêche-toi d' ranger la maison... que si Mossieu revenait, il ne trouve pas tout sans dessus dessous.

MADELEINE.

Oui, oui... (*A part.*) Oh! que je voudrais savoir...

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE XIII.

DORIVAL, sous le costume de Batiste; M. MACLOU DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON.

Comment, est-ce que M. Corbin est absent?

DORIVAL.

Oui, Mossieu, il est allé à Étampes.

BEAUBUISSON.

A Étampes ! et j'en viens moi; quelle route a-t-il donc prise ?

DORIVAL.

Dame ! la grand' route, que j' présume.

BEAUBUISSON.

Cela n'est pas possible ! je l'aurais rencontré... est-ce qu'il est à pied ?

DORIVAL.

Non, Mossieu... il a monté à c' matin dans le vérocifère d'Orléans.

BEAUBUISSON.

Moi, j'étais à cheval.

DORIVAL.

C'est que c'est aujourd'hui le marché d'Arpajon, voyez-vous, y a tant d'animaux sur c'te route, il ne vous aura point distingué.

BEAUBUISSON.

Ah ! ça, mais je peux du moins parler à mademoiselle Corbin ?

DORIVAL.

Non, Mossieu.

BEAUBUISSON.

Comment, non ! je ne peux pas lui présenter mon hommage !

DORIVAL.

Non, Mossieu, vous n'pouvez point.

BEAUBUISSON.

Et pourquoi, je te prie ?

DORIVAL.

Par la raison que Mam'sell' est partie avec son père.

BEAUBUISSON.

Parbleu ! c'est jouer de malheur ! moi qui viens pour la voir à *flanc*-étrier.

DORIVAL.

Oui, vous avez du guignon.

BEAUBUISSON.

C'est que tu ne sais peut-être pas ce qui m'amène ?

DORIVAL.

Oh ! qu'si, Mossieu, j'ons vu ça du premier coup-d'œil.

BEAUBUISSON.

Qu'est-ce que tu as vu ?

DORIVAL.

J'ons vu... dam' !... (*Il rit.*) Ça s'voit tout d'suite ; il n'faut pas le demander, c'est peint sur votre figure.

BEAUBUISSON.

Sur ma figure ?

DORIVAL, riant.

Oui, vous v'nez pour être...

BEAUBUISSON.

Quoi ?

DORIVAL, riant.

J'nons pas besoin d'vous l'dire, puisque vous le savez mieux que moi.

BEAUBUISSON.

Tu vois donc que je viens pour faire ma cour à mademoiselle Joséphine ?

DORIVAL.

Oui... et puis pour être...

BEAUBUISSON.

Son mari.

DORIVAL.

Oui... et puis pour être...

BEAUBUISSON.

Tu devines juste, mon garçon... (*Riant.*) Hé ! hé ! hé

DORIVAL.

Oh ! il y a bien d'aut'choses que j'devine, allez ; et qui vous étonneraient ben si...

BEAUBUISSON.

Quoi donc encore ? explique-toi.

DORIVAL.

Ma fine, non, ça ne me regarde point. Tant pis pour M. Corbin s'il jette comm'ça sa fille à la tête du monde.

BEAUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

DORIVAL.

Oh! rien... Mais convenez entre nous que vous allez faire ben des malheureuses à Étampes.

BEAUBUISSON, avec fatuité.

Des malheureuses ?

DORIVAL.

Allons, convenez-en... La petite fille du limonadier d'la comédie, par exemple ?

BEAUBUISSON, étonné.

D'où diable ?...

DORIVAL.

Est-ce que j'vous ons pas vu vingt fois dans l'comptoir, à côté d'elle ? Qu'vous l'i fesiez des niches ; qu'vous tiriez son aiguille quand alle travaillait ?

AIR : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Finissez donc, mossieu Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m'fâch' tout d'bon mossieu Maclou.
—Acceptez c'bouquet !
—Nenni, qu'all' disait,
Pas d'gest' s'il vous plaît.
Je m'gard' pour l'hyménée,
J'suis un' fill' bien née,
Et je vous f'rai voir
Que dans un comptoir
La vertu peut s'asseoir.

DORIVAL.

ENSEMBLE.

Finissez donc, mossieu Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m'fâch' tout d'bon, mossieu Maclou.

BEAUBUISSON.

Triompher, et plaire partout,
J'en conviens, c'est ma destinée ;
Mais je ne voudrais pas du tout
Qu'au cher beau-père il allât conter tout.

DORIVAL.

V'là qu'vous l'enjoliez,
Qu'vous la cajoliez ;
Mais par un soufflet
S'terminait

L'tête à tête,
Puis all' s'écriait :
« Mon Dieu qu'vous êt's bête,
» Ennuyeux et laid. »

(Allant auprès de Beaubuisson.

Tout ça n'est p't-êt' pas vrai ?

DORIVAL.

ENSEMBLE.

Finissez donc, mossieu Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m'fâch' tout d'bon, mossieu Maclou.

BEAUBUISSON.

Triompher, et plaire partout,
J'en conviens, c'est ma destinée,
Mais je ne voudrais pas du tout
Qu'au cher beau-père il allât conter tout.

BEAUBUISSON, riant.

Tais-toi... tais-toi... ne va pas parler de ça ci.

DORIVAL.

Oh ! je n'ai garde.

BEAUBUISSON.

Mais tu vas donc bien souvent à Étampes ?

DORIVAL.

J' crais ben. On n'voit que moi, les jours de marché... Dites donc, et c'te jolie petite

comédienne pour qui vous avez acheté une fois tout mon panier de fleurs ?

BEAUBUISSON, surpris.

Comment ? c'est à toi que j'ai acheté...

DORIVAL.

Eh ! oui, vous savez ben... j'ons porté les fleurs chez elle de votre part.

BEAUBUISSON.

C'est singulier ! Mais aussi je me disais : voilà un drôle dont la figure...

DORIVAL, riant.

N'est-ce pas ? c' que c'est que l'hasard ! Vous n' comptiez guère me trouver chez mossieu Corbin ?... All' était ma fine bien gentille, c'te petite comédienne.

AIR : *Du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Sans parler ici d'sa beauté
Elle a, si j'en crois c'qu'on répète...

BEAUBUISSON.

L'esprit d'une ingénuité
Et la candeur d'une coquette ;
Cette actrice dont les talens
Charmaient les juges difficiles,
Jouait les travestissemens.

DORIVAL, avec malice.

J'croyais qu'all' jouait les imbéciles.

BEAUBUISSON.

Quelquefois : dans la *Chercheuse d'Esprit*, par exemple.

DORIVAL.

All' avait l'air d' ben vous aimer toujours.

BEAUBUISSON, riant.

Elle était folle de moi ; mais motus encore une fois.

DORIVAL.

Elle était si contente, qu'elle m'a donné un écu de cinquante-cinq sous pour boire.... J'm'en souviendrai toujours.

BEAUBUISSON.

Tiens en voilà deux, pour ne plus penser à toutes ces folies de ma jeunesse.

DORIVAL.

Vous êtes ben honnête, Mossieu, vous pouvez t'être sûr que je ne soufflerai le mot.

BEAUBUISSON.

Je l'espère.

DORIVAL.

C'est vrai que si mossieu Corbin, connaissait toutes vos p'tites fredaines, il n' vous baillerait point sa fille, dà.

BEAUBUISSON.

C'est possible.

DORIVAL.

Dites donc... n'faudra pas non plus lui parler de c't'aventure ?...

BEAUBUISSON.

Quelle aventure ?

DORIVAL.

C't'aventure... au sujet d'une dame qui v'nait d'Paris, et qu'est descendue avec un jeune homme... à l'auberge des Trois-Rois.

BEAUBUISSON.

Ah! oui, oui... Mais où diable as-tu appris?...

DORIVAL.

Bah!... je suis comme les furets, moi, je m'glisse partout. J'étais là... quand l'jeune homme à la dame, vous a donné un soufflet.

BEAUBUISSON.

Un soufflet! Ce n'était pas un soufflet d'abord.

DORIVAL.

Ça y ressemblait ben toujours. Vous lui avez joliment répondu, tout d'même.

BEAUBUISSON.

Je le crois, parbleu, bien! le lendemain son affaire était bonne; va...

DORIVAL.

Vous vous êtes battus ?

BEAUBUISSON.

Hors de la ville et sans témoins. Du premier coup, je l'ai laissé sur le pré...

DORIVAL.

Oh ! oh ! c'est donc ça que je l'ai rencontré l'aut' jour, qui m'a demandé d'vos nouvelles.

BEAUBUISSON, à part.

Ce maraud-là est incroyable ! Il sait tout.

DORIVAL.

AIR : *D'une Allemande de Mozart.*

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d'la prudence;
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir ;
A not' maît' tantôt
Loin d'dir' vot' histoir' véritable,
J'lui dirai plutôt :
Vot' gendr' a tout c'qui faut;
C'est un homm' capable,
Et ben agréable;
Bref pour vous servir
J'vas joliment mentir.

ENSEMBLE.

DORIVAL.

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d'la prudence;
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir.

BEAUBUISSON.

Oui, je crois à ta prudence,
Si tu gardes le silence,
Sur une autre récompense
Compte dès ce soir.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE.

MADELEINE, accourant, à Dorival.

(Suite du même air.

Quitt'ras-tu c'jardin?
Un' dam' en équipage arrive
D'mande mossieu Corbin,
J'dis qu'il n'y est pas.... soudain
C'te dam' qu'est très-vive
Dit : faut que j'y écrive.
Port' lui donc pour ça
Encre et plume,

DORIVAL.

On y va.

ENSEMBLE.

DORIVAL, s'approchant de Beaubuisson et lui versant de l'eau sur les jambes avec son arrosoir.

Mais comptez sur mon silence,
Il fant ici d'la prudence;
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir.

BEAUBUISSON.

Oui, je crois à ta prudence,
Si tu gardes le silence,
Sur une autre récompense
Compte dès ce soir.

MADELEINE, regardant Dorival qui sort lentement.

Voyez donc c'te nonchalance,
Est-ce comm' ça q'l'ouvrage avance?
Ça jas'rait, sans ma prudence,
Du matin au soir.

(Madeleine va pour suivre Dorival, Beaubuisson la retient par sa jupe.)

SCÈNE XV.

BEAUBUISSON, MADELEINE.

BEAUBUISSON.

Dis donc, Madeleine, qu'est-ce que c'est que cette dame?

MADELEINE.

Est-ce que j'sais, moi; mais faut qu'all'

soit ben riche tout d'même : car ell' a un biau carrosse, et des grands laquais vêtus comme des milords.

BEAUBUISSON.

Elle voudrait peut-être acheter la campagne de M. Corbin ?

MADELEINE.

C'est possible... mais vous m'faites perdre mon tems.

(Elle remonte la scène.)

BEAUBUISSON.

Écoute donc un moment.

MADELEINE.

Eh ben ! après ?

BEAUBUISSON.

C'est que pour tuer le tems, vois-tu, en attendant le beau-père, je n'aurais pas été fâché de tenir compagnie à cette dame, moi... La galanterie française...

MADELEINE, sort en courant.

Eh ben ! j'lui dirai qu'vous voulez tuer le tems avec elle, comptez là-dessus.

BEAUBUISSON, courant après elle.

Ne va pas faire une bêtise comme celle-là, Madeleine, entends-tu ?

(Madeleine sort.)

SCÈNE XVI.

BEAUBUISSON, DUPRÉ, arrivant par la grille.

DUPRÉ, à part.

Qui est donc ce Monsieur si familier avec les domestiques de la maison ?

BEAUBUISSON, se croyant seul.

Ces gens de campagne sont d'une maladresse !...

DUPRÉ, à part.

Je n'ai pu tenir à mon impatience, et d'après l'espoir que m'a donné M. Corbin...

BEAUBUISSON, se croyant seul.

Ce sera pourtant fort désagréable, si je suis obligé de m'en retourner sans avoir vu la petite Joséphine.

DUPRÉ, qui écoute.

La petite Joséphine !... (*Il s'avance.*) Pardon, Monsieur, mais vous parliez ici de mademoiselle Joséphine.... est-ce que par hasard vous seriez?...

BEAUBUISSON, un peu surpris de l'apparition de Dupré et de sa question.

Maclou de Beaubuisson.

DUPRÉ, à part.

Qu'entends-je ?

BEAUBUISSON.

Vous avez l'air étonné, Monsieur !

DUPRÉ.

Je le suis en effet, Monsieur, de vous rencontrer ici.

BEAUBUISSON.

Vraiment ?

Air : *Pourtant je voudrais bien.* (Des Gardes marines.)

Monsieur, si je puis m'y connaître,
Est cousin, neveu du patron ?

DUPRÉ.

Un titre plus cher va peut-être
M'attacher à cette maison.
Le père et son aimable fille
Ne peuvent encor me compter
Dans leur famille ;
Mais j'ose me flatter
Du doux espoir de l'augmenter.

BEAUBUISSON, à part.

De l'augmenter !.... (*Haut.*) Permettez,

Monsieur, je n'entends pas : ayez la bonté de vous expliquer un peu plus catégoriquement: vous êtes...

DUPRÉ.

Je suis Dupré, le fils du notaire de Boissy.

BEAUBUISSON, d'un ton méprisant.

Dupré de Boissy?.. je ne connais pas ça....

DUPRÉ, appuyant, comme s'il parlait à un sourd.

En ce cas, je vais vous répéter *ça*, Monsieur. Je suis Charles Dupré.. J'aime mademoiselle Joséphine, j'en suis aimé... *ça* est assez clair, je crois ; j'en ai fait l'aveu ce matin à son père qui a daigné encourager mon amour ; et si *ça* dérange vos projets de fortune, j'en suis fâché; mais j'ai des prétentions plus légitimes que les vôtres, et je n'en rabattrai pas *ça*, entendez-vous maintenant, Monsieur ?

BEAUBUISSON, un peu étourdi de la riposte.

Je commence à comprendre... vous êtes, ce qu'on appelle, en terme technique, un rival.

DUPRÉ.

Oui, Monsieur, un rival, et qui ne souffrira pas...

BEAUBUISSON, avec ironie.

Air : Du *Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Suivant les traces de son père,
Monsieur doit être en ce moment

Clerc d'avoué, clerc de notaire?

DUPRÉ.

Cela vaut mieux que d'être un insolent.
A cet état cessez de faire injure,
De grands auteurs ont ainsi commencé.
Et du fond d'une étude obscure,
Plus d'un héros s'est élancé.

BEAUBUISSON.

Permettez... permettez... vous vous échauffez...

DUPRÉ.

C'est que vous le prenez sur un ton...

BEAUBUISSON.

Parlons sans nous emporter... que diable, s'il fallait se couper la gorge pour un mot.... Vous ne savez peut-être pas, d'ailleurs, que vous avez affaire à un homme qui a tiré le pistolet chez Lepage... et qui abat une poupée à vingt-cinq pas?

DUPRÉ.

Et moi, Monsieur, j'abats mon homme à cinquante.

BEAUBUISSON.

Diable, diable! vous tirez bien..... mais pour en revenir à ce que nous disions: si le papa Corbin vous a fait des promesses, c'était pour se moquer de vous.

DUPRÉ.

Pour se moquer de moi !

BEAUBUISSON.

Permettez, c'est une façon de parler. Mais tenez, lisez ce qu'il a écrit, il n'y a pas plus de trois jours, à mon oncle *Boudard*, le percepteur d'Étampes... Lisez, je vous en prie, pour votre satisfaction.

(Il lui donne une lettre.)

DUPRÉ, après avoir lu bas.

Se peut-il ?

BEAUBUISSON.

Vous voyez que je n'en impose pas. Je vous dirai plus : c'est que, pendant que le beau-père est allé à Étampes, pour la première entrevue, moi, qui connais les bienséances, je suis venu ici pour lui présenter mes devoirs.

DUPRÉ, interdit.

Je vous avoue, Monsieur, que ce départ précipité me confond... Ce matin, à cette place même, je lui ai parlé encore, et rien n'annonçait qu'il eût le dessein de me tromper.

BEAUBUISSON, riant.

C'est cependant une mystification, mon cher; c'en est une, ou je ne m'y connais pas... et je m'y connais, je vous prie de le croire.

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons, Monsieur.... Comment annoncer à mon père ?...

BEAUBUISSON.

S'il a rédigé le contrat, il en sera pour son papier timbré.

DUPRÉ.

Quoi ! vous croyez que M. Corbin ?...

BEAUBUISSON.

Air : *Nous verrons à ce qu'il dit.* (De Banceclin.)

Connaissant
Et redoutant
Votre amoureuse étourderie
Il vous aura prudemment
Flatté de son consentement.

DUPRÉ.

Je doute toujours
Qu'il ait eu recours
A cette perfidie ;
Mais je le verrai,
Je le presserai....

BEAUBUISSON, à part.

Et moi j'épouserai.

ENSEMBLE.

BEAUBUISSON.

Connaissant et redoutant
Votre amoureuse étourderie,
Il vous aura prudemment
Flatté de son consentement.

DUPRÉ.

Mais jusques à ce moment,
A sa promesse je me fie;
Il ne m'a pas vainement
Flatté de son consentement.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

BEAUBUISSON, MADELEINE, accourant.

BEAUBUISSON.

Le pauvre jeune homme est bien désappointé.

MADELEINE.

Ah! dites-donc, Mossieu, j'ai fait vot' commission. J'ai dit comm' ça à c'te Dame que vous vouliez tuer le tems avec elle... All' vous cherche partout.

BEAUBUISSON.

Par exemple, Madeleine, tu es bien bavarde; c'est une plaisanterie que je fesais.

MADELEINE.

La v'là qui vient par ici.

BEAUBUISSON

Que diable veux-tu que je lui dise ?

SCÈNE XVIII.

MADELEINE, BEAUBUISSON, DORIVAL, sous le costume d'une dame anglaise, BATISTE, déguisé en jokey anglais.

DORIVAL, sortant de la maison, dit tout bas à Batiste.

A tout ce que je vous demanderai, n'oubliez pas de répondre seulement *yes*.

BATISTE.

Oui, Monsieur... (*Il se reprend.*) Yes, yes, Madame.

BEAUBUISSON, la lorgnant, dit à part.

A sa démarche, à son air, je parierais que c'est une *Lady*.

DORIVAL, à Batiste.

Jones ?... *What o' clock is it ?*

BATISTE.

Yes.

DORIVAL, bas.

C'est bien... (*Haut à Madeleine.*) Médème le jardinière ?

MADELEINE.

Madame la milady.

DORIVAL.

Où était-il la jeune cavalier franchése qui voulait me tenir compegni ?

MADELEINE.

Madame... la milady... (*Bas à Beaubuisson.*) Qu'est-ce qu'elle demande ?

BEAUBUISSON, bas à Madeleine.

Je sais... je sais... je connais sa langue, je vas lui répondre. (*Haut, et s'avançant vers Dorival avec de grands saluts.*) Madame, c'est moi qui ai pris la liberté...

DORIVAL.

Ah ! c'était vous, Messer...

(Elle lui fait une profonde révérence.)

BEAUBUISSON.

Oui, Milady, j'ai pensé qu'en attendant M. Corbin...

DORIVAL.

Messer Corbinne ? vous étiez son fils... no'.

BEAUBUISSON.

Son fils? non, M. Corbin n'a point de fils; il n'a qu'une fille, et ce n'est pas moi. Je dois être son gendre.

DORIVAL.

Vous, la gendre à messer Corbinne?...

BEAUBUISSON.

Yes, Milady. (*A Madeleine.*) Tu vois que je sais l'anglais.

DORIVAL.

Ah! je suis enchantée beaucoup!.... je venais tout justement pour parler à la gendre futur de messer Corbinne.

BEAUBUISSON.

C'est à moi, Milady, que vous vouliez parler?

DORIVAL.

C'éttaitte vous qui vous appelez messer Meclo de Belbuissonne?

BEAUBUISSON.

Maclou de Beaubuisson... moi-même.

DORIVAL.

Ah! jé une homme... si vous saviez la grande secret que j'ai à vous dire.

BEAUBUISSON.

Un grand secret ! à moi ?

DORIVAL, en confidence.

Jé voulais rester dans lé tette à tette avec vous... (*Haut.*) Jones ?

BATISTE.

Madame... (*Il se reprend.*) Yes ?

DORIVAL, à Batiste.

Jones... allez à Arpéjonne ; vous direz à mon équipage de se tenir prête ; je partirai dans une heure.

BATISTE.

Yes.

(Il s'en va lentement et lourdement.)

BEAUBUISSON.

Madeleine,... cette dame désire être seule avec moi... laisse-nous.

MADELEINE.

Oui, Mossieu. (*Elle court après Baptiste en disant :*) Attendez, attendez, mossieu Jaune, j' vas vous mettre dans vot' chemin.

BATISTE, à sa femme.

Yes...

MADELEINE, riant, dit tout bas à son mari.

Oh ! qu' t'as l'air drôle comm' ça, not' homme !

BATISTE.

Yes... Tais-toi.

(Batiste et Madeleine vont, pour sortir par la grille; mais voyant qu'on ne les regarde pas, ils rentrent dans la maison.)

SCÈNE XIX.

DORIVAL, MACLOU DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON.

Nous sommes seuls, Madame, il me tarde d'apprendre ce secret ?

DORIVAL.

Je voudrais mé asseoir.

BEAUBUISSON, court prendre une chaise du jardin et la lui offre.

Milady...

DORIVAL.

I thank you, sir... Je voulais que vous soyez assise toute de même.

BEAUBUISSON.

Milady, je serai très-bien debout pour vous écouter.

DORIVAL.

No' no'... Vous assise toute de même.

BEAUBUISSON.

Vous le voulez absolument.... C'est moins pour m'asseoir que pour vous obéir...

(Il prend une chaise, et s'assied très-près de Dorival.)

DORIVAL.

Non, approchez-vous, plus loin ; (*Il s'éloigne un peu.*) encore plus loin : la décence anglaise il exigeait cette chose.

BEAUBUISSON.

Madame...

(Il s'avance.)

DORIVAL, fesant un grand soupir.

Ah !

BEAUBUISSON.

Vous soupirez, Milady !

DORIVAL.

Jé avais grandement sujet de sopirer...

BEAUBUISSON.

Vous avez donc quelque chagrin ?

DORIVAL.

Ah !.... des chagrennes... beaucoup !.... Vous étiez impatiente, je vois, de connaître ce qui me amène... Il faut, Messer, que je conte à vous le histoire des aventures de ma vie... c'éttaitte une roman.

BEAUBUISSON.

Je n'en doute point... les dames anglaises sont, dit-on, très-romantiques.

DORIVAL.

Figurez-vous d'abord, que je avais reçu de la néture, une caractère vive, impétiése ! mais tendre beaucoup, passionné très-fortement; vous comprendrez bien ?

(Chaque fois qu'elle dit ce dernier mot, elle frappe sur le bras de Beaubuisson.)

BEAUBUISSON.

Oui, oui.... Madame... vous êtes tendre et passionnée, j'entends.

DORIVAL.

A quinze ans, je avais épousé le lord *Biffectonne*, et je étais véve à seize avec une fortune très-confortable.... Ah! messer Belbuissonne ! c'étaitte une bien triste état que l'état de véve...

BEAUBUISSON.

Je conçois qu'à cet âge-là... surtout quand on est jolie comme vous...

DORIVAL.

Air : *Vos maris en Palestine.*

Après ces malheurs précoces,
Au lord Malborough enfin

J'avais, en secondes noces,
Donné mon cœur et ma main. (*Bis.*)
Mais fatale destinée!
Que je devais pleurer fort! (*Bis.*)
Hélas, au bout d'une année,
Messer Malborough est mort.

(Il pleure sur la ritournelle.)

Et je étais encore vève à vingt-ans, avec une fortune encore plus gros... Vous comprendrez bien?

BEAUBUISSON.

Oui, Madame... la mort de M. de Malbrouk vous a rendue encore plus riche que vous ne l'étiez.

DORIVAL.

C'éttaitte là tout justement la cause de mes infortunes... Je voyageai dans le France pour voir le bel pays à vous... Écoutez bien, messer Belbuissonne.

(Elle lui donne un coup de poing sur le bras.)

BEAUBUISSON, reculant un peu.

Madame, je suis tout oreilles.

DORIVAL.

En voyageant, j'ai rencontré beaucoup de cavaliers franchèses qui voulaient m'épouser.

BEAUBUISSON.

Cela ne m'étonne pas.

DORIVAL.

Il en était une surtout... qui était une bel homme... grande... cinq pieds avec huit pouces, et de grandes moustaches; qu'il avait des manières fort agréables!... il chantait, il dansait comme un zéphir.

BEAUBUISSON.

Il vous a plu, sans doute?

DORIVAL.

C'est-à-dire, il m'aurait assez plu, parce que j'aime beaucoup le chant, le danse, et les grandes moustaches.... Ce sont des petits talens de société qui amusaient toujours.... Chantez-vous, messer de Belbuissonne?

BEAUBUISSON.

Non, Milady; ce n'est pas là mon fort.

DORIVAL.

Oh! tant pis; vous étiez privé d'une grande plaisir; car les romances... les romances anglaises surtout!.. ils étaient si lamantables!.. quand on a le cœur sensible, je suis sûre que si je vous chantais un petit roman anglaise, vous pleureriez tout de suite.

BEAUBUISSON.

Milady, je serai charmé de vous entendre.

DORIVAL.

Écoutez..c'éttaitte un air..oh! un air du plus

fameux compositeur de l'Angleterre, on le appelait le petit Rossini de la Grande Bretagne.

BEAUBUISSON.

Diable ! voyons.

DORIVAL, chante.

Ancienne romance écossaise.

Should auld acquintance by forgot,
And never brought to mind;
Schould auld acquintance by forgot,
And days of lang syne
For auld lang syne,
Mi dear for auld lang syne.
Co'eff tak a cap o' kiud-nessyet
For auld lang syne.

And' sure ly co'eff be your,
Pint-stoup as sure astll be mine;
And co'ell tak a right guid
Co'elli e' waught,
For auld lond syne
Mi dear for auld lang syne,
Co'eff tak a cap o'kind-nessy et
For auld lang syne.

BEAUBUISSON.

En effet, Milady, cela porte à l'ame... Eh bien! pour en revenir à cet aimable cavalier, vous ne l'avez pas épousé ?

DORIVAL.

Oh ! non; j'ai vu tout de suite qu'il n'avait envie de moi que pour mon argent.

BEAUBUISSON.

Cela n'est pas très-délicat. Il paraît, Milady, qu'il est fort difficile de toucher votre cœur.

DORIVAL.

Non, pas très-difficile du tout, je vous assure, car je me laissais prendre comme un enfant... à l'hameçonne de l'amour.

BEAUBUISSON.

A....

DORIVAL.

L'hameçonne...

BEAUBUISSON.

L'hameçonne... ah ! l'hameçon, le piége de l'amour ?

DORIVAL.

Oui. J'avais enfin rencontré un jeune homme, qu'il était très-bien à ma fantaisie!... Ah ! comme je l'aimais ! je le trouvais charmante... il était plein d'esprit et d'emébilité, mais que le mine il étaitte trompeur.

BEAUBUISSON.

Vous eûtes donc encore à vous plaindre de lui ?

DORIVAL, pleurant.

Je vous en fesais juge vous-même, Messer... pendant qu'il me jurait qu'il me adorait, il jurait toute le même chose à un petit fille dont il a tourné la tête.

BEAUBUISSON.

C'est fort mal.

DORIVAL.

Jé avais surpris le correspondance de la jéune homme avec le petit fille.

BEAUBUISSON.

Alors vous connaissez votre rival ?

DORIVAL.

Jé connais sans avoir vu... le petite fille, il se nomme Joséphine.

BEAUBUISSON.

Joséphine !

DORIVAL.

Oui, et la père au petit fille, c'étaitte messer Corbinne.

BEAUBUISSON.

Monsieur Corbin !... Mais, Madame, comment donc appelez-vous le perfide qui vous a trompée ?

DORIVAL.

La perfide ? il se nommait Dupré.

BEAUBUISSON.

Dupré! qu'entends-je?

DORIVAL.

Et c'éttaitte la raisonne pourquoi je suis venue ici tout expressément.

BEAUBUISSON, vivement.

Et vous avez la preuve?

DORIVAL.

Le preuve! je le tienne dans le main.

(Il lui montre une lettre.)

BEAUBUISSON.

Une lettre?

DORIVAL.

Une lettre du petit fille que jé avais arrêtée dans le poste de Arpéjonne, voyez plutotte...

(Il lui montre la suscription de la lettre.)

BEAUBUISSON, la lisant.

A monsieur, monsieur Dupré fils, à Boissy-le-sec. Oh! oh! et que dit cette lettre?

DORIVAL.

Oh! il disait des choses affreuses.

BEAUBUISSON.

Voyons, voyons. (*Dorival lui donne la lettre.*)

(Lisant.)

« Mon cher Dupré, je ne puis vous expri-

BEAUBUISSON.

Milady... j'ai prouvé dans l'occasion...

DORIVAL.

Allons, vous avez per, vous êtes un poltron... convenez ?

BÉAUBUISSON, à part.

Que diable de proposition me fait-elle là ?

DORIVAL.

Eh ! bien... c'éttaitte moi, qui me vengerais toute seule.

BEAUBUISSON.

Milady...

DORIVAL.

No, no, c'étaitte pas la première fois que j'ai battu... (*Il fait le geste de tirer l'épée.*)

BEAUBUISSON, à part.

Quelle femme !

DORIVAL.

Jé exigeais seulement que vous servirez à moi de témoinne.

BEAUBUISSON, à part.

Servir de témoin à une femme qui se bat... (*Haut.*) Milady, cela n'est pas proposable... mais sans recourir à des moyens aussi violens, ne peut-on pas écrire à M. Corbin? lui dé-

voiler toute cette intrigue... et le prévenir des engagemens sacrés que le jeune Dupré a contractés avec vous ?

DORIVAL.

Ah ! jé entends... par cette moyen, le pépé Corbinne, il sera en fureur... il chassera le Dupré...

BEAUBUISSON.

Et de deux prétendans, mademoiselle Joséphine n'en épousera aucun.

DORIVAL.

Oh ! oui... elle sera bien punitte... écrivonne... écrivonne toute de suite. Dites bien clairement à messer Corbinne que vous ne voulez point de sa fille.

BEAUBUISSON, se mettant à la table.

Oh ! laissez-moi faire... vous allez voir.

DORIVAL, il dicte.

Je vais vous dicter... « Messer Corbinne, » votre fille il était un impertinent.

BEAUBUISSON.

Oh ! impertinente !... L'expression est un peu trop...

DORIVAL.

Non, non... Il faut frapper fort... Écrivez impertinent.

BEAUBUISSON, écrivant.

Allons...

» Et si vous avez eu la pensée de m'avoir » pour votre gendre, je vous déclare, moi, que » je ne serai point assez sot... *En grosses* » *lettres.* pour devenir...

DORIVAL.

» Pour devenir un George Dandin.

BEAUBUISSON, écrivant.

» Connaissez mieux la famille des Beau- » buisson, et sachez qu'elle n'est point faite » pour être vouée au ridicule...

DORIVAL, le pressant d'achever.

» Avec lequel j'ai l'honneur d'être...

BEAUBUISSON, écrivant.

» Votre très-humble, etc., etc. »

DORIVAL, voulant prendre la lettre.

C'éttaitte tout ce qu'il fallait.

BEAUBUISSON.

Attendez donc que je signe... (*Il signe.*) Là, avec mon grand paraphe.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE.

MADELEINE, accourant tout essouflée.

Monsieur... Madame...

BEAUBUISSON.

Eh bien?... quoi, qu'est-ce?

MADELEINE.

Tout-à-l'heure, je r'gardions la haut par c'te fenêtre qui donne sur la grand' route; j'ons vu venir de loin une petite voiture d'Étampes, et not' maît' en lapin, avec son chapeau à corne.

BEAUBUISSON.

Monsieur Corbin!... tant mieux.

DORIVAL, à Beaubuisson.

Donnez le lettre, donnez... Je me charge de remettre à lui.

BEAUBUISSON.

Bon! bon! c'est ça... et vous lui expliquerez de vive voix.

DORIVAL.

Je dirai toutte, toutte... (*Bas à Madeleine.*) Remettez cette lettre à votre maître. (*A*

Beaubuisson.) Pertez, pertez, pertez vite... Allez m'attendre à Arpéjonne, dans le auberge de la Grande-Cerf, et je rejoindrai vous bientôt pour apprendre...

BEAUBUISSON.

Le résultat de cette conférence ; c'est convenu... Je rebride mon cheval ; je pars.... Arpajon... Au Grand-Cerf.

(Il prend la main de Dorival qu'il couvre de baisers.)

DORIVAL, lui donne un coup d'éventail sur la tête et dit:

Qu'est-ce que vous faites donc, petite brutal? vous prenez des libertés qu'ils ne sont pas permis chez les dames anglaises.

MADELEINE.

V'là M. Corbin qui revient.

DORIVAL.

Monsieur Corbin !... Goddem !...

(Il prend ses jupes à la main, et se sauve dans la maison.)

SCÈNE XXI.

MADELEINE, M. CORBIN.

M. CORBIN, à la grille, et tenant une petite valise.

MADELEINE !... venez donc... prenez cette valise, et reportez-la dans ma chambre.

MADELEINE.

Comment? vous revoilà déjà Mossieu?.. Et Mam'selle, où est-elle donc?

M. CORBIN.

Je l'ai laissée chez sa tante.

MADELEINE.

Je m'doute bien qu'vous n'avez pas trouvé mossieu de Beaubuisson à Étampes?

M. CORBIN.

Non... mais c'est égal; je suis bien aise de t'annoncer, Madeleine, que le mariage de ma fille est à peu-près décidé, M. de Beaubuisson; est un fort bon parti.

MADELEINE.

Un fort bon parti?... Non Monsieur.

Air : *Sortez à l'instant, sortez.* (Du Château de mon Oncle.

C'est trop de timidité,
Faut vous dir' la vérité.
(A Corbin.)
C'Beaubuisson.
Dans l'canton
Peut chercher un autre tendron.
Mam'sell' n'veut pas de c't époux,
Car all' ferait, voyez-vous,
En l'prenant,
Le tourment
D'un amant tendre et constant.

M. CORBIN.

J'en apprends de belles?

MADELEINE.

Est-c' que les demoiselles
Peuv't toujours
Dans l's amours
Consulter l'auteur d' leux jours?
C'lui qui sait nous plaire,
C'est l' fils du notaire,
M'sieu Dupré,
Qu'à not' gré
J' trouvons....

M. CORBIN, à Madeleine.

Tais-toi.

MADELEINE.

J' parlerai.

MADELEINE.

ENSEMBLE.

C'est trop de timidité,
Faut vous dir' la vérité,
C' Beaubuisson,
Dans l' canton
Peut chercher un aut' tendron.
Mam'sell' n' veut pas de c't époux;
Car all' ferait, voyez-vous,
En l' prenant
Le tourment
D'un amant tendre et constant

M. CORBIN.

ENSEMBLE.

C'est trop de témérité !
Braver mon autorité !
Écoutez,
Respectez
Mes suprêmes volontés.
Sans l'aveu de ses parens,
Accueille-t-on les galans?
Les enfans
Franchement
Sont nés pour notre tourment.

MADELEINE.

Puisque v'là le grand mot lâché, j' vous dirai que mossieu de Beaubuisson est venu ici; qu'il vous a attendu deux heures; et que ne vous voyant pas revenir, il a écrit cette lettre qu'il ma chargée de vous donner.

M. CORBIN, prenant la lettre.

Une lettre de mon gendre futur?... (*Tout en parlant il cherche ses lunettes.*) Eh bien! mes lunettes... ah! les voici.... (*Il lit.*) « Monsieur, votre fille est une impertinente. »

MADELEINE, à M. Corbin.

Eh ben! est-il poli, vot' gendre?

M. CORBIN, achève de lire tout bas, et à mesure qu'il lit, son indignation redouble.

Cela n'est pas possible.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON, de loin et criant.

La maudite maison !... elle est ensorcelée, je crois. (*Il appelle Batiste, aperçoit Madeleine et court à elle.*) Ah ! Madeleine... conçois-tu rien à cela ? voilà deux heures que je me bats avec mon cheval pour le faire sortir de l'écurie, impossible d'en venir à bout.

MADELEINE, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! il paraît qu'il s'y trouve bien.

BEAUBUISSON.

Tu ris ?... je ne suis pas d'humeur à plaisanter ; je devrais être déjà bien loin... Où est ton mari ? qu'il vienne me donner un coup de main... (*Il va près de la maison.*) Batiste !

M. CORBIN, à Madeleine.

Quel est ce Monsieur ?

MADELEINE, riant.

C'est lui... c'est M. de Beaubuisson.

M. CORBIN.

Vraiment... (*Il va à lui en colère.*) Monsieur...

BEAUBUISSON, croyant qu'il s'offre pour l'aider.

Merci, merci... bonhomme; vous ne pourriez pas...

M. CORBIN.

Bonhomme!

BEAUBUISSON, avec impatience, près de la porte.

Batiste!... viendras-tu?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, BATISTE.

BATISTE, accourant.

QUEUQU'Y a encore de nouveau, Mossieu? me voilà.

BEAUBUISSON, le regardant avec surprise.

Te... tu te nommes Batiste, toi?

BATISTE, souriant.

La drôle de question!

MADELEINE.

Eh! oui, c'est Batiste.. Qu'est-ce qu'il a donc?

BEAUBUISSON.

Le jardinier de monsieur Corbin ?... laissez-moi donc tranquille...

(Il indique du geste que Batiste est bien plus maigre.)

MADELEINE.

Oui, Batiste, not' homme quoi !

M. CORBIN, d'un ton de colère.

Et moi, Monsieur...

BEAUBUISSON.

Vous, c'est différent, je ne vous connais pas... Mais c'est ce drôle qui veut me faire accroire...

BATISTE.

Pardienne je suis bien moi, quand l' diantre y serait ; et j'vous r'mets ben aussi, mossieu de Beaubuisson.... A telle enseigne que vous m'avez baillé tantôt ces deux écus de cent sous pour n' pas conter à not' maître toutes les petites fredaines que vous avez faites à Étampes.

BEAUBUISSON.

Tais-toi... tais-toi.

BATISTE, très-haut.

Vous savez ben c'te belle limonadière... et c'te p'tite comédienne...

BEAUBUISSON.

Veux-tu te taire ?

BATISTE.

Et c't'autre bell' dame de Paris, pour qui qu'vous avez reçu un coup de poing, en manière de soufflet.

BEAUBUISSON, le poussant.

Imbécille, on ne te demande pas tout cela.

M. CORBIN.

Si parbleu ! Je veux qu'il dise tout... Il paraît, Monsieur, qu'on m'a grandement trompé sur votre compte.

BEAUBUISSON, à Corbin.

Plaît-il ? Est-ce que tout ceci vous regarde, mon brave homme ?

M. CORBIN.

Si cela me regarde ! J'allais faire une étrange sottise en vous donnant ma fille.

BEAUBUISSON.

Votre... Ah ! vous êtes...

M. CORBIN.

Non, non... Je ne suis plus votre dupe.

BEAUBUISSON.

En ce cas je serai encore bien moins la vôtre ;

car je suppose que milady Malborouk vous a mis dans la confidence des petites intrigues du jeune Dupré avec mademoiselle Joséphine.

TOUS.

Milady Malborouk !

M. CORBIN, s'avançant vers Beaubuisson.

Que parlez-vous d'intrigues, Monsieur ?

BEAUBUISSON.

Ce n'est pas moi qui parle ; je vous prie de le croire ; c'est cette riche dame anglaise qui est arrivée ici en équipage avec son jokey.

M. CORBIN.

Batiste ! Madeleine ! répondez ; est-il venu quelqu'un dans mon absence ?

MADELEINE.

Oui, not' maître... un voyageur ben poli, ben honnête... qui a demandé la parmission de se r'poser chez vous ; et q'sur sa bonn' mine, nous n'avons pas osé refuser.

(Sur la fin de cette scène, Dorival, sous son premier costume, sort de la maison, et Dupré paraît en même tems à la grille du fond; Dorival court à lui, explique toute l'intrigue qu'il a conduite à son insu pour lui faire épouser la fille de M. Corbin.)

M. CORBIN.

Et où est-il, ce Monsieur ?

MADELEINE.

Ma fine, t'nez, le v'là not' maître, avec M. Dupré.

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL, sous le costume avec lequel il est venu.

M. CORBIN.

Monsieur, je ne puis en vouloir à mes gens, de la politesse qu'il vous ont faite.... mais puis-je savoir ?

DORIVAL.

Oui, Monsieur; j'avais l'intention de ne m'arrêter qu'un instant chez vous, mais le hasard m'ayant offert le moyen de contribuer à une bonne action, j'ai prolongé mon séjour ici... et c'est moi qui ai promis de marier M. Dupré avec votre charmante fille.

(Tout le monde le regarde avec étonnement.)

BEAUBUISSON.

Comment, comment ?

M. CORBIN.

Monsieur est notaire ?

DORIVAL.

Non pas pour le moment.... mais il n'y a

guère de jour que je ne fasse ainsi quelque mariage ; et les dots de cent mille francs ne me coûtent rien à donner.

(Étonnement général.)

M. CORBIN, à part.

Allons, encore un extravagant... (*Haut.*) Monsieur, votre nom, s'il vous plaît ?

DORIVAL.

Je m'appelle Dorival.

BEAUBUISSON.

Dorival !... nous avons à Étampes un comédien de ce nom-là.

DORIVAL, regardant fixement Beaubuisson.

Précisément, Monsieur, c'est moi !

BEAUBUISSON, le regardant.

En effet, je vous ai vu jouer...

DORIVAL.

Le *Fat Dupé*.

BEAUBUISSON.

Le Fat Dupé, c'est cela, j'y étais.

BATISTE.

Et moi aussi.

M. CORBIN.

Ah ! ça, Messieurs, je n'y suis pas moi. Est-ce là comédie que vous voulez me donner !

DORIVAL, gaiment.

C'est cela même, Monsieur.

AIR : *De Lantara.*

Pour mieux démasquer un perfide,
J'ai d'une anglaise imité le jargon
Pour servir la beauté timide,
J'ai fait le niais, et j'ai pris votre nom.
J'en conviens j'ai pris votre nom.
A ces amans bien loin d'être contraire,
Vous approuvez ma ruse, je le vois,
En ce moment il ne vous reste à faire
Que leur bonheur.... et je vous rends vos droits.
Vous n'avez plus que leur bonheur à faire,
C'est le moment de reprendre vos droits.

M. CORBIN.

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

DORIVAL.

Il n'y a pas de quoi.

BEAUBUISSON, à part, et interdit.

Ah! ça, c'est donc un Prothée que cet homme-là.

BATISTE, qui se trouve très-près de Beaubuisson.

Yes, Monsieur.

BEAUBUISSON.

Comment!... et toi aussi, tu t'en es mêlé, coquin?

BATISTE, haut d'un gros rire.

Oh! oh! oh! oh! c'est moi qu'étais le jokey de madame Malborouck.

BEAUBUISSON.

M. Corbin, tout ceci n'est qu'une facétie, et je vous prie de croire...

M. CORBIN.

Laissez donc, Monsieur, j'en ai appris sur votre compte, plus que je n'en voulais savoir.

DORIVAL, à M. Corbin.

Je vous préviens que M. Dupré, en épousant votre fille ne demande point de dot.

M. CORBIN.

En vérité!... jeune homme, dites à votre père qu'il vienne me voir.

DUPRÉ.

Ah! M. Corbin.

BEAUBUISSON, à Dorival.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous vous êtes moqué de moi?

DORIVAL.

Me voilà prêt à vous donner toute espèce de satisfaction...

BEAUBUISSON.

C'est la seconde fois aujourd'hui que vous me faites cette mauvaise plaisanterie-là.... (*Avec dépit.*) Je suis très-satisfait, Monsieur,

on ne peut plus satisfait... (*A part, avec colère.*) Je me souviendrai de celle-là... demain, je fais une cabale contre lui à Étampes.

VAUDEVILLE.

AIR : *De jadis et aujourd'hui.*

M. CORBIN.

Aux plaisirs qu'en public il fronde,
Mon voisin se livre en secret ;
Presqu'aucun de nous dans ce monde
Ne veut paraître ce qu'il est.
Prendre un masque est une manie.
Commune aux Turcs, comme aux Chrétiens ;
Dans tous les états de la vie,
Ah ! mon Dieu ! que de comédiens !

BEAUBUISSON.

Reconnaissez votre folie,
De Roussel digne successeur,
Et quittez au nom de Thalie
Le docte emploi de professeur.
C'est par l'influence secrète
Qu'on déclame et qu'on rime bien ;
On ne fait pas plus un poëte,
Que l'on ne fait un comédien.

DUPRÉ.

Usurpant un titre honorable,
Paul qu'aucun serment n'arrête,
Pour les petits inexorable,

Flatte les grands qu'il trahira.
Ne prenant jamais l'air sinistre,
Digne ami d'un roi citoyen :
Sully!... voilà le vrai ministre,
L'autre n'est qu'un vrai comédien.

MADELEINE, à Baptiste.

J' suis ben aise ici de te l' dire,
Moi j' n'aimons qu' la réalité,
Quand tu m' contais ton doux martyre,
De ton amour j' n'ons pas douté.
D'puis six mois, c'est la même antienne;
J' la crois, franch'.... mais souviens-toi bien,
Qu' je t' s'rais fidèle en comédienne,
Si tu fesais le comédien.

DORIVAL, au public.

Par ma triple métamorphose,
Deux amans deviennent époux :
J'ai gagné ma première cause,
Mais je brigue un succès plus doux.
A mes efforts daignant sourire,
Ah! quel bonheur serait le mien!
Si tous les soirs vous pouviez dire :
« Il n'est pas mauvais comédien. »

FIN DU COMÉDIEN D'ÉTAMPES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LA PETITE CENDRILLON, comédie en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil. 1

LES PAGES DU DUC DE VENDOME, comédie en un acte, par MM. Dieu-la-foi et Gersin. 71

LA VALLÉE DE BARCELONNETTE, comédie en un acte, par les mêmes. 133

LE TABLEAU DES SABINES, comédie en un acte, par MM. de Jouy, Longchamps et Dieu-la-foi. 209

CRI-CRI, folie grivoise en un acte, par MM. Armand Gouffé et George Duval. 287

LE COMÉDIEN D'ÉTAMPES, comédie en un acte, par MM. Moreau et Sewrin. . . 347

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

Stanford University Libraries
3 6105 020 094 462

842.08
R425a
v.70

30200.

Suite du Répertoire du Théa

NAME	DATE	NAME